

La revue réformée

Nº 166-1990/4-5

OCTOBRE 1990

TOME LXI

La revue réformée

publié par

L'ASSOCIATION « LA REVUE RÉFORMÉE »
33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
C.C.P. MARSEILLE 7370 39 U

COMITÉ DE RÉDACTION :

P. BERTHOUD. P. COURTHIAL. J.-M. DAUMAS. P. JONES. H. KALLEMEYN
P. MARCEL. C. ROUVIERE et P. WELLS.

Avec la collaboration de Roger BARILIER. Jean BRUN.
W. EDGAR. A.-G. MARTIN. Alain PROBST.

Editeur : Paul WELLS. D.Th.

Abonnements 1990

1^o — FRANCE

Prix normal : 140 F — Solidarité : 200 F
Pasteurs et étudiants : 75 F
Etudiants en théologie : 55 F. 2 ans : 100 F.

2^o — ÉTRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2. 7410 Mons (Ghlin).
Compte courant postal 034-0123245-20.
Abonnement : 1.000 FB — Solidarité : 1.600 FB.
Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Andrés Febrer 31, Barcelona 19.
Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.
Abono Anual : 2.500 Pesetas.
Para pastores y responsables : 1.300 Pesetas.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma.
C.C. Postale 14013007.
Abonnement : 35.000 lire.
Pasteurs et assimilés, étudiants : 20.000 lire.

PAYS-BAS : Drs Jan ALLERSMA Kustweg 30/a, 9933 BD Delfzijl.
Giro 25 00 801.
Abonnements : Florins 60 — Solidarité 80 Fl.
Etudiants : Fl. 30.

SUISSE :
Compte postal : *La Revue Réformée*, Chemin de la Cochardie, 1. 1806 Saint-Légier.
CCP : 10-4488-4
Abonnements : 40 CHF — Solidarité 60 CHF.
Etudiants : 25 CHF.

AUTRES PAYS :

- Règlement en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30 FF
 - Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 60 FF
- Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 30 FF ou 10 CHF.

*Prix du fascicule : 35 FF pour l'année en cours et l'année précédente
20 FF pour les années antérieures*

ENTRE CIEL ET TERRE

Les dernières paroles de Jésus

par Paul WELLS

Préface

En publiant *Entre ciel et terre*, Paul Wells, professeur de théologie systématique à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence, entraîne son lecteur attentif au cœur même de la foi.

Quoi de plus central en effet, au fil des millénaires, que ce point unique de la terre où le Fils éternel de Dieu, au jour dit, quelques heures durant, abandonné de son Père, agonise pour le salut du monde ! Quoi de plus mystérieux aussi, de plus incroyable ! Car dans cette mort cruelle de l'Innocent – le seul – du Parfait – le seul aussi – quel avantage puis-je bien retirer, moi, honnête homme de cette fin de XX^e siècle ? Ne suis-je pas confronté soudain avec le scandale le plus insoutenable, le plus absolu : faire périr le juste pour le coupable ? Comment accepter pareille infamie ? Le spectateur le plus blasé, devant cette erreur monstrueuse, ne se révolte-t-il pas de tout son être ?

Sans doute peut-on bien voir, dans cet acte entièrement étranger à notre nature, au simple instinct de conservation, une générosité merveilleuse et toute gratuite, un geste esthétique au plus haut point qui consiste simplement à prendre la mauvaise place de l'autre, à assumer son triste sort. Mais le sens moral, la raison, tout ce qui se pique d'intelligence et de volonté bonne n'y souscrivent pas. La croix, pour eux, c'est l'inacceptable personnifié, l'impossible, l'anti-homme.

Paul Wells, dans les pages qu'on va lire, n'évacue pas cette réticence fondamentale. Dans un langage qui se veut accessible au non-spécialiste – c'est là l'une de ses vertus – il montre bien que la croix ne peut être que scandaleuse. C'est, à proprement parler, une folie. Mais c'est une folie de Dieu, un acte souverain de sa sagesse, un choix délibéré qui demeure mystérieux à notre logique et ne peut en définitive s'expliquer, dans la perspective du salut plénier qu'il nous réserve, que comme une glorieuse incarnation de l'amour.

Oui, dans cette démonstration d'une bonté toute paternelle, le Tout-Puissant offre aux enfants rebelles que nous sommes le plus bienveillant accueil. La pardon passe. Et en nous invitant à contempler notre Sauveur dans la personne de son Fils immolé, il prépare en nous ce changement radical

de mentalité qui transforme notre révolte en repentir, nos raisons en prières, nos refus en adoration. Les sept paroles de Jésus sur la croix revêtent alors une signification nouvelle.

C'est donc avec une vive reconnaissance qu'il convient de saluer la parution de cet ouvrage. La théologie, d'une fermeté scripturaire rigoureuse, s'y marie au respect le plus profond de la majesté divine dans son mystère. Et si Jésus y apparaît pleinement homme et pleinement Dieu, son œuvre de salut, médiation parfaite, ne se ramène pas à quelques formules théologiques bien frappées auxquelles applaudit sans réserve un intellect exigeant. Elle descend au contraire à notre niveau. Elle parle à notre cœur. Et elle fait monter en nous cette antique prière : *O crux, ave, spes unica* (Je te sauve, ô Crucifié, mon unique espérance).

Gabriel MÜTZENBERG.

Au lecteur

Pourquoi un autre livre sur Jésus ?

Parce que Jésus le vivant est de plus en plus méconnu dans les vieux pays « chrétiens ».

Comment retrouver le « vrai » Jésus-Christ ?

En découvrant, ou en se rappelant, que Jésus-Christ est le fondateur et le sujet du christianisme. Ses paroles et ses actes éclairent sa personnalité et sa mission spécifique. Impossible de séparer le message *de* Jésus du message *au sujet de* Jésus, car lui-même ne l'a pas fait. Les apôtres ont continué dans la même perspective après la résurrection ; ils ont parlé de Jésus avec la conviction que leurs paroles étaient ses paroles. Le livre des Actes des Apôtres est, en fait, le récit des actes accomplis par Jésus le vivant, présent par son Esprit.

Dans ce livre, nous avons choisi de suivre un chemin particulier pour mieux connaître et mieux servir Jésus-Christ. Nous nous proposons d'étudier « les sept paroles de la croix ». Bien que limité, cet échantillon des paroles que Jésus a prononcées au terme de son séjour terrestre, pendant ses quelques heures de souffrance sur la croix, permet d'accéder à l'ensemble du message de la Bible, c'est-à-dire de découvrir le sens de l'histoire humaine tout entière et le salut préparé par Dieu.

Les sept paroles prononcées entre ciel et terre ne sont pas dites « au hasard », sous la simple emprise de la souffrance physique ; elles sont des « actes » de Jésus qui nous apprennent :

- la compréhension qu'il a, *lui*, de ce qu'il est en train de subir dans son corps et dans son âme ;
- la signification profonde de la croix qui est, comme l'attitude de Jésus vis-à-vis de *Dieu* le montre, bien plus qu'un simple épisode de l'histoire humaine ;
- l'intérêt de Jésus pour les *humains* dont témoigne l'œuvre accomplie sur la croix.

Pas à pas, parole après parole, nous discernerons quel lien étroit existe entre la personne de Jésus et son œuvre de salut, la mission qu'il s'est donné : sauver ceux qui mettent leur confiance en lui, l'unique Sauveur des hommes.

Mais avant d'aller au cœur de l'Evangile, quelques préliminaires s'imposent.

Introduction

Les paroles du haut de la croix : la personne et l'œuvre de Jésus-Christ

Qui était Jésus-Christ ? Question banale, question que les hommes ne cessent de se poser depuis deux mille ans.

Aujourd'hui, on présente souvent Jésus comme une personne énigmatique, qui vacille entre le bien et le mal, comme un homme de notre temps, sans certitude quant à son identité et à sa mission. Ces « Jésus » au « look » contemporain ont-ils quelque chose de commun avec le véritable Jésus ?

La réponse se lit dans la Bible, où les Evangiles présentent une personne radicalement autre que les personnages troublés et troublants inventés par les cinéastes et les romanciers. Pour s'en convaincre, il suffit de s'arrêter à l'épisode de la crucifixion et, en écoutant les paroles prononcées par Jésus, de prendre une mesure exacte de sa personne unique.

Attaché à la croix

Injustement condamné, Jésus a subi la mort romaine réservée aux esclaves et aux terroristes. Aucun Juif hérétique n'a subi le supplice ignominieux de la croix. Un écriteau résume son acte d'accusation. « Jésus de Nazareth, le Roi des juifs ». Après environ six heures de souffrance, vers 15 heures, le vendredi 7 avril 30 ou le vendredi 3 avril 33, Jésus est mort.

Il a refusé de boire le stupéfiant traditionnellement offert aux suppliciés pour apaiser leurs souffrances. Il est donc resté lucide jusqu'à la fin, et il a prononcé sept paroles étonnantes : paroles dites au sein d'une atroce douleur, paroles qui attestent que leur auteur comprenait la signification de ce qu'il subissait.

Les trois premières paroles de Jésus concernent ses relations avec des personnes présentes. Il règle ainsi ses affaires en ce monde avant de se préparer, ensuite, à mourir. Les trois dernières paroles se rapportent à la mission qu'il a accomplie sur terre et à son retour auprès de Dieu, le Dieu

infini et personnel.¹ La parole centrale, la quatrième est la plus mystérieuse : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ».

Rien d'étonnant à ce que Jésus, au moment de mourir, s'adresse à ses proches et à son Dieu. Beaucoup l'ont fait avant et après lui. Mais les paroles de Jésus, dans leur fond et leur forme, sont sans comparaison, car elles dévoilent, clairement, ce qu'il affirme être : le Fils de Dieu.²

Le dernier testament de Jésus

Tout commence au moment où les soldats romains enfoncent les clous dans les mains et les pieds de ce Juif de trente-trois ans. Pas de lutte, ni d'injures de sa part, mais une prière : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* ». N'est-ce pas incroyable ? Jésus, non seulement excuse ses bourreaux, mais demande à Dieu, qu'il nomme « Père », d'écouter une prière de pardon en leur faveur. Pourquoi cette parole ? Parce qu'il n'est pas imaginable de porter atteinte au Fils de Dieu sans être frappé par la désolation. Or, selon la Bible, Jésus est le Fils de Dieu, c'est-à-dire non seulement humain, mais aussi divin. Il s'est lui-même présenté ainsi ; et à cause de cela, on le cloue sur une croix.

Un des deux brigands crucifiés avec Jésus a observé tout cela. Alors que son collègue et la foule injurient Jésus, il comprend que si cet homme a qualité pour obtenir le pardon de ses bourreaux, il peut aussi le sauver, lui, en son extrémité. Alors il crie : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume ». Et la réponse ne se fait pas attendre : « *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* ». Jésus sait qu'il va entrer dans la présence de Dieu lui-même, et il affirme pouvoir prendre ce brigand avec lui. Fils de Dieu, il se dit aussi Sauveur. Sauveur, même *in extremis*, de celui qui a gâché sa vie...

Et puis, Jésus aperçoit sa mère, Marie, avec Jean, celui qui a écrit l'Evangile, le disciple « bien-aimé », qui la soutient, même quand ses autres disciples ont fui. Jésus dit « *Femme, voici ton fils* » et « *Fils, voici ta mère* ». Ainsi il confie sa mère à Jean. Par ces mots, il achève sa mission

1. En ce qui concerne le caractère infini et personnel du Dieu de la Bible, voir F. Schaeffer, *Dieu ni silencieux ni lointain* (Paris : Ed. Telos, 1979) et *Dieu, illusion ou réalité ?* (Aix-en-Provence : Kerygma, 1989).

2. Voir Romains 1:3,4.

auprès des hommes. Il ne sera plus un homme apparemment comme les autres. Désormais, il sera médiateur entre Dieu et les êtres humains, y compris sa mère. Mais, au préalable, il prend soin de celle-ci en lui donnant un « autre » fils. Jésus est la compassion-même dans sa souffrance !

Jésus enfermé dans la malédiction

Puis, Jésus se retire du monde. Il est isolé. La nuit se fait en plein midi, au pays d'Israël ! Plus de lumière, même pour celui qui a dit « Je suis la lumière du monde ». Trois heures durant, les ténèbres, cette nuit du jugement, se prolongent. La création est muette, même les injures se sont taries, et l'ange de la mort fait son œuvre.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Que se passe-t-il ? En un sens, il est impossible d'imaginer ce que Jésus a ressenti, car aucun être humain n'a connu cet abandon de Dieu. Si elle n'était éclairée, ailleurs, dans la Bible, cette phrase resterait tout à fait énigmatique. Elle renvoie au jugement que Jésus a subi à la croix. Dieu l'a mis à notre place et l'a frappé pour nos fautes. Jésus est mort en assumant ce que nous devrions endurer. Il a aboli la distance qui s'est creusée entre Dieu et les hommes.

Ainsi, Jésus a été « abandonné » à notre place. Pendant ces instants, Dieu l'a privé de sa présence et de son soutien. En effet, Dieu est saint et ne peut pas voir le péché, un peu comme nous, mais à un degré infiniment plus faible, nous nous détournons, parfois, de scènes de violence ou d'actes d'injustice qui nous horrifient. La solitude de Jésus a été totale, absolue, effroyable pendant qu'il subissait notre jugement. Il a supporté la malédiction dans un isolement complet. Pourtant son cri n'exprime pas une simple détresse personnelle. Son cri est à la mesure du péché qui l'écrase et témoigne de la parfaite lucidité de Jésus sur son acte.

Le retour vers Dieu

La lumière du jour est revenue. Un temps nouveau et différent commence pour la création. Rien ne sera plus exactement comme avant, car Jésus a assuré notre salut en détruisant la force du péché. Sa mort ne finit pas dans la détresse : elle est signe de sa victoire.

Sa mission accomplie, tout se passe ensuite rapidement. Plus rien ne retient Jésus sur la terre. Aussi dit-il : « J'ai

soif ». Cette cinquième parole révèle qu'il a vraiment souffert comme un humain afin de sauver les humains que nous sommes. Il a soif aussi d'être de nouveau auprès du Père avec le brigand qu'il sauve, de rassembler, comme Fils de Dieu, son peuple et de l'unir à lui.

Jésus crie ensuite « *Tout est accompli* ». Son œuvre sur la croix est parfaite. Il a tout fait pour que le chemin vers Dieu soit ouvert. Tout est accompli pour que l'homme et le monde soient sauvés et que Jésus établisse son règne sur la création entière. Plus de mort, plus d'injustice, plus d'imperfection ! Jésus, le Christ, sera le Seigneur d'un monde totalement nouveau.

Ayant tout mené dans cette perspective, Jésus se remet enfin à Dieu. « *Père, entre tes mains je remets mon esprit* », telle est la septième et dernière parole de Jésus. Il pousse un cri et meurt en vainqueur. Il est sûr d'être accepté par son Père : Jésus aspire moins à la fin de sa vie humaine qu'à continuer sa vie en Dieu...

Le véritable Jésus-Christ

Les paroles de la croix sont une réponse à la question : « qui était Jésus-Christ ? » Jésus est celui qui, de la même nature que nous à l'exception du péché, a souffert, pardonné et aimé ; autrement dit, il est celui qui a assumé nos injustices et en est mort. Il est le Fils de Dieu, envoyé dans notre histoire par un Dieu d'amour, avec pour mission d'être intermédiaire entre Dieu et les hommes. Fils de Dieu et fils de l'homme, Jésus, à la croix, permet d'entrevoir le vrai visage de Dieu et ouvre, à celui qui croit, le chemin de la vie éternelle.

Les paroles de la croix expriment donc à leur manière particulière, c'est-à-dire dans le concret de l'histoire du salut, ce que l'Eglise confesse depuis, sur le mode doctrinal, lorsqu'elle affirme la présence réelle des deux natures, divine et humaine, dans la personne unique de Jésus-Christ. Jésus est à la fois, en effet, Fils de Dieu et fils de l'homme.

A noter également que, par ces paroles, Jésus manifeste son humanité parfaite en se conformant à la volonté divine telle qu'elle est exprimée dans les Dix commandements et dans le Sommaire de la loi : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ... et ton prochain comme toi-

même. »³ Les trois premières paroles concernent le « prochain » et correspondent, de différentes façons, comme nous le verrons, à ce que l'on appelle la deuxième table du Décalogue.⁴ Les trois dernières sont relatives à « l'amour » et au service de Dieu, c'est-à-dire à la première « table » de la loi. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont donc conjoints dans l'œuvre que Christ accomplit sur la croix.

La clef de la croix du Christ

La clef des six paroles, avec leurs perspectives humaine et divine, se trouve dans l'énigmatique quatrième parole : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Cette parole, contrairement aux autres, ne marque l'accomplissement d'aucun commandement de Dieu ; elle exprime une situation d'isolement. Jésus subit, dans une solitude totale, la malédiction du jugement. Sur la croix, il perd même la grâce que, dans la création, Dieu accorde aux pécheurs. Les lois ou les ordres édictés pour le bien commun de l'humanité ne sont plus de mise. Jésus sombre dans le gouffre du jugement et de l'abandon. Sa situation est unique. Fils de l'homme, il endure la malédiction que mérite la rébellion des humains contre leur Créateur. Fils de Dieu, il supporte cette réalité horrible afin de briser le pouvoir du péché et de la mort, et de le vaincre.

La quatrième parole est incomparable, car elle fonde la grâce positive et l'amour incommensurable que les six autres paroles expriment. Parce qu'à Golgotha, Christ a supporté le jugement du mal, sa grâce surgit de la croix pour nous sauver.

C'est par obéissance et par amour pour son Père que Jésus supporte l'abandon de la quatrième parole ; c'est par amour pour l'humanité perdue qu'il subit le jugement. L'amour est central dans l'œuvre de la croix ; et le caractère sans pareil de cet amour ne s'apprécie qu'à la lumière de l'abandon dramatique dont le Christ a été l'objet.

Comment comprendre cet événement unique ? Ne concilie-t-il pas des réalités opposées : d'une part, le rejet de Jésus hors de la création et du monde en vue du salut ; d'autre part, l'expérience de la croix que Jésus vit de façon personnelle, par amour pour Dieu et pour les hommes ?

3. Matthieu 22:34-40.

4. Commandements 4 à 10, Exode 20:8-17.

Cet événement est-il le fruit du hasard ? Est-il aussi irrationnel et inexplicable pour nous qu'incontrôlable par Dieu ? Ou bien un Dieu intelligent ayant un plan et conduisant l'histoire en a-t-il la maîtrise ?

La réponse est simple : quand Jésus tombe *en-deçà* des conditions qui gouvernent l'histoire, il applique des principes dont le fondement était en Dieu dès *avant* la création du monde. En d'autres termes, il exécute le contrat biblique de *l'alliance*.

Le Fils de Dieu et le plan du salut

Après la Chute, le besoin de salut de l'homme et l'amour de Dieu constituent les deux axes du plan de Dieu pour sauver l'homme, qui est aussi appelé « l'alliance de la rédemption ». Cette alliance est conclue entre Dieu le Père et le Fils, dans la communion de l'Esprit, pour restaurer la communion entre Dieu et l'homme.⁵

En s'incarnant pour accomplir ce salut, Jésus n'agit pas de façon autonome, ou sans plan préalable. Bien au contraire, il vient pour accomplir la volonté du Père et exécuter un projet précis. Il le fait en toute conscience et en toute liberté, sachant exactement où ses actions messianiques vont le conduire. Le Jésus des Evangiles a un caractère fort et volontaire, dépourvu d'indécision et d'incertitude.

La croix est un fait historique humain qui est l'accomplissement d'un projet divin. Comme l'a dit K. Barth :

« L'histoire du Fils de Dieu fait homme doit être une histoire de la souffrance. Car Dieu a raison contre lui. Et lui-même donne raison à Dieu le Père en voulant et en accomplissant une œuvre qui le conduit à la croix... »⁶

La croix conclut l'histoire d'Israël, le peuple de l'alliance. Cet aboutissement se situe dans l'histoire personnelle de Jésus qui réalise, dans notre monde, le plan trinitaire du salut. La crucifixion renvoie à une réalité éternelle, à savoir l'alliance de la rédemption qui a été établie par le Père et le Fils.

5. Une alliance est un accord entre deux parties, qui comporte des conditions et des promesses. Elle est scellée par un serment de fidélité. Voir *Les textes de Westminster* (Aix-en-Provence : Kerygma, 1988), 15-17.

6. K. Barth, *Dogmatique*, (Genève : Labor et Fides, 1966), IV. I (t. 17 éd. française), 183.

Il est impossible de percevoir les multiples aspects des actes éternels de Dieu, ni de sonder leur pourquoi, leur comment, ou la profondeur des relations personnelles qui existent entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ni de comprendre quel rapport existe entre le plan de Dieu et la façon dont celui-ci se concrétise dans l'histoire. Toutes ces réalités appartiennent à la sagesse sans limite de Dieu. Nous ne pouvons nous situer au niveau de cette sagesse, car nous ne percevons l'histoire que de l'intérieur, alors que Dieu en connaît la cause et le sens effectifs. Quand les philosophes essayent de les percer à jour, ils construisent des « systèmes » abstraits aux conséquences pratiques souvent catastrophiques.

Selon la révélation biblique, les événements apparemment chaotiques de l'histoire ont un sens, celui du plan éternel de Dieu ; ce plan suppose une alliance entre des personnes qui s'engagent mutuellement. Ainsi la réalité a un fondement personnel voulu de Dieu qui, loin de nous aliéner, fait de nous des co-participants dont la vocation et l'objectif sont précis.

Les écrivains bibliques évoquent une alliance de la rédemption à partir des événements concrets de l'histoire. Dès « avant l'origine des temps », Dieu a promis la vie éternelle des « enfants de Dieu » à son Fils, à cause de l'œuvre de représentation qu'il accepte d'accomplir en leur faveur.⁷ Dans sa vie et dans sa mort, Jésus-Christ fait fonction d'intermédiaire entre Dieu et l'humanité qu'il représente, tout comme Adam a représenté ses descendants dans la première alliance, celle que l'on appelle l'« alliance des œuvres ».⁸ Christ est le *garant* de l'alliance, puisqu'il en accepte volontairement les conditions en faveur des autres.⁹ Toutes les promesses de la Bible faites à Jésus-Christ et, par lui, aux croyants, impliquent l'existence d'un traité entre le Père et le Fils dans l'Esprit.

Cette perspective est présente un peu partout dans les faits relatés dans la révélation biblique. Dieu le Père confie une œuvre à accomplir au Fils ; il l'envoie dans le monde et lui promet une récompense.¹⁰ Les paroles que Jésus lui-même prononce au sujet de sa vocation attestent qu'il a reçu

7. Tite 1:2.

8. 1 Corinthiens 15:22,45-47 ; Romains 5:12-20.

9. Hébreux 7:22 utilise le mot *eggous* pour « garant ».

10. Voir, en particulier, Psalme 40:7ss ; Hébreux 10:10 ; Jean 17:4,18 ; Galates 4:4 ; et 1 Jean 4:9,10.

et accepté une mission de son Père.¹¹ Dans la prière « sacerdotale », il réclame sa récompense :

« Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant, toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût. »¹²

De même, en instituant la Sainte Cène, avant sa passion, Jésus dit à ses disciples :

« Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; c'est pourquoi je dispose du royaume pour vous, comme mon Père en a disposé pour moi, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume... »¹³

La réalité de l'alliance est, ici, évidente. A cause d'elle, Jésus dispose du royaume en faveur de ses disciples, tout comme le Père l'a fait pour lui. Sa récompense est le salut du peuple que Dieu lui a donné.¹⁴

La structure de l'alliance de la rédemption, c'est-à-dire du traité établi entre le Père et le Fils avant la création du monde et le début de l'histoire, ressort dans toute sa plénitude de l'ensemble des textes bibliques.

La Père et le Fils, dans la communion de l'Esprit, sont les deux partenaires de l'alliance, dont les exigences seront accomplies par Christ.

Les promesses du Père au Fils sont : l'octroi d'un corps non soumis au péché d'Adam (conçu du Saint-Esprit, « né d'une femme, né sous la loi») et des grâces nécessaires à l'accomplissement de sa tâche messianique, la victoire sur la mort, la formation d'un corps spirituel qui est « le temple de l'Esprit » et la toute-puissance, après la résurrection, pour que son œuvre soit complète.¹⁵

Le caractère central de la croix

Les sept paroles constituent un ensemble dont la structure correspond à ce que sont la personne et l'œuvre de Jésus. Le schéma suivant en rend compte :

11. Jean 6:38,39 ; Jean 10:18.

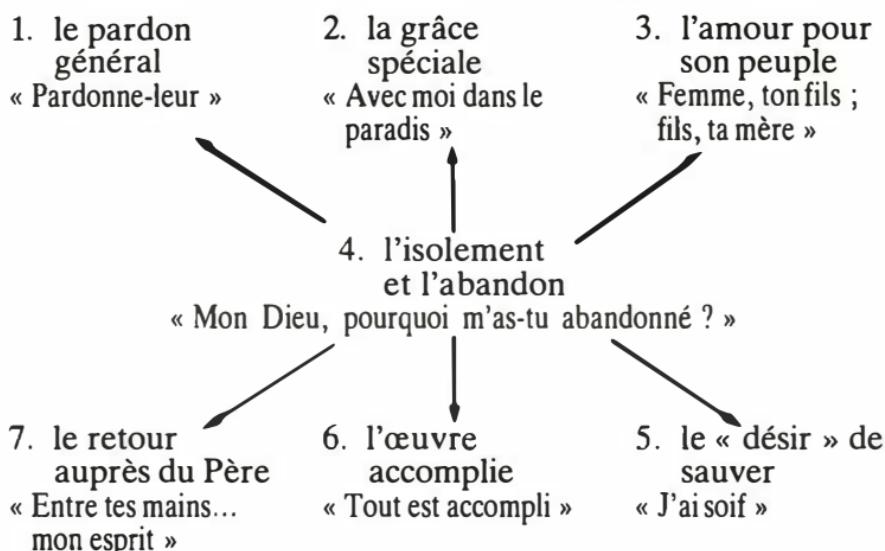
12. Jean 17:4-5.

13. Luc 22:28-30. Le verbe utilisé pour « disposer » est *diatithemai* dont dérive le mot « alliance », *diathèkē*.

14. Jean 17:6,9,24 et Philippiens 2:9-11.

15. Ephésiens 1:20-22.

JESUS ET LES HOMMES



JESUS ET DIEU

Tel est le cadre dans lequel nous allons considérer les paroles prononcées par Jésus sur la croix. Ce sont des paroles d'alliance qui mettent le Fils de Dieu au centre de l'histoire, au centre de la révélation biblique, entre Dieu et les hommes. C'est à la croix que Jésus exécute, librement, volontairement et en toute connaissance de cause, l'alliance de la rédemption, celle du salut qui est proposée, par grâce, aux hommes.

I

JESUS
ET LES HOMMES :
LE MEDIATEUR
COMME SEIGNEUR

Parole 1 :

Le Sauveur de l'histoire sur la croix

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé le Crâne, ils le crucifièrent là... Jésus dit : *Père pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* »
(Luc 23:33,34)

Les dernières paroles des hommes célèbres, leurs derniers actes nous intriguent.

« Selon sa fille, la mort de Staline, le 5 mars 1952, fut difficile et terrible. Son dernier geste fut de lever la main gauche pour maudire ou pour écarter quelque chose. Lénine entra dans l'éternité en délirant sur l'électricité, Staline s'en fut au milieu des hurlements d'une meute de loups imaginaires. »¹

Il existe aussi des morts dignes, vécues tranquillement dans la paix, ou bien celles de héros qui donnent leur vie pour sauver leurs camarades ou un enfant qui se noie...

Nous sommes enclins, sans doute, à classer la mort de Jésus dans cette dernière catégorie. La première parole de la croix, « *Père pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » n'y invite-t-elle pas ? Pourtant Jésus n'est pas un héros qui, face à la mort, rassemble ses forces psychologiques et, dans un acte de magnanimité sans pareil, se refuse à en vouloir à ses bourreaux. Sa situation n'est pas non plus celle des martyrs des premiers siècles de l'Église, en commençant par Etienne, qui répètent ces mêmes paroles en accueillant sereinement la mort.

Celui qui a prononcé cette première parole connaîtra l'abandon dont témoigne la quatrième. Jésus savait, en effet, ce qui l'attendait d'exceptionnel.

L'attitude du Crucifié

« Et ils le crucifièrent, là ». Cette introduction dénuée d'artifice, dépouillée d'éclat dramatique, dissimule une réa-

1. P. Johnson, *Histoire des temps modernes* (Paris : Laffont/L'Express, 1985), t. II, 35,36.

lité stupéfiante. *Le Fils de Dieu va être attaché à une croix par des hommes !* Le créateur de l'univers, le maître de l'histoire, selon la Bible, est maintenant privé de sa liberté, limité dans ses mouvements, et sa mort apparaît inévitable. Il va souffrir et mourir !

Jésus pense-t-il à lui-même ? Se lamente-t-il sur son sort ? Se plaint-il de sa douleur ? Rien dans ses paroles ne permet de le penser. Aucun des récits de la croix ne le montre s'apitoiant sur l'intensité de ses souffrances, ni se renfermant sur lui-même, comme il nous arrive si souvent de le faire dans la douleur. Alors même que les clous le transpercent et que les soldats font leur misérable travail, juste après l'érection de la croix, il intervient en faveur des autres.

Avant de succomber sous la malédiction et de s'isoler ensuite progressivement, Jésus règle résolument ses relations humaines avec son entourage. Il commence par ceux qui sont en train de le crucifier. Seul, le Fils de Dieu peut accorder un tel pardon ; il *doit* même l'accorder afin que sa seigneurerie s'exerce sur toutes choses, même du haut de la croix.

Quelle est la nature de cette première parole ?

Il s'agit d'une *prière*. L'objet et la forme de cette prière manifestent une autorité remarquable : « Mon Père, je veux que tu leur pardones, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Cette autorité est celle qui correspond aux fonctions que Jésus exerce dans le service de son Père. Autorité de « Roi des juifs » qui prie, sur la croix ; de souverain sacrificeur qui intercède pour obtenir la rémission d'une faute ; de prophète qui instruit sur le sens de sa souffrance.

Jésus, en effet, suit le modèle de prière qu'il a enseigné à ses disciples : « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Le Fils de l'homme vit dans sa chair, dans toute sa personne, ce qu'il sait être la volonté et le plan de Dieu. C'est ainsi que se manifeste sa perfection. Jésus ne propose pas un bel idéal, un idéal irréalisable. Son modèle de l'homme nouveau n'est pas un être en constante attente du prochain tournant de l'histoire ; il est lui-même l'homme nouveau.

C'est ainsi que, dans le jardin de Gethsémané, Jésus s'achemine vers le Calvaire et accepte la volonté divine : « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie ».² Lorsque les clous le percent, il sait qu'il est en

2. Jean 17:1.

train de faire la volonté divine. Aussi sa première pensée va-t-elle vers son Père qu'il prie, et sa deuxième vers les hommes qui le torturent.

La volonté de Dieu s'accomplit par l'intermédiaire des hommes, comme l'atteste l'étonnante parole de Pierre : « cet homme, livré selon le dessein arrêté et selon la prescience de Dieu, vous l'avez fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies. »³ Face à ce paradoxe, le crucifié vit le grand commandement d'aimer le Seigneur de tout son cœur et le prochain comme lui-même.

Par cette parole, Christ agit selon *sa* loi ; il suit les préceptes de *son* Evangile concernant l'amour des ennemis ; il accomplit *sa* prophétie en intercédant « pour les coupables ».⁴ En contemplant le fondateur du christianisme, nous discernons le véritable caractère de celui-ci : le christianisme n'est ni une philosophie, ni une éthique, ni un humanisme ; c'est une *vie* conforme à la parole de Dieu, au service d'abord de Dieu, et ensuite des autres. A la croix, l'amour du Sauveur brille dans la déréliction qu'il subit à cause du péché.

La prière de Jésus, dans sa simplicité, est extraordinaire et unique de trois façons. Nous allons considérer successivement son contenu, son effet et sa puissance.

Une intercession sans pareil

Malgré l'intensité de sa souffrance, Jésus exerce, en toute lucidité, ses droits de Fils. Seul, le Fils de Dieu peut formuler une telle requête. C'est sa prérogative de Messie de pouvoir intervenir ainsi, au moment même où il commence à subir le jugement à la place des hommes. Par sa prière, il fait fonction de médiateur pour ses ennemis.

Une demande au Père

Cette première parole s'inscrit en contraste avec la quatrième, dans laquelle « Père » sera remplacé par « Dieu ». Tout au long de son ministère, en effet, à Golgotha, comme lors de ses miracles, le Fils a prié en donnant à Dieu le nom de « Père ». Il est fidèle au principe, énoncé au début de l'Evangile de Marc, « Qui peut pardonner les péchés, si ce

3. Actes 2:23.

4. Esaïe 53:12. Voir Hébreux 7:25.

n'est Dieu seul ? »⁵ Maintenant, alors que sa puissance a fait place à la souffrance, il demande au Père le pardon pour les autres. La preuve de la puissance du Fils se trouve maintenant entre les mains du Père, car le Fils est lié par la main des méchants.

Malgré la croix et l'humiliation qu'elle représente, la communion entre le Père et le Fils n'est pas interrompue. La souffrance endurée par Jésus ne gomme pas son assurance que le Père accordera son pardon parce que le juste intercède pour les injustes.

Une intercession pour ses ennemis

Pour qui Jésus demande-t-il le pardon de son Père ? Autrement dit, et la question est complexe, qui est responsable de sa crucifixion ? La réponse est-elle : les Juifs qui ont marchandé la mort de Jésus, Pilate, les Romains dont quatre soldats assument la fonction de bourreau, ou bien nous tous dont le péché constitue le point de départ du chemin qui mène au Calvaire ? Toutes ces réponses ont été proposées et s'appuient sur des textes bibliques. Faut-il choisir entre elles ?

En fait, le message du Nouveau Testament inclue et transcende ces divers aspects. S'il y a bien une responsabilité des Juifs ou des Romains dans tout ce qui gravite autour de Golgotha, il y a plus encore que ces contingences historiques et la disponibilité de Christ pour accomplir le salut. La raison profonde de la mort du Christ réside aussi en nous qui sommes les bénéficiaires de son œuvre. C'est pourquoi l'Eglise n'a jamais essayé de refaire le procès de Jésus, ni de casser le verdict prononcé contre lui.⁶ La mort de Christ n'a pas à être considérée à la lumière des responsabilités immédiates, mais à la lumière du « pour nous ». « Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures.»⁷

Tous coupables ! Mais pas accusés ! En effet, l'origine du « pour nous » se trouve, non dans notre responsabilité bien réelle, mais dans l'amour gratuit de Dieu pour nous. Si Christ est mort pour nos péchés, c'est à cause de l'amour de

5. Marc 2:7. Voir Matthieu 9:2,6 ; Luc 7:8 ; Jean 8:11. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross* (Grand Rapids : Baker, 1958), 12.

6. G.C. Berkouwer, *The Work of Christ* (Grand Rapids : Eerdmans, 1965), 151ss. Voir aussi P. Stuhlmacher « Pourquoi Jésus a-t-il dû mourir ? » *Hokhma* 40 et J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ* (Mulhouse : Grace et Vérité/EBV, 1989), ch. 2.

7. 1 Corinthiens 15:3. Le « pour nous » coupe court à tout anti-sémitisme qui chercherait à isoler les Juifs comme coupables. Le chrétien sait qu'il peut dire « moi, autant que Pilate, Hérode ou les chefs juifs ».

Dieu, alors que nous « étions encore pécheurs ».⁸ L’Evangile ne nous écrase pas sous une culpabilité indestructible ; l’amour divin la dissout.

La demande d’un pardon non mérité

Que demande Christ ? Ses paroles manifestent-t-elles un changement d’attitude de sa part ? Faut-il oublier les jugements qu’il a formulés, dans ses derniers discours publics, contre ceux qui le rejettent ? Sur le chemin du Calvaire, il a dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants... Car si l’on fait cela au bois vert, qu’arrivera-t-il au bois sec ? »⁹

Cette question de Jésus, juste avant la croix, semble contenir une menace : « puisque sa condamnation est injuste, ce n’est pas sur lui qu’il faut se lamenter, mais sur les vrais coupables... »¹⁰ Et voilà que la première parole de la croix requiert le contraire, le pardon. Quel peut être le sens de cette apparente *volte-face* ?¹¹

La réponse à cette question échappe si l’on ne considère pas la nature du pardon demandé. A la lumière de l’enseignement de Jésus et de la Bible, il semble exclu de penser que Jésus offre à tous une sorte de grâce présidentielle, inconditionnelle. Le pardon en question concerne un péché particulier, exceptionnel, qui appelle une grâce immédiate : attacher *le Fils de Dieu* à une croix.¹² Aucun autre geste, dans l’histoire de l’humanité, n’a le même poids, les mêmes conséquences. Si le pardon n’est pas accordé pour *ce péché*, l’histoire va s’arrêter net. Il est impensable, en effet, que les hommes agissent ainsi contre le Fils de Dieu, bafouant toute vérité, toute justice et portant atteinte à l’honneur de Dieu lui-même, sans qu’interviennent leur jugement et leur condamnation.

Jésus, victime d’un déni de justice, lié, fouetté, bientôt

8. Romains 5:8.

9. Luc 23:28-31. Le verset 31 « s’ils font ces choses » trouve son écho dans le verset 34 « ce qu’ils font » (*poiousin*). Voir aussi les allusions à l’Ancien Testament dans Osée 10:8 ; Ezéchiel 21:3 ; Proverbes 11:31.

10. P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur* (Paris : Cerf, 1966), 193.

11. Cette difficulté et le fait que cette parole se trouve seulement chez Luc ont conduit certains à douter de son authenticité. Voir L. Morris, *L’Evangile selon Luc*, (Paris : Sator, 1985), 294.

12. Le verbe *aphiēmi* est utilisé 142 fois dans les Evangiles, mais seulement 42 fois dans le sens de pardon des péchés. Il a le sens de relâcher, laisser, remettre ou annuler. Dans l’Ancien Testament, il est utilisé pour la relaxe des esclaves l’année du Jubilé.

déshabillé, plonge dans les ténèbres de l'enfer.¹³ Il n'est plus au bénéfice de la grâce divine qui restreint le mal dans la création et permet aux êtres humains de connaître un certain bien. Pour que la grâce spéciale de Dieu puisse être acquise, Jésus doit être privé des grâces ordinaires de Dieu. « Le fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes ; ils le feront mourir... »¹⁴

Ce « pouvoir » d'opposition que les hommes exercent contre le Fils de Dieu appelle donc un pardon divin immédiat. Sans cela, la grâce, dont le Fils est déjà privé, sera aussi enlevée aux hommes. Jésus obtient, par sa prière, le pardon des hommes responsables de la crucifixion. Cette suspension du jugement rebondit en grâce pour toute l'humanité. Tous les hommes en bénéficieront. Le pardon que demande Christ a pour effet de suspendre ce jugement. Il n'est pas question d'une remise de peine par un salut universel, ou d'un pardon qui dépende de la bonne volonté de ceux qui le recherchent. Dieu retient, pour le moment, son jugement. Il accorde son pardon non seulement aux Juifs et aux Romains qui commettent cette atrocité, mais aussi à tous ceux pour qui l'histoire va continuer et qui recevront, par la foi, le message de Christ.

Le pardon pour le péché commis par ignorance

« Ils ne savent pas ce qu'ils font ». L'ignorance rend-elle le péché excusable, dans ce cas ou dans tous les cas ? S'il en était ainsi, il serait inutile de prêcher l'Evangile, et de garder le souvenir de la mort de Christ !

L'absurdité d'une telle pensée aide à comprendre que l'ignorance n'est pas la cause du pardon divin, car elle n'enlève rien à la culpabilité réelle de l'homme devant Dieu. L'ignorance n'est pas l'innocence. Elle diminue cependant la culpabilité, car l'esclavage du péché n'est pas volontaire. L'ignorance rend le péché pardonnable si, lorsqu'elle cesse, le pécheur reconnaît son tort. La possibilité du pardon n'est exclue que s'il est refusé. « Si le fait de ne pas savoir enlève la culpabilité, ils n'avaient pas besoin d'être pardonnés ; si l'ignorance ne diminue pas la culpabilité, la prière pour le

13. Augustin, comme certains autres Pères de l'Eglise, semble penser que Jésus était entièrement nu sur la croix. Il est possible, mais nous ne le savons pas, que les Romains aient fait des concessions à la pudeur juive dans ce domaine. Voir P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, 197.

14. Matthieu 17:22.

pardon n'aurait pas pu l'utiliser comme motif du pardon. »¹⁵ L'ignorance devient ainsi l'occasion du pardon dû à l'amour de Jésus. Comme l'a dit Augustin : « la miséricorde pria, afin que la misère puisse prier... le juge voulant se montrer miséricordieux pria, afin que les coupables puissent être épargnés. »¹⁶

Cette interprétation prend appui sur le fait que l'Ancien Testament prescrit des sacrifices pour les péchés commis par ignorance, tant par les individus que par le peuple. La faute étant reconnue, un sacrifice est offert pour que le péché commis par ignorance soit pardonné.¹⁷ En priant pour ceux qui agissent sans savoir ce qu'ils font, Jésus fait ressortir la valeur de son sacrifice sur la croix, à savoir repousser à plus tard l'intervention du jugement divin. En reconnaissant leur ignorance, les coupables peuvent recevoir le pardon. Selon la parole de l'apôtre Paul :

« C'est lui que Dieu a destiné comme moyen d'expiation pour ceux qui *auraient* foi en son sang, afin de montrer sa justice. Parce qu'il avait laissé impunis les péchés commis auparavant dans le temps de sa patience, il a voulu montrer sa justice dans le temps présent... »

De même, dans son propre cas, Paul fait état du caractère pardonnable de son ignorance :

« moi qui étais persécuteur... il m'a été fait miséricorde, parce que j'agissais dans l'incrédulité... Christ-Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis, moi, le premier. »¹⁸

La prière de Jésus, en obtenant la suspension du jugement et en ouvrant la possibilité du pardon des ignorants, procure « la meilleure miséricorde pour le pire des pécheurs ».¹⁹

Une prière unique dans son effet

Placée dans sa perspective biblique, la prière de la croix a

15. J. Muller, *Lehre von der Sünde*, I,239, cité par J. Lange, *Commentary on Luke* (Grand Rapids : Zondervan, s.d.), 374.

16. Augustin, cité par R. Stier, *The Words of the Lord Jesus* (Edimbourg : T. & T. Clark, 1873), t.VI, 435.

17. Lévitique 5:15-16 ; Nombres 15:22-25.

18. Romains 3:25-26 ; 1 Timothée 1:13-16. Le lien établi dans ces versets entre « ignorance » et « incrédulité » montre que l'ignorance comporte un aspect de péché. Mais l'ignorance peut expliquer la patience divine. Voir aussi Actes 3:17 et 1 Corinthiens 2:8.

19. J. Flavel, *Works*, (Edimbourg : Banner of Truth, 1968, 1820), t.I, 371.

une efficacité unique. Le roi sur la croix est à la fois captif et transcendant. Il retient le jugement du péché, mais il le fait en le subissant lui-même. L'œuvre de Christ est bouleversante et magnifique !

En quoi consiste-t-elle ? Pleinement conscient de sa justice, Christ s'élève au-dessus des circonstances historiques et suspend le jugement de Dieu. Comme Roi des Juifs et des nations, il infléchit le cours de l'histoire, par la justice de son sacrifice, en demandant un délai pour que sa parole porte son fruit.²⁰ Par cet acte, il inaugure l'espace historique qui permettra le rassemblement de son peuple tout au long de l'histoire, jusqu'à son retour en gloire.

La prière au cœur de l'histoire

La première parole de Jésus a une portée cosmique. Elle actualise ce qui s'est passé en Eden lorsque Dieu, dans sa grâce, a retenu son jugement et a permis à l'histoire de continuer. En accomplissant ce premier acte de « pardon », Dieu a formulé des promesses qui ont renouvelé les perspectives d'avenir de l'homme après la Chute. C'est en vue de Christ, en effet, que le monde a continué ; et, à la croix, le Fils réclame pour lui une place centrale. Ni le premier Adam, ni ses enfants, n'ont qualité pour revendiquer un tel privilège. Jésus, le dernier Adam, intervient à leur place, en leur faveur. Entre le péché et le jugement, il y a la promesse de Dieu, le médiateur dont le talon sera blessé, mais qui blessera mortellement le serpent.²¹ Jésus s'approprie le sens de cette promesse. Il s'interpose comme un barrage pour retenir les eaux de la rétribution divine.

La prière de Jésus concerne également la fin du monde et du temps. Jésus est seul et solitaire sous le jugement divin. Il supporte lui-même l'abandon dramatique de l'enfer. Il retient la puissance de l'enfer et de la mort, puisqu'il en détient les clefs.²² Comme le dit K. Schilder, il emporte avec lui au ciel ses propres psaumes d'imprécation contre les ennemis de Dieu.²³ Dans son amour, il repousse le jugement final de Dieu jusqu'au temps prévu.

20. La perspective de cette section provient du ch. 7 du livre de K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940). La trilogie du pasteur et professeur néerlandais, mort en 1952, est un des ouvrages les plus profonds jamais écrits sur les souffrances de Christ.

21. Genèse 3:16.

22. Apocalypse 1:18.

23. K. Schilder, *Christ Crucified*. 137.

A la croix, Jésus est médiateur, non seulement des hommes, mais aussi de l'histoire car, par sa prière, il s'y révèle le Seigneur de toute la réalité.

La justice et l'amour de Dieu s'embrassent

L'efficacité de la prière de Jésus vient de ce qu'elle exprime, de façon très concrète, l'expérience que Jésus fait, à la fois, de la justice et de l'amour de Dieu. L'arbre de la croix porte ces deux fruits ; la première parole prononcée par le serviteur souffrant nous les présente en pleine maturité.

Comment ces deux réalités, apparemment contradictoires à nos yeux, peuvent-elles se concilier ? Leur harmonie réside dans la personne-même de Dieu et ne doit rien à nos constructions théologiques, bien incapables d'appréhender leur plénitude. Cependant, si leur relation nous reste toujours mystérieuse, elles sont à l'œuvre à Golgotha mieux que nulle part ailleurs. La justice divine tombe sur Christ, qui meurt pour nous, à notre place, pleinement conscient de ce que sa mort signifie.

Il peut ainsi plaider avec efficacité en faveur de ceux pour qui il s'est plié à la volonté de Dieu et il a supporté sa colère. Jésus, resté fidèle jusqu'à sa mort, est conscient que, selon les conditions de l'alliance, il a qualité pour formuler cette demande de grâce. Ses enfants ne peuvent être condamnés par la justice du jugement divin. Leur péché sera frappé et annulé en sa personne ; Dieu ne veut pas juger deux fois le coupable. « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à pérennité ceux qui sont sanctifiés. »²⁴

Jésus a-t-il moins bien compris que Moïse, David, Esaïe, Paul ou l'auteur des Hébreux son rôle de médiateur entre son peuple et Dieu ? S'est-il trompé en permettant à Jean de le baptiser après que celui-ci ait annoncé : « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » ? La vérité de cette affirmation s'accorde avec la prière sacerdotale prononcée par Jésus avant sa prière de miséricorde sur la croix : « tu as donné au Fils pouvoir sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés ». ²⁵

« Humilié, maltraité, il n'a pas ouvert la bouche ». Mais maintenant, ayant « porté le châtiment qui nous donne la

24. Hébreux 10:14.

25. Jean 1:29 ; 17:2.

paix », il ouvre la bouche pour ses « brebis égarées ».²⁶ La justice de Dieu est satisfaite à la croix où le Fils s'est mis à notre place. Cela devient manifeste quand le Père agréé l'œuvre du Fils, le ressuscite et permet la proclamation de la bonne nouvelle au monde. Le pardon général peut avoir pour fruit le pardon particulier de ceux qui répondent à l'Évangile et sont sauvés par la foi en la croix.

Ainsi s'accomplit l'amour de Dieu que célèbre le texte le plus connu de la Bible, Jean 3:16 : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Mais l'on ignore, généralement, que ce texte a la structure de l'alliance. Dieu aime le monde. Le Fils est donné pour ceux qui sont perdus. La mort sur la croix donne la mesure du don de Dieu et manifeste la grandeur de son amour. L'alliance comporte aussi une condition : la foi du « quiconque croit » procure la bénédiction promise, la vie éternelle. A cause de son amour et parce que les conditions de la justice sont remplies par le don du Fils, Dieu ne sera pas indifférent à la première requête de Jésus.

Une histoire qui joue les prolongations

La justice et l'amour sont parfaits à la croix. Ils fondent la prière de Jésus. Pourtant, ils doivent encore devenir évidents dans l'expérience des hommes. En fait, après Jésus-Christ, la lutte entre le bien et le mal ira s'intensifiant jusqu'à la fin, lorsque l'opposition entre le Christ et l'antichrist sera totale.

La mission confiée à l'Eglise « allez, faites de toutes les nations des disciples »²⁷ s'inscrit dans la prolongation du pardon acquis par Christ à la croix. Mais les hommes ignorent tout cela. Les Juifs refusent leur Messie, les Romains poussent leur empire jusque dans le nord de l'Europe et construisent le Colisée, les mandarins en Chine créent une bureaucratie centralisée que pénètre le bouddhisme, l'hindouisme s'affermi et favorise l'unification de l'Inde... Oui, le monde ignore les événements de Golgotha.

Les différentes cultures humaines continueront de connaître des évolutions propres, mais le message de la croix va les pénétrer. L'ignorance sera brisée. De Golgotha, Christ conduira l'histoire à Nicée, à Wittenberg, à La Rochelle, dans la Nouvelle Angleterre, par les réveils et les mouve-

26. Esaïe 53:6.

27. Matthieu 28:19:20.

ments missionnaires. L'expansion de son peuple touchera tous les pays dans notre siècle... à cause de son pardon. Des hommes et des femmes en grand nombre sortiront de leur état d'ignorance et croiront en Christ, même Paul le persécuteur, Augustin le sensuel, Luther l'anxieux, John Newton l'ancien trafiquant d'esclaves, Soljénitsyne le détenu... vous et moi...

Malgré la lumière du pardon qui inonde le monde et malgré l'appel à la foi, des oppositions surgiront : la tradition humaine qui voile la pureté de l'Evangile, aussi bien pendant les premiers siècles qu'au moment de la Réforme, les injustices féodales, la licence et les bains de sang du siècle des révolutions, la montée de l'athéisme, les totalitarismes du 20^e siècle avec leurs holocaustes et leurs goulags, les infidélités du christianisme moderne, le matérialisme des nantis de la consommation et la foi en la technique...

Quand ce double processus – suppression de l'ignorance par l'Evangile et persistance de l'opposition à Christ – arrivera à son terme, la fin viendra avec le jugement, qui ne sera plus suspendu.

L'histoire joue les prolongations à cause du pardon demandé par Christ. Nous avons l'immense privilège d'en être les bénéficiaires. La prière de Christ a été efficace pendant déjà deux mille ans. Nous n'avons donc pas à être pessimistes pour l'avenir.

Une prière unique par sa puissance

Prononcées dans la plus grande faiblesse – c'est un Jésus chancelant qui est arrivé au Calvaire ; il est privé de toute liberté de mouvement²⁸ – les paroles de Jésus n'en sont pas moins fortes et puissantes. L'efficace de la prière de Christ vient de sa confiance dans l'exaucement du Père. La faiblesse bien réelle de Christ ne fait que voiler sa souveraineté.

Cette tension entre la puissance et la faiblesse de Jésus est typique de la fonction de médiateur. Il s'isole sous le jugement et porte les péchés qui nous accusent en connaissant, lui, seul, l'abandon dramatique que nous méritons. « Père, dit Jésus, je me mets dans la nuit, mais donne-leur la pleine

28. Marc 15:22 – « ils conduisirent Jésus à Golgotha » implique un soutien, comme celui dont bénéficiaient les malades que l'on conduisait à Jésus. Voir P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*. 193s.

lumière du soleil jusqu'au dernier jour. Je veux être seul dans le drame.»²⁹

Ainsi, par sa première parole, Jésus s'affirme seul souverain sacrificateur. Tout se passe entre Dieu et lui, mais le sort de toute l'humanité est en jeu. Après avoir assuré pleinement cette fonction à la croix, Jésus la conserve après la résurrection dans son règne céleste. De là, nous recevons encore les fruits de son intercession.

La puissance de la grâce rédemptive

Des profondeurs de sa souffrance, Jésus atteste, par ses paroles, la victoire de l'amour de Dieu. Dieu épargne les hommes rebelles qui versent le sang du Fils. L'amour de Dieu triomphe du diable, de la mort et de l'enfer, de tout ce qui s'oppose à sa miséricorde ! Christ règne pour parfaire l'œuvre commencée à Golgotha. Le mal ne triomphera pas, car Christ devient le Seigneur de l'histoire.

Ne l'oublions surtout pas aujourd'hui où il serait si facile d'en douter, après un siècle de folie suicidaire. Il n'est pas facile de déchiffrer le sens d'événements qui semblent hors du contrôle divin. Mais Dieu est en train d'accomplir son projet en Christ. La nouvelle création sera un don de sa main et non le point final du développement d'un humanitarisme mondialiste. Faible en apparence, Jésus règne cependant avec sagesse et puissance pour accomplir son plan de grâce. Ne devrions-nous pas avoir une foi plus forte et affirmer avec conviction que Jésus est Seigneur et qu'il établira, au temps qu'il a prévu, la justice et la paix dans la nouvelle création ?

La prière de Jésus nous exhorte à faire preuve de discernement. Tout d'abord, quant à notre ignorance et au péché qu'elle couvre, qui ont conduit le Christ au Calvaire. Nos péchés sont les clous qui l'ont transpercé. Nous nous en humilions et nous repentons pour recevoir le pardon du Seigneur. Dieu manifeste sa patience envers les hommes en leur donnant « une année de grâce » pour venir à la foi en Christ !

Nous avons, ensuite, à exercer notre discernement en changeant d'attitude vis-à-vis de la croix. Soit folie ou scandale, soit dénuée de tout intérêt : telle est la sagesse humaine ! Désormais, nous voulons voir que tout est tributaire de la croix, non seulement notre salut, mais notre vie et notre

29. K. Schilder, *Christ Crucified*, 144.

histoire. Rien ne peut être détaché de cette réalité centrale. Le temps n'est-il pas venu d'être plus radical avec les « sages-ses du monde » qui prétendent interpréter la réalité sans référence aucune à la révélation biblique, en particulier, à la croix ? Ne devrions-nous pas évaluer toute connaissance humaine dans cette perspective ?³⁰

L'assurance du pardon

Christ a intercédé pour les hommes et il continue d'agir ainsi. La réconciliation qu'il a acquise ne doit pas être sous-estimée, comme il est tentant de le faire. Ce pardon n'est pas seulement *possible*, il est bien réel, puisqu'il permet à la puissance de l'Evangile de faire son œuvre dans les pécheurs.

Dans un certain sens, *tous* les hommes en bénéficient, puisque Dieu les laisse vivre. Mais la prédication de la croix ne suscite pas la foi chez tous ; elle peut aggraver la condamnation en provoquant le refus. Pourtant personne, pas même le plus rebelle contre Dieu, n'est au-delà du pardon de l'Evangile. Le sacrifice de Christ couvre toutes les fautes, si grandes soient-elles. Le Père a entendu le Fils, qui règne et nous assure de la réalité de son pardon.

Cette assurance a deux aspects. Premièrement, par la foi, nous savons que Christ a réellement pris notre place et que sa solitude a aboli l'inimitié entre Dieu et nous. Nous sommes vraiment pardonnés et libérés de notre ancienne façon de vivre. Deuxièmement, ce pardon implique une nouvelle relation. Nous vivons « en Christ », en communion avec lui. Au-delà d'une connaissance simplement intellectuelle de l'enseignement de l'Evangile, le Saint-Esprit porte témoignage en nos cœurs que nous sommes à Christ. Ainsi, nous arrivons à une assurance certaine qu'il est mort pour nous de façon personnelle.³¹ Qui nous accusera ou qui nous condamnera ? « Christ-Jésus intercède pour nous » et « rien ne peut nous séparer » de l'amour de Dieu.

Cette assurance modifie bien des choses dans notre vie. Elle libère de la crainte, de l'incertitude quant à l'avenir, de la peur de ce que pensent les autres, des faux complexes d'inferiorité ou même du sentiment d'inutilité.

La joie dans l'épreuve

L'attitude de Jésus sur la croix réconcilie une apparente

30. 1 Corinthiens 1:17-31.

31. Romains 8:15-16 ; 31-39.

contradiction : sa soumission à une volonté autre que la sienne et son libre consentement. Le modèle proposé par Jésus est une exhortation pour nous :

« Jésus s'est humilié lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix. »

« Au lieu de la joie qui lui était proposée, il a supporté la croix, méprisé la honte et s'est assis à la droite de Dieu. »³²

Jésus a concilié sa propre volonté et celle de Dieu dans un esprit de service et pour atteindre un objectif. En effet, si Jésus avait décidé, humainement, sa propre mort, son action aurait été un suicide. Si à l'inverse, il avait été mis à mort sans être consentant, sa mort aurait été un assassinat. Dans les deux cas, il y aurait eu un comportement injuste !

Mais il n'en est pas ainsi puisqu'à la croix la liberté et la volonté du Père et du Fils se sont accordées. Aussi, rien ne s'oppose-t-il à ce que la prière du Fils relative au pardon soit exaucée.³³

Par la foi, les bénéficiaires du pardon de Jésus perçoivent dans leur vie la puissance de sa prière. Comme pécheurs pardonnés, nous apprenons peu à peu, avec l'aide de l'Esprit de Christ, à accepter et à supporter sans révolte souffrance physique et psychologique, épreuve et persécution, difficultés et privations, ou même les excès de notre époque matérialiste, en les considérant comme faisant partie du processus de la sanctification.

La joie dans l'épreuve est le but. Par maintes luttes et en toute obéissance, le chrétien apprend à se soumettre à l'action de l'Esprit de Jésus et ainsi à accepter ce qui nous est « imposé » de différentes façons. La volonté de Dieu pour nous et notre volonté s'harmonisent. Souffrons-nous dans l'épreuve ? La puissance de Christ peut nous permettre de saisir cette circonstance pour approfondir notre union avec lui. Le cantique *Confie à Dieu ta route* saisit bien cette pensée :

« Tout chemin qu'on t'impose peut devenir le sien.
Chaque jour il dispose de quelque autre moyen ;
Il vient, tout est lumière ; Il dit, tout est bienfait ;
Nul ne met de barrière à ce que sa main fait. »

La première parole de la croix écarte toute autre attitude.

32. Philippiens 2:8 ; Hébreux 12:2.

33. R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, 429.

En effet, affirmer notre liberté sans nous soucier d'obéir à Dieu conduit à l'indifférence et à la mort spirituelle. C'est être en révolte, implicite ou explicite, contre Dieu. Notre vie ne vibre plus aux accents de sa Parole et nous entrons dans une sorte de vallée de mort spirituelle, où nous endurons les souffrances dues au mauvais exercice de notre liberté.

Il arrive aussi que nous nous sentions victimes des circonstances, des martyrs et que nous soyons gagnés par le découragement et la « déprime ». Dieu nous paraît absent ; nous perdons confiance en son amour, ou même nous le pensons injuste. Notre vie devient une litanie de « Pourquoi ? » plus ou moins résignés. Nous devenons tristes et misérables.

Le premier martyr chrétien, Etienne, n'avait pas un esprit de martyr ! Pour lui, dans son épreuve, la première parole de la croix a été puissante et lui a permis d'obéir librement à la volonté de Dieu.

« Ils lapidèrent Etienne, qui priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! Puis il se mit à genoux et s'écria d'une voix forte : Seigneur, ne les charge pas de ce péché ! »³⁴

Les dernières paroles d'Etienne s'inspirent manifestement de la première et de la septième paroles de la croix, mais inversées. D'abord il se remet à Jésus, puis il demande pardon pour ses bourreaux. Ce n'est pas là simple coïncidence.

« Etienne fait de la dernière parole de la croix la première parole de sa mort, qui exprime son privilège. La première parole de la croix est son dernier mot dans la mort ; c'est un exemple pour nous. »³⁵ Accepter la volonté divine et se remettre à Christ dans la foi transforment l'attitude du chrétien face à la souffrance et lui permettent de retrouver l'espérance dans l'épreuve.³⁶

Le cercle infernal des accusations et des oppositions humaines se trouve court-circuité. Le pardon est possible, car en Christ il est une réalité. Pardonnés par la foi, nous devons agir dans le même esprit.

34. Actes 7:59.

35. R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, 438.

36. Ce qui ne veut pas dire que nous laissons croire à l'autre qu'il agit bien quand il fait le mal, ni que nous approuvons son comportement. Voir J. Flavel, *Works*, 378ss et A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, 17.

Plus ça change, plus c'est la même chose

Grâce à la parole de Jésus, l'histoire va donc continuer, *histoire du péché*, jalonnée par les oppositions fondamentales dévoilées à la croix. Pourtant si tout semble pareil, le dénouement est désormais certain. L'efficacité de l'intercession du crucifié nous assure que, contrairement à toutes les apparences, sa volonté s'accomplit.

Comme chrétiens et comme peuple-communauté de Jésus-Christ, nous avons à apprendre l'obéissance en restant le plus près possible de la croix. Une Eglise évangélique est une Eglise dont la prédication et la vie sont centrées sur la croix d'où elles tirent constamment leur vitalité. Quand l'Eglise reste au pied de la croix et enracine son enseignement et son témoignage dans le sacrifice de Jésus, elle se rapproche du Christ qui vit et qui revient... Pour le peuple de Dieu, le progrès consiste à rester fidèle à l'alliance scellée par le sang du Sauveur.

En forme de boutade, on a pu dire que l'Eglise s'essouffle en courant dix pas seulement derrière la roue des évolutions du monde, tandis qu'elle s'épanouit dans l'espérance de Christ lorsqu'elle a deux mille ans de retard ! Les Eglises « maranatha » sont des Eglises professant une doctrine de la croix et non celles qui se préoccupent d'adapter leur foi aux goûts du jour.³⁷

37. Voir les commentaires de K. Schilder, *Christ Crucified*, 143ss, sur les Eglises « maranatha ».

Parole 2 :

Le Prince de la vie face aux mourants

« L'un des malfaiteurs suspendus en croix blasphémait contre lui : N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi, toi-même, et sauve-nous ! Mais l'autre lui fit des reproches et dit : Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même condamnation ? Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos actes ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il dit : Jésus, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. Jésus lui répondit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

(Luc 23:39-43)

Les histoires de salut *in extremis* sont fascinantes. Qu'il s'agisse de baleines prises dans la glace, de personnes retrouvées vivantes deux semaines après un tremblement de terre, ou de rescapés d'un accident d'avion, tous sont présentés par les médias comme des miraculés. Notre soif de sensationnel n'est pas facilement assouvie !

Le récit de Jésus et du malfaiteur n'existe que dans l'Evangile de Luc, même si la présence des deux brigands « à sa droite et à sa gauche » est mentionnée en Marc et en Matthieu. En le lisant, notre pensée s'intéresse plus particulièrement au sort du brigand sauvé.¹ Il l'a été de justesse ! Comme dans des cas semblables, c'est le « miraculé » qui fait la « une » de l'actualité.

Nous trouvons plus facile, en effet, de nous intéresser aux expériences du brigand car, malgré sa criminalité, sa situation est, finalement, proche de nos drames humains. En revanche, nous imaginons peu comment Jésus a perçu l'appel du brigand. Certes, Christ a revêtu notre humanité, mais cela ne nous permet pas de discerner immédiatement quelles ont été ses pensées de Sauveur.

Il nous faut pourtant essayer de le faire. L'Ecriture ne

1. Comme pour tous les autres cas, il est difficile de dire pourquoi cet incident n'existe que dans Luc. Il est inacceptable de penser que l'écrivain aurait « mis ces paroles sur les lèvres » des deux crucifiés pour illustrer des vérités théologiques. Le fait qu'elles « enseignent » sur le plan théologique ne s'oppose pas à leur historicité.

nous est pas donnée, en premier lieu, pour nous parler des « sauvés » ; elle est là pour nous dévoiler le Sauveur. La bonne question est donc : « que signifie la deuxième parole de la croix pour celui qui la prononce ? »

Une suite logique dans le ministère de Jésus

Jésus est le médiateur de l'alliance, qui agit devant Dieu pour les hommes. Il accomplit ensemble les fonctions de sacrificeur, de prophète et de roi, par lesquelles le peuple de l'Ancien Testament communiquait avec Dieu. Il est assez difficile et même inutile de préciser la nature, par exemple prophétique ou royale, de telle parole ou de tel acte du Sauveur. En réalité, tout ce qu'il dit et fait incarne et mêle en permanence les trois offices. Pourtant, une des trois fonctions peut être prioritaire.

La première parole de Jésus, « *Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » est primordialement sacerdotale.² Elle évoque la fonction d'intercession du sacrificeur. Elle a pour effet de suspendre le jugement et d'ouvrir l'ère de l'appel au repentir et de la prédication de la grâce. Jésus assure ainsi une bénédiction commune qui a des conséquences générales sur le déroulement de l'histoire du monde. La croix est un trône d'où un jugement d'absolution est prononcé en faveur des hommes qui, dans leur ignorance, ont crucifié le *Fils de Dieu*.

La deuxième parole n'est pas une prière. C'est une promesse de salut faite, par le roi, à un accusé. Et quelle promesse ! Non un pardon temporaire, mais une paix éternelle ; non la vie ici-bas continuée mais le royaume de Dieu et la résurrection pour une vie transfigurée. La croix devient ainsi le trône de la grâce. Cette parole revêt un triple caractère. Elle est :

- *sacerdotale*, car elle est prononcée de la croix où Christ meurt pour les siens ;
- *prophétique*, car le royaume à venir est en vue ;
- et *surtout royale*. C'est le prince de la vie qui parle et qui sauve.

La préoccupation de Jésus se fait aussi plus précise. Son intercession concerne non l'humanité en général, avec

2. Voir R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, (Edimbourg : T. & T. Clark, 1873), t. VII, 439, dont j'ai retenu le schéma global tout en apportant diverses modifications.

l'éventualité du repentir de certains mais, au sein de cette humanité, des personnes précises à qui le salut est accordé.

On passe ainsi du monde et du pardon général, à l'Eglise, le peuple de Christ.

Le Sauveur des vies gâchées

Il est facile d'amoindrir la portée des paroles de Jésus. Le paradis est un lieu difficile à imaginer, alors que nous vivons dans un monde de violence. Notons cependant que le Christ en parle *du haut de la croix*, c'est-à-dire dans une situation où il subit la violence. Le Fils de Dieu est en train de mourir, mais sa réponse au brigand est celle du prince de la vie ! Quel paradoxe ! Qui d'autre que lui aurait pu, au seuil de la mort, se croire apte à sauver les autres ?

Trois aspects sont à considérer :

- tout d'abord, Jésus a la certitude que Dieu ne rejette pas son peuple ;
- ensuite, il sait que celui qui sauve doit partager les souffrances de ce peuple ;
- enfin, il se sait appelé à être rejeté et moqué par ceux qui refusent l'Evangile.

Pourtant sa position sur la croix et tout ce qui se passe autour de lui pourraient détourner Jésus de sa mission. Mais loin de se laisser ébranler, il est conforté dans sa volonté de servir Dieu.

Le Messie humilié, mais pas rejeté

L'épreuve finale de Jésus commence à Gethsémané. Jésus s'y rend avec une conviction précise. « Je vous le dis, ce qui est écrit doit s'accomplir en moi : *Il a été compté parmi les malfaiteurs*. Et ce qui me concerne touche à sa fin. » Après son arrestation, il affirme que son destin est prévu : « tout cela est arrivé afin que les écrits des prophètes soient accomplis ».³ Au cours de sa lutte intérieure, dans le jardin, Jésus a prié dans un état de grande angoisse afin que soient réconciliées, en son esprit, sa situation de rejeté et la volonté divine.

L'inscription ironique portée par Pilate sur le panneau –

3. Luc 22:37, citant Esaïe 53:12 ; Matthieu 26:56. Voir, sur l'épreuve de Gethsémané, B.B. Warfield, « The emotional life of our Lord », *The Person and Work of Christ*, (Philadelphia : Presbyterian and Reformed, 1970), 93-148.

« le Roi des juifs » – touche au vif du sujet. Est-il possible que Jésus soit à la fois hors-la-loi et roi ? Ce peuple ne mérite-t-il pas un tel roi ? Une question encore plus aiguë se pose : Jésus peut-il se retrouver au nombre des condamnés et être le Fils de Dieu ? L'accusation des Juifs contre Jésus porte sur sa prétention d'être l'égal de Dieu.⁴ Est-il conciliable de figurer au rang des rejetés et de revendiquer le titre de Fils de Dieu ? Ce titre n'est-il pas lui aussi à rejeter ?

Dans le jardin de Gethsémané, Jésus se prépare à descendre dans l'arène de l'humiliation. Il va être « méprisé des hommes ». Dans cette épreuve, ses ennemis l'entourent comme les psalmistes l'ont été. Il est remis entre les mains d'étrangers, comme le peuple juif est parti en exil sous le jugement de Dieu. Néanmoins, Jésus sait que Dieu n'oublie pas son peuple. Au contraire, en s'humiliant lui-même et en étant « compté parmi les malfaiteurs », Jésus va sauver les siens.

Jésus accepte humiliation, rejet et dévalorisation aux yeux du monde, tout en sachant que, malgré les apparences, Dieu n'oublie pas son peuple et qu'il intervient dans les situations de détresse pour le délivrer. Considéré par tous comme un brigand, Jésus exerce sa grâce pour sauver.

Christ a refusé la solution de l'épée :

« tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée... Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi, afin que je ne sois pas livré aux Juifs ; mais maintenant, mon royaume n'est pas d'ici-bas. »⁵

Le royaume de Christ est spirituel et éternel. De la croix, du sein de son humiliation, Christ intervient et exerce sa royauté spirituelle.

Jésus identifié avec la souffrance de son peuple

La royauté de Jésus est une royauté de service et non de domination. Lors de l'incarnation, Christ a accepté de vivre humainement, et de revêtir la condition de son peuple. Le médiateur de l'alliance s'identifie non seulement à Dieu avec toutes ses perfections, mais aussi à ceux qu'il représente. Cela le conduit jusqu'au Calvaire. Là, non seulement il est

4. Luc 22:67-71. On peut voir J. Imbert, *Le procès de Jésus*, (Paris : PUF, Que sais-je, 1980), ch. 3 et J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, (Mulhouse : Grâce et Vérité/EBV, 1989), 35ss.

5. Matthieu 26:52 ; Jean 18:36.

traité comme les brigands, mais il souffre le même sort qu'eux. Il partage avec eux la mort ignominieuse de la croix.

Le côté physique, comme pour toute souffrance humaine, n'est qu'une partie de celle-ci. Pour Jésus, sur la croix, le côté spirituel est, sans aucun doute, le plus grand. Il s'agit d'une malédiction.⁶ En effet, pour subir la peine capitale, Christ a dû « porter sa croix hors de la ville ». Il est poussé hors des murs pour souffrir hors de la présence de Dieu et en dehors de la communion de son peuple. La souffrance de Jésus est celle de l'exclusion, du rejet et de l'abandon par tous.

Jésus le saint est expulsé du temple, de la ville sainte, et devient malédiction. Trajet inverse de l'entrée dans Jérusalem avec les « bénis soit le roi, celui qui vient au nom du Seigneur. »⁷ La butte appelée « le Crâne » est aux antipodes du mont de la transfiguration où Jésus, en communion avec les grands de l'Ancien Testament, et avec l'approbation paternelle de Dieu, a parlé de son « exode de Jérusalem ».⁸ Les vêtements de Jésus étaient alors étincelants. Maintenant, il est privé de vêtements ; bientôt, la nuit et le silence de Dieu le couvriront.

Ce dépouillement en dehors de Jérusalem complète celui de l'incarnation. Jésus ne peut aller plus bas. Il quitte la présence et la lumière de Dieu, et il trouve sa place avec d'autres rejetés. Le doute quant à l'efficacité de sa mission ne pourrait-il pas l'assaillir ? Sa situation apparaît tellement autre que celle qui serait requise pour conduire le peuple de Dieu. Il est séparé non seulement de Dieu, mais aussi de ses disciples, de son peuple. Comment pourrait-il sauver une seule personne, là, sur une croix ?

En accomplissant son acte de grâce envers le brigand, Jésus exprime que *c'est bien à la croix qu'il exerce son office de roi*. Il accomplit son propre enseignement sur ce qui est requis du roi d'Israël. En Jean 10, lorsqu'il parle du « bon berger », Jésus distingue entre le voleur et le vrai berger qui conduit ses brebis :

« Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis... Le Père m'aime parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne moi-même ; j'ai le pouvoir

6. Voir Galates 3:13 et Deutéronome 21:23.

7. Luc 19:38.

8. Luc 9:31.

de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. »⁹

Jésus donne sa vie pour sauver ses brebis. Il n'y a aucune contradiction entre sa mort et le caractère effectif de sa royauté. Séparé de son peuple ? Non. A Golgotha, Jésus a laissé les 99 brebis et il est allé chercher la brebis perdue. « Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repente, que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de repentance. »¹⁰

Jésus, en mourant, opère un transfert. Il sort de la ville, de la lumière, de la communion avec Israël, s'identifiant ainsi avec ceux qui en sont naturellement exclus. Ce faisant, il a le pouvoir, par le don de sa vie, de les faire entrer dans la cité céleste, dans la lumière et la communion spirituelle avec son peuple.¹¹

Le Fils de Dieu humilié par les moqueries

Selon certaines traditions, lors des crucifixions, les spectateurs et les suppliciés échangent des injures dans des dialogues où surgissent des pulsions de mort jusque-là refoulées.

A Golgotha, les injures proférées sont dirigées contre Jésus. A une exception près : la réponse du « bon » brigand à son homologue moins bien disposé. A eux deux, ils font écho aux parties présentes au procès de Jésus ; l'un reprend les accusations portées par les Juifs, l'autre représente le côté romain et souligne l'injustice des accusations dont Jésus, quoique crucifié, est l'objet. « D'une part le peuple juif rejette Jésus comme Christ, d'autre part le peuple païen ne voit aucun mal en la royauté du Christ et comprend qu'il n'est pas coupable. »¹²

Tout le monde – le peuple, ses chefs, les passants, les autres crucifiés, les soldats même – participe à cette orgie de provocations cruelles déclenchée, peut-être, par la première parole de pardon prononcée par Jésus. Six chefs d'accusation ont été retenus contre le Messie, et se retrouvent dans les moqueries du Calvaire :

9. Jean 10:11 ; 17-19. Il ne faut pas oublier que, dans l'Ancien Testament le « berger » est un symbole pour le roi d'Israël, à l'image de David. Voir Ezéchiel 34.

10. Luc 15:3-7.

11. Tous ces sujets sont abordés en profondeur dans K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), ch. 8,9,16.

12. P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, (Paris : Cerf, 1966), 205.

- il a dit qu'il pouvait reconstruire le temple : qu'il en fasse la démonstration ;¹³
- il a fait des miracles : qu'il les renouvelle ;¹⁴
- s'il est le Roi d'Israël, qu'il descende de la croix ;¹⁵
- il a cru en Dieu : que Dieu le délivre maintenant ;¹⁶
- il a dit qu'il était le fils de Dieu ;¹⁷
- s'il est le Christ de Dieu, qu'il se sauve et nous avec !¹⁸

Plusieurs de ces formules prononcées dans la confusion et pour le divertissement des méchants, comme par exemple la moquerie des soldats en Luc 23:37 : « Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi toi-même », reprennent les paroles de Satan lors de la tentation au désert, « Si tu es le Fils de Dieu... »¹⁹ Au Calvaire, Satan est aussi à l'œuvre.

Cette fois, Jésus ne répond rien. Les moqueries ne constituent pas, pour lui, une tentation à repousser. Elles soulignent sa situation de condamné qui n'a plus de droit de réponse.²⁰ Le temps des plaidoyers est achevé. Seul, Dieu peut répondre, mais le moment n'est pas encore venu. L'attitude de Jésus est conforme à celle que décrit le psalmiste :

« Mes os se brisent quand mes adversaires me déshonnorent,
En me disant tout le temps : Où est ton Dieu ?
Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et gémis-tu sur moi ?
Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore ;
Il est mon salut et mon Dieu. »²¹

Sous les moqueries, Jésus ne se détourne pas de sa mission de salut. Il assume sa tâche de *souffrance passive*. En fait, les moqueries n'affectent en rien l'accomplissement de son ministère de *prêtre* qui s'offre en victime expiatoire pour les siens. Elles visent uniquement les deux autres offices de Christ, ceux de *roi* et de *prophète*.

Jésus se tourne vers Dieu qui, seul, peut désormais être son interlocuteur. Lorsqu'il interviendra, il apportera au

13. Matthieu 27:40 ; Marc 15:29,30.

14. Matthieu 27:42 ; Marc 15:31 ; Luc 23:35.

15. Matthieu 27:42 ; Marc 15:32 ; Luc 23:37.

16. Matthieu 27:43.

17. Matthieu 27:43.

18. Luc 23:35,39.

19. Luc 4:3,9.

20. Esaïe 53:7 : « il n'a pas ouvert la bouche ».

21. Psaume 42:11-12. Voir Psaume 22:9.

brigand le salut, le fruit de son œuvre accomplie dans la passivité.

Un point commun dans l'humiliation

Les trois aspects de l'humiliation de Jésus que nous venons de considérer, ont un point commun. Pour être le Sauveur des vies gâchées, Jésus doit descendre à leur niveau, celui de la condamnation et de la mort. « Jésus devient vile et méprisé, mais c'est ainsi qu'il sauve. »²² Il descend au plus bas pour anéantir toute fierté humaine. Nos « bons points » n'ont pas le pouvoir de nous faire accepter par Dieu ; seule, sa grâce qui nous rejoint aussi bas que nous soyons tombés le peut. L'élection divine trouve à s'appliquer non parmi « ceux qui sont », mais parmi « ceux qui ne sont pas ».²³

Voilà pourquoi Jésus est devenu « le prince des brigands ».²⁴

Un Sauveur humilié qui agit par grâce

Au début, les deux brigands insultent Jésus.²⁵ Par la suite l'un d'entre eux change d'avis. Est-ce le souvenir de la première parole de la croix et ce qu'il a pu voir de Jésus, qui le fait revenir sur ses premières réactions ? Peut-être. Maintenant, il est le premier et le seul à s'adresser à Jésus sur la croix sans agression verbale. « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. »

Jésus va-t-il rompre son silence ? Peut-il, maintenant, répondre quelque chose ?

Le texte donne l'impression qu'il n'y a aucun laps de temps entre la demande et la réponse. Jésus réplique par un « *Amen* », un « en vérité » affirmatif, c'est-à-dire par la même expression d'autorité qu'il a employée avant sa condamnation, pour enseigner : « *Amen je te le dis...* » Puis, au temps futur, il confirme « *tu seras* ». La demande a été entendue et la réponse est certaine. Aucun doute ne plane, dans les paroles du Sauveur, sur l'avenir du brigand.

22. K. Schilder, *Christ Crucified*, 159-161.

23. 1 Corinthiens 1:26-31.

24. J. Calvin, *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, 560b. « Ils lui ont donné le lieu le plus éminent, comme s'il était devenu le prince des brigands ».

25. Matthieu 27:44 utilise un mot qui se traduit « outrager ». Luc utilise le mot *blasphemēin*. « insulter ».

La mort et la souffrance s'inclinent devant la force de ce futur.

L'avenir promis est aussi certain que la mort. Les paroles de Jésus ont une force prophétique. Loin d'être indéfini, ce futur est proche, tout le contraire d'un avenir illusoire, d'une chimère agréable, mais irréalisable. Il concerne le jour même de la souffrance. « *Aujourd'hui* » ! Pas de purgatoire, ni de jugement à attendre ! Le mécréant condamné par la cour de justice humaine est absous par la justice divine ! Il sera aujourd'hui dans le « *paradis* ». ²⁶ Ce mot, fort discuté par les experts, est susceptible de différentes interprétations. Pourtant rien ne permet d'oublier que ce terme « *paradis* » reçoit son plein sens du « *avec moi* » de Jésus.

En fait, Jésus interprète, sur la croix, la parabole de Lazare, qui est dans le sein d'Abraham, et de l'homme riche, dans la géhenne.²⁷ Il occupe la place d'Abraham et le brigand sauvé celle de Lazare, le pauvre méprisé de la parabole. Les « riches » et leur propre justice, ceux qui ont condamné Jésus, Juifs et Romains, sont les vrais perdants, car ils sont loin de lui. Jésus ne leur dira rien de la croix, tout comme Abraham refuse de secourir le riche : ils ont Moïse et les prophètes. Le brigand, à la différence, reçoit l'assurance d'un salut personnel dans la présence du Sauveur lui-même. Son sort est celui de tous ceux qui « meurent en Christ ». Dans leur corps, ils sont loin de lui, mais mourir est mieux, car c'est « demeurer auprès du Seigneur ». ²⁸

Par ailleurs, Jésus commence, à la croix, à accomplir ce dont il avait parlé à ses disciples et pour quoi il a prié avant sa passion :

« Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père... Je vais vous préparer une place... afin que là où je suis, vous y soyez aussi. »

« Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde. » ²⁹

26. Il semble trop imprécis de faire du paradis en question une sorte de salle d'attente « avec Dieu », le jardin de Dieu, où l'on attend la résurrection finale (comme dans P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, 205s. ou d'autres commentateurs catholiques romains). Cette hypothèse néglige le fait que Christ se substitue à Abraham et que son « avec moi » est personnel et précis. Comparer avec Apocalypse 2:7, 22:1-4 et Ezéchiel 28:13 ; 31:8-9 ; Esaïe 51:3 et 58:11.

27. Luc 16:20-31.

28. 2 Corinthiens 5:1-10 ; Philippiens 1:23. J. Flavel, *Works*, (Edimbourg : Banner of Truth, 1968, 1820), t.I, 398ss.

29. Jean 14:2-4 ; 17:24.

La prière de Jean 17 devient un acte positif accompli dans la deuxième parole de la croix.

Comment ? Un début de réponse se trouve dans les mots de l’Evangile, « tu m’as aimé avant la fondation du monde ». Cet amour est non seulement l’expression de la relation trinitaire, mais aussi celle de l’amour du Père pour le Fils dans le plan de Dieu. Christ accepte, à la demande de son Père, d’être « l’agneau immolé dès la fondation du monde. » Il est en train de sceller l’alliance éternelle par son sang versé sur la croix. Jésus est certain de l’amour de son Père, puisqu’il est obéissant jusqu’à la mort. Cette obéissance lui vaut, en plus, de sauver ceux « dont le nom est inscrit sur le livre de vie de l’agneau ».³⁰

Cette deuxième parole, si étonnante, nous dévoile le caractère du Sauveur en croix. Face aux insultes, il agit avec autorité en faveur de celui qui se tourne vers lui. Au sein de sa souffrance, il triomphe déjà par l’assurance qu’il a de pouvoir sauver. Sa grâce est efficace :

« En ce pauvre homme, nous avons un singulier miroir de la grâce incroyable de Dieu, que l’on n’aurait jamais attendu... il a été reçu au ciel avant les apôtres et les premiers fruits de la nouvelle Eglise. »³¹

Comme l’ajoute Calvin, non seulement le brigand est tiré de la mort et de l’enfer, mais il reçoit le pardon des fautes qu’il a commises tout au long de sa vie. La grâce de Jésus sauve les vies gâchées.

Aucune illustration plus concrète ne pouvait nous être donnée de la transformation d’une personne par la grâce divine. Normalement, le processus de renouveau s’étend sur toute la vie du croyant par sa sanctification progressive, et il trouvera son point culminant lors de la résurrection, après la mort.³² Le brigand a le privilège de bénéficier quasi-immédiatement de ce que les chrétiens attendent des années durant ! La grâce que Christ accorde sur la croix se manifeste de bien des façons selon les situations humaines. Quand elle est à l’œuvre, elle est efficace !³³

De la croix au paradis ! Jésus introduit le brigand dans son

30. Apocalypse 13:8 ; 5:12-13 ; 21:27.

31. J. Calvin, *Commentaires sur l’harmonie évangélique*, 564.

32. Voir P. Wells, *L’Itinéraire de la vie chrétienne*, (Genève : Maison de la Bible, 1990).

33. J. Packer, *Connaître Dieu* (Mulhouse : Grâce et Vérité, 1983), ch. 13.

royaume, non pas dans le royaume d'une puissance visible, mais dans le lieu où s'exerce la royauté céleste de Christ. Il en est de même pour tout pécheur que la grâce de Christ fait échapper à la colère.³⁴

La croix est devenue le trône de la grâce, l'endroit où le Sauveur, qui est aussi roi, rencontre les perdus et les sans-espoir, et leur accorde le don du pardon et le salut.

Le premier chrétien avec le Sauveur ?

Dès les premiers siècles, les commentateurs ont été saisis par le caractère dramatique du salut du brigand. On a essayé de voir en cet homme des raisons propres à justifier la réponse de Jésus. Ainsi, il est devenu un modèle de la conversion chrétienne. Calvin se fait l'écho de cette tradition. Le brigand est, pour lui, un « vrai adorateur de Dieu » et aussi « un maître et un docteur excellent en matière de foi et de crainte de Dieu... »³⁵

Arrêtons-nous sur le bénéficiaire de la promesse de Jésus.

La parole de Jésus répond à un besoin humain. Que demande le brigand ? Est-il le premier converti chrétien sous l'action du Saint-Esprit comme en témoigneraient sa question ?

Nous voyons, tout d'abord, les signes de son repentir. Dans sa prise à partie du « mauvais » brigand, il lui reproche de ne pas discerner quelle différence existe entre le sort de Christ et le leur. Alors que la mort s'approche, il manifeste sa crainte de Dieu. Jésus est injustement condamné, tandis qu'eux le sont avec justice. Si les hommes les ont condamnés, Dieu n'en fera-t-il pas autant ? Il perçoit la vraie nature de Jésus : « il n'a rien fait de mal ». « Son manque d'éclat accentue encore l'innocence de Christ. »³⁶

Dans les paroles qu'il adresse au mauvais brigand, nous discernons la conviction de péché et de démerite. Il est conscient de la précarité de sa situation. Sa crainte de Dieu

34. Deux lectures sont possibles selon les différents manuscrits : « comme roi » et « dans ton règne ». La première indiquerait un retour triomphal de Jésus sur terre, la deuxième le monde à venir. L. Morris, *L'Evangile selon Luc*, (Paris : Sator, 1985), 296, opte pour la deuxième. Le brigand reçoit plus qu'il n'a demandé : « non seulement une place dans le royaume, quel que soit le moment de son établissement, mais il entrera ce jour-même dans le paradis. »

35. J. Calvin, *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, 56 . Plus récemment, on peut voir la même approche dans J. Buchanan, *The Holy Spirit* (Edimbourg : Banner of Truth, 1966, 1843), 143-152 et A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross* (Grand Rapids : Baker, 1958), 24-46.

36. J. Lange, *The Gospel according to Luke* (Grand Rapids : Zondervan, s.d.), 376.

manifeste son regret pour le passé. Mais sa contrition marque plus que le remords ou l'appréhension. Elle est authentique parce que son auteur ne nie pas la justice du jugement qu'il subit. Il ne cherche pas d'excuses pour se disculper.

En s'adressant au Christ, il voit à travers le voile de la souffrance le vrai caractère du Sauveur. Ses propres paroles, les moqueries peut-être, l'inscription sur la croix, l'attitude de Jésus face à ses ennemis sont autant de miettes d'information qu'il ramasse. Son ignorance se dissipe. Lui aussi peut recevoir le pardon !

Et il prie : « *Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne* ». Malgré sa délinquance, le brigand reste un enfant du peuple juif. Lui aussi connaît les Psaumes. Et il n'est pas exagéré de penser qu'un souvenir du passé transparaît dans sa requête, une parole qui correspond à sa condition :

« Eternel, ne te souviens pas des péchés de ma jeunesse et de mes révoltes. Souviens-toi de moi selon ta bienveillance, à cause de ta bonté, Eternel... C'est à cause de ton nom, Eternel, que tu pardones ma faute, car elle est grave. »³⁷

Est-ce une foi fragile en la royauté de Jésus qui le pousse à le confesser devant ses accusateurs ? L'humilité aussi n'est pas absente de sa demande : « souviens-toi, même de moi... » Jésus discerne-t-il dans sa demande un germe de foi ?

Il n'y a pas de réponses certaines à ces questions. Plus nous nous interrogeons, plus nous faisons du brigand ce que nous souhaitons qu'il soit. Notre évaluation s'enracine dans un enseignement de la Bible sur le repentir et la foi que nous essayons de déchiffrer dans ses paroles. En réalité, celles-ci sont peu claires. Elles sont même assez ambiguës.³⁸

Peut-on affirmer que le bon brigand a prononcé une prière ? Nous avons tous entendu des histoires de blasphémateurs notoires qui appellent Dieu au secours dans leurs derniers moments, mais sans que cela prouve leur foi.

Le brigand voit-il vraiment l'innocence de Jésus, sa pureté, à travers sa souffrance ? Ou ses paroles sont-elles simplement une contestation des autorités religieuses qui se sont

37. Psaume 25:6-11. Voir Néhémie 13:14,22,31.

38. K. Schilder, *Christ Crucified*, 314-324.

dressées contre Jésus ? Après tout, c'est un homme qui a vécu dans la rébellion jusque-là !

Reconnait-il la justice de sa condamnation ? Peut-être, mais ceci ne veut rien dire sur son état spirituel. Ceux qui ont l'habitude de violer les droits sont souvent les plus ardents défenseurs de leurs propres droits et des droits des personnes qu'ils considèrent comme victimes de la société.

Sa référence au royaume ? Elle fait partie du bagage culturel de l'époque et trois années d'enseignement ont à peine dégrossi les disciples de Jésus.

Le premier chrétien ? Quand nous considérons objectivement les paroles du brigand, bien peu d'éléments nous permettent de parler de sa conversion. Aussi le proposer comme modèle de repentir, de connaissance et de foi en la vérité de Christ semble-t-il dépasser ce qu'indique l'Ecriture, qui nous invite plutôt à emprunter une autre piste.

Jésus-Christ, le Sauveur de son peuple

A la croix, la clarté doit venir de Jésus, qui est la lumière du monde. Ce n'est pas la foi du brigand qui nous donne accès à la personne de Jésus, mais le Sauveur qui nous assure du salut du brigand. En considérant Jésus et sa manière d'agir, nous trouvons tout le sens de la deuxième parole. L'échange entre les deux crucifiés est une illustration non de la conversion, mais de la méthodologie que Jésus utilise pour sauver son peuple. Jésus applique, de façon efficace et personnelle, le fruit de son œuvre à des individus.

Trois remarques vont dans ce sens :

- l'amour de Jésus est un amour positif ;
- il confère la grâce de Dieu à ceux qui croient ;
- Jésus est mort pour des personnes précises.

En tant que Sauveur, Jésus établit un rapport personnel avec son peuple pris dans son ensemble et avec les individus qui le composent. Il agit en tant que représentant de son peuple dans l'alliance.

Un amour qui fait la différence

La prière du bon brigand est imprécise. Le « mauvais » brigand ne reconnaît-il pas lui aussi implicitement la messianité de Christ ? Il le fait, sans doute, à la manière des diables

qui « croient et tremblent », mais il reconnaît assurément en Jésus quelque chose de différent. Ses paroles « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et sauve-nous » sont lourdes d'injures, mais cachent une prière. Ne serait-il pas dérouté par la passivité de Jésus et le caractère incertain de sa puissance ?³⁹

Choisir entre les deux comportements ? Y a-t-il beaucoup de différence entre eux ? Aussi n'est-ce pas en regardant à leurs mérites respectifs que nous comprenons ce qui les distingue l'un de l'autre. La différence entre eux tient uniquement à la parole que Jésus adresse à *l'un et pas à l'autre*. Ici encore l'action de Jésus accomplit la prophétie : « cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et comme un signe qui provoquera la contradiction. »⁴⁰

Seule, la parole de Christ transforme un brigand en personne touchée par la grâce et lui promet son « relèvement ». Parce que Jésus l'accepte, parce que sa réponse lui manifeste son amour, nous apprenons que ce brigand est un enfant de Dieu. L'amour de Christ est sélectif, il choisit l'un et pas l'autre. Impossible d'éviter cette conclusion-là et d'expliquer pourquoi il en est ainsi. Qui sommes-nous pour dire qu'il aurait dû en être autrement, que Jésus a fait preuve d'arbitraire ?

Les deux brigands représentent « tout Israël » et même « toute l'humanité » ; par « leur comportement diversifié envers Jésus... la bénédiction prononcée sur le brigand pénitent est un type du grand jour du jugement. »⁴¹

La promesse de Jésus est fondée sur son amour qui est enraciné dans l'alliance de grâce dont il est le médiateur. Dieu connaît les siens et Jésus reconnaît le brigand comme un des siens ; il l'appelle donc. « Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, ils les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. »⁴²

La réponse de Jésus au brigand, son « appel », qui promet aussi la gloire du paradis, s'explique par le fait que le brigand est un élu, un de ceux dont les noms sont écrits dans « le livre de l'agneau ». Comme le dit K. Schilder :

39. Le mot grec *blasphemeo* veut dire « injurier ». Le caractère gratuit des paroles du « mauvais brigand » est atténué par sa demande « et sauve-nous ». C. Duquoc, *Christologie*, (Paris : Cerf, 1974), t.II, 34.

40. Luc 2:34.

41. J. Lange, *The Gospel according to Luke*, 377.

42. Romains 8:30.

« Jésus accorde ses titres d'entrée au paradis lorsqu'ils sont revêtus du tampon de la prédestination divine. Les méandres de la route psychologique ne nous sont d'aucune utilité pour comprendre l'admission de ce candidat ; nous apprenons tout sur la route théologique. Ceci nous suffit largement. »⁴³

Arbitraire, non ; mystère, oui. Dieu est sage et il a ses raisons. Nous ne pouvons les sonder, mais nous sommes appelés à reconnaître que, quand il sauve, la merveille de sa grâce est à l'œuvre. Nous y répondons par la foi en nous confiant à l'amour de Christ. « Tout ce que le Père me donne viendra à moi et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi. »⁴⁴ Telle a été l'expérience du brigand. Ceux qui ont la foi sont donnés au Fils par le Père.

Une grâce accordée

Le bon brigand s'est tourné vers Jésus avec une prière imprécise et hésitante, parce que la grâce lui en a été accordée. Cette grâce est le don souverain de Dieu dont la foi est le signe :

« Par la grâce vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu... »

« Nous sommes son ouvrage, nous avons été créés en Christ-Jésus.... »⁴⁵

Cela ne signifie pas que les circonstances humaines n'ont pas eu d'incidence sur la démarche du brigand, ni que son comportement ne doit rien aux principes normaux qui gouvernent la volonté et les émotions. Dans son cas, les circonstances étaient vraiment défavorables. Sa connaissance de Jésus était minime, il n'avait pas le loisir de réfléchir, la souffrance tordait son corps et détraquait sa pensée, l'hostilité de la foule et sa vulnérabilité constituaient autant d'obstacles de taille. Mais Dieu a opéré en lui le miracle de sa grâce ! Le brigand est venu à Christ, qui l'a reconnu comme un enfant de la grâce.

Ce qui a été vrai pour ce malfaiteur l'est aussi pour chacun de ceux qui viennent à Christ, non à cause de leur mérite, de leur intelligence ou parce qu'ils seraient naturellement inclinés à venir à la croix, mais parce que Dieu accomplit en eux,

43. K. Schilder, *Christ Crucified*, 320.

44. Jean 6:37, et voir tout le chapitre.

45. Ephésiens 2:8-9.

même dans la meilleure des circonstances, un miracle de sa grâce ; ce miracle suscite le bon réflexe : la confiance en Christ.

La grâce de Dieu est suprême et personnalisée. « *Moi* » dit le brigand ; « *Tu* » répond Jésus. La parole de l'un est fragile, celle de l'autre est souveraine, mais le rapport est personnel. La grâce est donnée aux membres de l'alliance dont la foi les unit à Christ.

Jésus est mort pour les siens

La première parole de pardon de Jésus suscite l'espérance chez le brigand ; la deuxième parole lui confère son titre de pardon. Est-ce que la quatrième parole « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », prononcée plus tard, gâchera son expérience ? Est-il appelé à croire en un Sauveur abandonné de Dieu ?

Comprendra-t-il, comme c'est notre cas à la lumière de toute la Bible, que l'accès au paradis a été ouvert par cet abandon de Jésus ? Le brigand le croira, même s'il ne comprend pas au moment de son supplice.

Il est courant d'entendre dire que Jésus est mort pour le monde, ou pour le péché de tous les hommes et, même, que tous les êtres humains seront sauvés. Ces affirmations un peu floues se concrétisent, souvent, dans des théologies précises. Ainsi, on affirme que Christ est mort pour le monde, parce que sa mort ouvre l'accès au salut à tous les hommes ; son œuvre sur la croix a une application indéfinie et concerne tous. Ou bien on précise que Jésus est mort pour le péché de tous les hommes parce que la croix à une puissance infinie et peut sauver tous ceux qui veulent l'accepter ; il nous revient d'« actualiser » la croix. L'universalisme, quant à lui, prévoit que quoi que fassent les hommes, Dieu sauvera tout le monde en Christ.

Ces diverses idées ont en commun un manque de *logique*. Elles supposent que l'invitation universelle à croire, ou la valeur infinie de la mort du Christ impliquent que celle-ci est pour tous sans restriction. Or ce n'est pas obligatoire. Le caractère universel de la croix ne permet pas de répondre à la question suivante : pour qui Jésus est-il mort ? Christ peut mourir pour peu ou pour beaucoup de personnes sans que cela porte atteinte au caractère universel ou à la valeur intrinsèque de l'œuvre de la croix. A titre d'illustration

banale : Hitler n'a régné que sur le peuple allemand, mais son action a eu des conséquences universelles.

En considérant les textes bibliques, nous voyons que la Bible affirme, à la fois, même si ce n'est pas toujours facile à concilier, l'invitation et la portée universelles de la croix, et le fait que Jésus est mort pour des individus particuliers. Ce point est au cœur même de l'enseignement de Jésus.⁴⁶

Comment comprendre, autrement, les paroles de Jésus en Jean 10 ? Il donne sa vie pour ses brebis ; il les connaît et elles le connaissent ; il se met en peine pour elles. Ou que dire de la prière sacerdotale en Jean 17 ? Jésus donne la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés. Ces personnes sont données à Jésus « du milieu du monde » et elles l'ont reconnu. Il prie pour elles et non pas pour le monde. Il les préserve et aucune d'elles n'est perdue, sauf le fils de perdition.

En Hébreux 2, en se présentant à Dieu, Jésus conduit beaucoup de fils à la gloire, c'est-à-dire ceux que Dieu lui a donnés. Même dans l'Ancien Testament, Esaïe 53 parle de l'œuvre du serviteur souffrant de façon personnalisée. « Nous » et « nos » sont utilisés plus d'une dizaine de fois pour indiquer les « titulaires » du péché que Christ a porté. Jésus est retranché à cause des crimes de « son peuple ».

A la question *pour qui Jésus est-il mort ?*, les Ecritures donnent une réponse précise. Jésus donne sa vie pour « son Eglise », « son peuple », « ses enfants » et « ses élus ».⁴⁷

La conséquence en est la suivante. Sur la croix, Jésus est mort pour des individus particuliers, qui composent son peuple, non pas dans l'éventualité de leur salut, mais pour *les sauver effectivement*. Jésus n'est pas l'auteur d'une possibilité de salut, mais l'auteur du salut lui-même. La croix est le prix non d'une hypothétique rémission des péchés mais de tout ce qui est nécessaire pour que les enfants du Père obtiennent la vie éternelle. La croix est le coût du salut.⁴⁸ Elle permet d'entrer en possession de la vie éternelle.⁴⁹

46. Voir l'appendice II à ce sujet. Aussi H. Blocher, *La doctrine du péché et de la rédemption* (Vaux-sur-Seine : Fac. Etude, 1983), t.II, 189-202, en particulier 196-198.

47. Voir Matthieu 1:21 ; Actes 20:28 ; Ephésiens 5:25-27 ; Romains 8:32-35 ; Romains 5:12-21. Voir aussi *Le solide fondement : Canons de Dordrecht* (Aix-en-Provence : Kerygma, 1988), 51-60. Quelle que soit l'interprétation donnée aux passages « universalistes » de la Bible, elle ne peut pas réfuter le sens particulariste des autres passages.

48. Jean 6:44-45 ; Romains 2:4 ; Galates 3:13-14 ; Ephésiens 1:3-4 ; 2:8 ; Philippiens 1:29.

49. Matthieu 18:11 ; Romains 5:10 ; 2 Corinthiens 5:21 ; Galates 1:4 ; 3:13 ; Ephésiens 1:7.

Jésus meurt concrètement pour les siens et il leur procure le salut. L'efficacité de son œuvre, accomplie pour son peuple, est totale.⁵⁰

Jésus représente son peuple personnellement en scellant l'alliance de grâce par son sang. Le caractère positif de sa mort est le prolongement de l'enseignement biblique sur son sacerdoce. Le prêtre intercède pour un peuple défini et pas pour n'importe qui, il présente des offrandes pour des péchés particuliers :

« Le Christ-Jésus est celui qui est mort. Bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède *pour nous*. »⁵¹

Jésus a obtenu une rémission certaine des péchés, qui s'applique de façon définie et efficace à ceux qu'il représente.

Jésus, puissant pour sauver

La deuxième parole de Jésus met en évidence le caractère spécial de son intention et de sa volonté. Au plus profond de son humiliation, alors qu'il souffre avec les malfaiteurs, en dehors des murs et sous des moqueries sataniques, Jésus ne perd pas de vue sa mission. Il n'oublie pas qu'il est venu pour sauver ! Il accomplit son projet même au sein de ses épreuves. Il n'a jamais perdu sa puissance spirituelle et, tout en souffrant, il sauve par un miracle de sa grâce, il pardonne et il assure l'entrée dans le royaume.

Paradoxalement, il est Sauveur parce qu'il est celui qui souffre la mort.

Le salut du brigand manifeste la liberté de Jésus dans l'octroi de sa grâce. Son salut est personnel, particulier et efficace. Le brigand devient membre du peuple que Christ représente et il est uni à lui dans une alliance éternelle. Jésus prend soin de sa brebis, qui était non seulement errante, mais au bord du gouffre.

Cette parole nous rappelle le caractère glorieux de la grâce de Dieu envers nous. Le salut est l'œuvre de Jésus du début à la fin. Notre rédemption est acquise de façon individuelle, mais en vue de la formation d'un peuple. Jésus

/50. « Dieu l'a fait péché pour nous » signifie que Christ a subi la conséquence légale de nos péchés dans la mort. Voir appendice I et II.

51. Romains 8:34 ; Hébreux 9:11-14 ; 1 Jean 2:1-2 ; Ephésiens 5:2.

prend ceux qui n'ont rien et il leur donne tous ses dons ; il les conduit jusque dans son royaume. Christ a *toujours* la puissance d'exercer sa grâce dans le salut. Quand un pécheur se tourne vers lui, c'est sa grâce qui agit. Rien ne peut lui résister, même à la croix. L'œuvre qu'il a commencée dans son humiliation, il la continue avec encore plus d'éclat dans sa gloire. L'Eglise, son peuple, et chacun des individus qui en sont devenus membres par la foi, sont les fruits de sa vocation.

Sommes-nous assez présomptueux pour penser que nous avons la capacité de faire quelque chose pour mériter la grâce de Dieu ? Cela nous serait si naturel ! Que l'histoire du brigand nous soit un bon antidote ! Désespérons-nous d'être jamais dignes de Christ tant nous nous sentons éloignés de lui ? Jésus sauve des vies gâchées en les retirant des endroits les plus périlleux !

Jésus a dû descendre très bas pour nous sauver. La croix dégonfle les ballons de baudruche de notre orgueil. Elle met à sa juste place notre dignité, en nous montrant que tout ce qui compte pour nous est la grâce de Dieu.

Parole 3 :

Le Seigneur de l'Eglise et les siens

« Près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas et Marie-Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et debout auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : *Femme, voici ton fils.* Puis il dit au disciple : *Voici ta mère.* Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » (Jean 19:25-27)

La troisième parole de Jésus, présente seulement dans l'Evangile de Jean, est la première que « le disciple bien-aimé » a rapportée. Elle souligne ce qui distingue l'action des païens en train de crucifier le Messie juif et la sollicitude de Jésus pour le peuple de Dieu représenté par Jean et par Marie.

Le récit est à l'évidence celui d'un témoin oculaire. Il est permis d'imaginer que Jean, dont l'Evangile décrit la condamnation de Jésus en détail, en a apporté la nouvelle aux femmes et qu'il est, ensuite, allé au Calvaire avec elles. Il est, semble-t-il, le seul disciple à avoir suivi l'épreuve de Jésus, justifiant ainsi son titre de « bien-aimé » !

Au début, les femmes se tiennent assez loin de la croix, comme le précisent aussi les trois autres Evangiles : elles regardent « de loin ». Plus tard, sans doute après la phase initiale des moqueries, elles se rapprochent, ainsi que Jean, pour être plus près de Jésus.² Alors arrive le moment propice pour Jésus d'avancer encore d'un pas dans sa solitude et sa souffrance, avant d'affronter l'abandon de la quatrième parole. Il rompt tout lien avec ceux qui sont, humainement, les plus proches de lui.

1. Pourquoi Jean a-t-il passé sous silence les deux premières paroles du crucifié ? Ces paroles se trouvent déjà dans les autres Evangiles ; Jean porte une particulière attention à ce qu'il a vu personnellement. Les détails ont déjà été examinés au siècle dernier par le savant A. Edersheim, *The life and times of Jesus the Messiah*, (Londres : Longmans, Green, s.d.), t.II, 601.

2. *eistēkeisan*, un plus que parfait dans le grec, indique peut-être que les femmes ont été à la croix un certain temps. Rien ne permet de situer cette parole chronologiquement ; c'est pourquoi quelques interprètes l'ont placée en deuxième lieu. La troisième position semble plus satisfaisante à la lumière du déroulement des événements. Elle est prononcée après les deux autres et avant la tombée des ténèbres et l'abandon, donc entre 10 heures et midi environ.

Les paroles prophétiques du Médiateur

Il est tentant de voir dans les paroles adressées à Marie et à Jean, dans ce doublet, une illustration saisissante de l'humanité de Jésus. Marie est la mère du Fils de l'homme souffrant qui lui manifeste sa tendresse par un geste de sollicitude. Jésus nous montre ainsi comment nous devons penser aux autres tout en accomplissant nos devoirs envers Dieu.

Une autre tentation, aussi séduisante, et des plus vivaces tout au long de l'histoire de l'Eglise, consiste à favoriser, à l'inverse, la *mariolâtrie*. Les paroles de Jésus sont alors interprétées comme conférant une place spéciale à Marie, figure et mère de l'Eglise, participant aux souffrances de Jésus et aussi à sa gloire divine.

Cette troisième parole de la croix est là, en fait, pour nous aider à éviter ces écueils et à conserver une juste perspective de l'œuvre de Jésus. Elle se trouve dans l'Ecriture afin de nous apprendre quelque chose non sur Marie ou sur l'Eglise, mais sur Jésus dans sa fonction de médiateur, à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. Notre regard se porte d'abord sur le Christ, et non sur les autres acteurs de la scène.

Il ne convient pas de banaliser cette parole et de la considérer comme le testament de Jésus, ou comme les « Adieux » d'un grand homme, car elle a été prononcée du haut de *la croix*. Doit-on supposer que Jésus aurait oublié de prendre ces dispositions auparavant ? Certainement pas ! Du haut de la croix, Jésus manifeste sa seigneurie sur les siens. En tant que Sauveur de l'Eglise, il établit sa nouvelle communauté.

Le nouveau peuple de Dieu tient son identité de la parole de Jésus. En prononçant ses deux premières paroles Jésus exerce, successivement, le ministère de prêtre et de roi ; avec la troisième, il s'exprime comme le ferait un *prophète*, en obéissant à sa propre loi.

Mettons en parallèle les trois premières paroles et le Décalogue :

1. « Père, pardonne-leur »

Exode 20:16 : « tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain » ;

2. « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis »

Exode 20:13 : « Tu ne commettras pas de meurtre » ;

3. « Mère, voici ton fils, etc. »

Exode 20:12 : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent... »

Pour accomplir la loi, Jésus pardonne à ses ennemis qui ont porté un faux témoignage contre lui, il transforme, par grâce, un meurtrier en l'un de ses enfants et, enfin, il obéit lui-même au commandement d'honorer et de prendre soin des parents. Son attention se porte tour à tour sur des pécheurs impénitents, sur le brigand repentant et finalement sur sa propre famille.

Avant de quitter le monde, Jésus instaure des rapports de justice entre les humains. Ses actes concernent la « deuxième table » de la loi, « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Après sa quatrième parole, la parole de l'abandon, Jésus se préoccupera d'accomplir ses devoirs envers le Père, selon la « première table » du Décalogue : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu ».³

La troisième parole occupe donc une place originale parmi les sept. Elle marque la fin de son ministère et de sa vie parmi les hommes. Jésus achève ainsi sa vie terrestre avec ses bien-aimés, avant de mourir seul et de retourner vers le Père. Il observe la loi en ce qui concerne sa mère, car celui qui omet d'en appliquer un point est coupable de les avoir violé tous.⁴ Comme prophète, Jésus concrétise, dans ses actes, les préceptes de sa parole. En lui, la parole est vraiment « faite chair ».

Cependant, la portée prophétique des actions de Jésus n'est pas que générale. Sa troisième parole est prophétique dans un sens plus restreint. Jésus se fait remplacer par Jean. Les disciples deviendront les porte-parole de Jésus, et Marie est confiée à leur soin. Cette parole est accomplie dans les Actes des Apôtres, où Marie, pour la dernière fois dans le Nouveau Testament, est vue en compagnie des apôtres.⁵

Jésus s'exprime donc en médiateur afin d'accomplir et d'attester la Parole de Dieu. Par son obéissance à la loi divine, il montre son humanité sans péché. Comment n'être pas touché par le soin que Jésus a pensé à prendre de sa mère au sein de ses souffrances croissantes ? En même temps, l'action de Jésus révèle sa perfection divine. Son comporte-

3. La signification de ceci est bien présentée par R. Stier, *The Words of the Lord Jesus* (Edimbourg, T. & T. Clark, 1873), t.VII, 458ss et K. Schilder, *Christ Crucified* (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), 340ss.

4. Voir Jacques 2:10, Matthieu 5:19 et Lévitique 19:3.

5. Actes 1:14.

ment se distingue de celui d'autres fils par une autorité dépourvue de toute indifférence ou d'abus. Si Jésus « dispose » de Marie et de Jean, c'est en tant que Seigneur de son peuple.

La troisième parole de Jésus revêt trois aspects de l'alliance de grâce qu'il accomplit :

- Jésus, comme *Seigneur*, instaure les relations que son peuple connaîtra sous le règne de la grâce ;
- il exerce sa seigneurerie parce qu'il est le *Sauveur* de Marie et de Jean et qu'il a acquis le droit de pourvoir à leurs besoins ;
- la double recommandation adressée à Jean et à Marie indique quel sera le *caractère* du peuple de l'alliance lorsqu'il sera rassemblé à partir de la Pentecôte.

Le Fils de Dieu parle comme *Seigneur*

Il est à noter que dans les paroles prononcées sur la croix, Jésus s'adresse seulement à ceux avec qui il a un rapport d'affection particulière. Ces divers rapports sont, d'une façon ou d'une autre, des rapports d'alliance, établis à cause de la croix.

La seigneurerie de Jésus s'exerce de façon discrète du haut de la croix, comme plus tard, après sa résurrection, du ciel. Elle est néanmoins incontestable, à la fois réelle et personnelle. Elle s'exerce par la parole, elle ré-organise les rapports des personnes à la lumière de la grâce et elle est reconnue par la foi.

Jésus est le Seigneur de la parole

La troisième parole de Jésus est un *commandement*. Elle ne laisse pas de place à la négociation. Son caractère ressort parce que Marie et Jean sont passifs. Marie s'est tenue en retrait pendant le ministère public de Jésus. Ses actes manifestent qu'elle n'a pas toujours compris le rôle de son fils. Il suffit de penser au célèbre passage où, accompagné des frères de Jésus, elle cherche celui-ci. Jésus répond :

« Qui est ma mère et qui sont mes frères... Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

Il faut se garder de conclure que Jésus ne semble pas considérer Marie comme étant au nombre de ceux qui « font

lui.¹⁵ De plus, Joseph, qui n'est plus mentionné dans les Evangiles après l'incident du temple lorsque Jésus avait douze ans, semble être décédé dès avant le commencement du ministère public de Jésus. Pour ces diverses raisons, il importe à Jésus de prendre soin de sa mère.

Il le fait de façon d'autant plus inattendue que la mère de Jean, Salomé, était apparemment auprès de la croix avec les femmes.¹⁶ Pourtant Jean va remplacer Jésus auprès de Marie. Aussi ne convient-il pas de renverser le sens de la troisième parole, comme le font certains interprètes catholiques romains. En voici un exemple :

« Il est à remarquer que Jésus... s'adresse à Marie la première et non à Jean... Jésus commence par la Vierge, elle reçoit une mission, elle est choisie pour adopter ce disciple comme fils, et à travers lui, tous les disciples de Jésus. Tous les vrais disciples du Christ... sont présentés de façon symbolique en la personne du disciple préféré, ils sont confiés comme des enfants par Jésus à sa mère. »¹⁷

Le fait que Jésus s'adresse d'abord à Marie à une importance psychologique, non théologique. Il ne fait pas de Marie la mère de l'Eglise. Comme chrétiens, nous ne sommes pas « enfants de Marie », mais « frères et sœurs de Jésus » ! C'est-à-dire l'inverse de ce que la citation ci-dessus affirme !

Dans le texte de l'Evangile, *Marie est donnée au disciple bien-aimé et Jean représente Jésus* auprès de Marie. Jean, répétons-le, n'est pas « en manque » de mère après la crucifixion, c'est Marie qui perd son fils. Marie ne représente pas Jésus auprès de Jean ; c'est celui-ci qui va prendre la

15. Jésus est appelé le « premier-né » (*prototokos*) en Luc 2:7 au lieu de « enfant unique » (*monogenes*) qui est utilisé ailleurs (Luc 7:12 ; 8:42 ; 9:38). De plus, il existe un mot pour « cousin » (*anepsios*) qui est plus précis pour décrire cette relation que « frère » (*adelphos*).

16. Les quatre sont Marie, « la sœur de sa mère », peut-être Salomé la mère des fils de Zébédée et donc de Jean (Marc 15:40), Marie femme de Clopas et Marie-Madeleine. Jean ne mentionne pas de noms de sa propre famille, et le caractère des paroles de Jésus constitue, pour lui, une raison supplémentaire pour omettre le nom de sa propre mère. Voir L. Morris, *The Gospel according to John*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1971), 811.

17. P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, (Paris : Cerf, 1966), 217. Voir I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, (Paris : Cerf, 1986), 160 : « Marie symbolise donc l'Eglise qui est notre mère », la mère des disciples fidèles à l'image de Jean ; M. Thurian, *Marie, Mère du Seigneur, Figure de l'Eglise*, (Taizé : 1963), 231-253. Ces interprétations suivent la « ligne » de Vatican II, *Lumen Gentium*, VII:II.

place de fils auprès d'elle.¹⁸ Tout se passe comme si Jésus disait :

« Je n'habiterai plus dorénavant sur la terre pour te rendre devoir de fils ; je choisis donc celui-ci pour se substituer à moi et remplir mon office. »¹⁹

C'est l'Eglise naissante qui accueille Marie, et c'est en son sein que la mère du Seigneur, après tant de douleurs, trouvera sa consolation.²⁰

L'autorité de Jésus reconnue par la foi

Humainement parlant, cette action de Jésus pourrait paraître étrange. Elle crée, en effet, un nouveau rapport entre Jean et une femme avec laquelle il n'a pas de lien de parenté.

Comment une telle démarche se justifie-t-elle ? Jésus assume, ainsi, son rôle de médiateur. Il se place au-dessus des personnes en cause et il réoriente leur vie. Parce qu'ils reconnaissent son autorité, Jean, Marie et, sans doute, Salomé, se soumettent à sa décision.

Jésus manifeste sa seigneurie aux siens, qui acceptent sa parole par la foi. C'est le droit du Seigneur d'agir ainsi, d'exprimer son amour pour son peuple et de lui faire du bien.

Du haut de la croix, Jésus ordonne et sa parole est efficace. Néanmoins, plus il exerce sa fonction de médiateur, plus elle reste cachée aux yeux des hommes. Ses paroles ne permettent pas aux assistants de savoir qu'il est le Fils de Dieu, le médiateur. Pour eux, il n'y a qu'un arrangement social. Et encore ! Ils retiendront plutôt que Jésus a perdu toute espérance, qu'il ne descendra pas de la croix, ne cherchera pas à prouver qu'il est le Messie en répondant à leurs moqueries. Pour la foule, Jésus se résigne à la mort. Seuls les yeux de la foi découvrent la véritable identité de Jésus.²¹

18. R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, 462s. Voir F. et A. Dumas, *Marie de Nazareth*, 99.

19. J. Calvin, *Evangile selon Saint Jean*, (Aix-en-Provence : Kerygma/Farel, 19/8), 508.

20. Voir le rapport de l'Alliance Evangélique Universelle, « Regard sur le catholicisme contemporain », dans *La Revue Réformée* 60 (1989:1), 10-16, publié aussi dans une brochure de l'Alliance Evangélique Française.

21. K. Schilder, *Christ Crucified*, 348-352.

Jésus parle comme Sauveur de son peuple

La nature des rapports qui existent entre Jésus et Marie est significative du mystère de Dieu parmi nous. A cause de sa nature humaine, Jésus a des obligations vis-à-vis de sa mère et des liens affectifs avec elle. A cause de sa divinité, cette relation humaine ne doit pas porter atteinte à sa vocation messianique. Moins encore qu'aucune autre mère, Marie ne peut prétendre « posséder » son fils.

Parce qu'il est le Fils de Dieu incarné, Jésus est Seigneur de la nature humaine, même si cette qualité est voilée par la souffrance de la croix. La troisième parole est, donc, une parole souveraine, qui traduit l'autorité de Jésus sur son peuple. Elle est aussi la parole du *Sauveur dans sa passion*. Jésus est en train de donner sa vie pour son peuple dont Marie fait partie. Son autorité, loin d'être amoindrie par son service, en est plus manifeste. Jésus est venu pour « servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup ».²² Jésus cesse d'être « fils de Marie » pour devenir son Sauveur.

Une séparation dans les relations humaines

Un des aspects les plus terribles de la mort est la rupture définitive qu'elle opère, son caractère irréversible et irréparable. Le sentiment de vide que nous ressentons dans cette épreuve est impossible à combler.

Jésus va mourir et, dans la parole qu'il adresse à sa mère, il « reprend sa personne ». En quelque sorte, il opère lui-même la séparation que provoque la mort, tandis que sa relation filiale est reportée sur la personne de Jean.

Pourquoi Jésus agit-il d'une façon qui peut nous paraître brutale ? La raison en est non pas psychologique, mais théologique. La séparation qui va ravir Jésus à Marie n'est pas la mort, comme cela arrive en général, mais l'alliance divine : Jésus a accepté de porter les péchés de son peuple et de mourir par obéissance à son Père. Pour nous, la mort est un événement normal, qu'il soit accidentel ou non ; pour Jésus, elle est l'accomplissement de sa vocation, la raison de sa venue sur terre.

Ainsi Jésus se sépare humainement de Marie, afin que son humanité parfaite puisse être offerte en sacrifice à Dieu pour

22. Matthieu 20:28. Sur les deux natures de Jésus et sur son ministère de Sauveur et de Seigneur, voir S. Olyott, *Fils de Marie, Fils de Dieu*, (Chalon-sur-Saône : Europresse, 1988).

la rémission des péchés. Seule, son humanité a été atteinte par la souffrance. Pour accomplir sa mission, Jésus a dû rompre ses liens humains.²³ Sa rupture avec sa mère, Marie, était nécessaire en raison du caractère singulier de son œuvre de rédemption. Tout autre forme d'intervention que la sienne entre les hommes et Dieu serait inopérante. Marie ne peut pas être co-rédemptrice.

Aucun avatar, gourou, maître ésotérique, prêtre, comédiateur (ou trice) ne peut par l'offrande de sacrifices ou par leurs connaissances nous introduire à la réalité ultime. Jésus par son attitude fait exploser toutes ces idées. Il se sépare, non seulement, de Marie, mais de toute l'humanité ; il est le seul à être venu de Dieu et à nous y reconduire. La réalité ultime n'est pas accessible à une spiritualité ou à une médiation humaines. Il n'y a que la Parole faite chair qui puisse être intermédiaire entre Dieu et l'homme.

La troisième parole ne constitue pas une petite incidente psychologique à côté de la grande histoire de la rédemption. Jésus accomplit un acte fondamental : il se constitue « seul chemin » et « seul Sauveur » en vue de la libération de l'homme.²⁴

« Dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui ». Deux choses sont à noter. Jean comprend sa responsabilité et conduit Marie chez lui. Il agit et obéit à la parole de Jésus.²⁵ « Dès cette heure-là » indique que, selon toute probabilité, la séparation ordonnée par Jésus a été immédiatement réalisée. Marie et Jean ont quitté la scène et la mère de Jésus n'assiste pas à la mort de son fils. « Grande a été la foi de Marie d'être présente à la croix ; grande a été sa soumission de partir avant sa mort. »²⁶ Marie n'a plus rien à faire ! Sa contribution en tant que mère est terminée.

Ces faits ont leur prolongement le dimanche de Pâques. Jésus ressuscité ne s'est pas montré à Marie, qui n'était pas au tombeau. Les Evangiles ne précisent pas, en effet, qu'elle

23. *Catéchisme de Heidelberg*, q. 37 ; *Confession de Westminster*, VIII.

24. Voir Jean 14:5-14 pour l'enseignement de Jésus à ce sujet.

25. Certains interprètes catholiques utilisent, ici, toutes sortes de détours pour dire que Jean « accueille » Marie comme une grâce (en jouant sur les sens du verbe grec *lambano*). Le sens du passage est encore une fois renversé. Voir I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, 160ss, qui propose la traduction « à partir de cette heure-là le disciple la reçut dans son intimité. »

26. J.A. Bengel, cité par R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, 469. L'idée du départ de Marie est soutenue par le fait qu'elle n'est pas mentionnée parmi les femmes présentes au moment de la mort, en Marc 15:40 et en Matthieu 27:56. Elle l'est aussi par le fait que Jean ne parle ni des trois heures de ténèbres, ni de l'abandon, et qu'il reprend son récit avec la cinquième parole, prononcée vers 15 heures.

ait été témoin de sa résurrection. Pourquoi ? Est-ce signe de foi ou absence de foi de sa part ? La Bible n'en dit rien. Nous remarquons, en revanche, qu'après sa résurrection, Jésus s'est montré à Marie-Madeleine qui ne l'a pas reconnu, aux disciples d'Emmaüs qui ont été comme des aveugles en sa présence, aux disciples qui avaient peur des Juifs, et à Thomas le « douteur ». Jésus se montre afin d'affermir leur foi.

Marie n'en avait-elle pas besoin ? Il est permis de le penser. Absente lors de la mort et de la résurrection de Jésus, elle est présente, avec les disciples, pour la venue du Saint-Esprit, à la Pentecôte. L'attitude de Marie s'explique, sans doute, par le fait qu'elle a pleinement accepté la séparation d'avec son fils et qu'elle croit en lui comme Sauveur.

Du fils de Marie au Sauveur de l'Eglise

Le triangle Jésus-Marie-Jean se trouve également éclairé par l'accomplissement de la prophétie faite par Siméon lors de la présentation de Jésus au temple. On se souvient des paroles mystérieuses que le vieillard a adressées à Marie :

« Voici cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et comme un signe qui provoquera la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. »²⁷

La souffrance de Marie n'est pas simplement celle d'une *mater dolorosa* à cause de la croix de son fils. Elle vient aussi de ce que ce fils « provoque la contradiction » en Israël et « révèle la pensée des cœurs ». A la croix, cette contradiction se manifeste avec toute sa force. L'épée transperce Marie, la fille de Sion, suite à la division opérée par son fils en Israël.²⁸ Mais, en même temps, le fils de Marie est « là pour le relèvement en Israël ».

Jésus inaugure ce double mouvement sur la croix en confiant Marie à Jean. Il la fait passer d'une union naturelle avec lui à une union mystique par la foi. « Son enfant est enlevé vers Dieu et vers son trône. »²⁹ Le rôle humain de Marie est terminé dès lors que son enfant est auprès de

27. Luc 2:34-35.

28. Esaïe 62:5, 11 ; Sophonie 3:14-17 ; Zacharie 2:14,17 ; 9:9.

29. Apocalypse 12:4-6.

Dieu, mais le travail de l'Eglise, du Fils glorifié commence. Marie devient, par la foi, comme tous ceux qui sont relevés en Israël, un membre de l'Eglise, un membre du nouveau peuple de Dieu. La mère de Jésus fait place au membre de la communauté chrétienne. En cessant d'être son fils selon la chair, Jésus devient Sauveur de tout son peuple, en ce monde et dans le monde à venir.

Marie symbolise, en quelque sorte, l'ancienne alliance, celle de la solidarité naturelle, qui est remplacée par la nouvelle alliance, celle des relations spirituelles qui reconstruisent le peuple de Dieu. La tristesse de Marie fait place à la joie d'une union spirituelle avec le Christ, la nouvelle alliance par l'Esprit.

La troisième parole de la croix apporte plus que la garantie d'une protection humaine. Elle annonce la création d'un nouveau peuple de Dieu, un peuple spirituel fondé sur l'œuvre du Sauveur et sur sa Parole.

Par leur réponse à cette parole, Jean et Marie confessent Christ comme Sauveur. C'est sur le roc de cette confession que le Christ ressuscité fondera son Eglise « et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».³⁰

Jésus-Christ, *le Chef de l'Eglise*

Dans cette troisième parole, Jésus se manifeste comme le Seigneur qui exerce son autorité du haut de la croix ; il est aussi le Sauveur qui accomplit le salut des siens, qui constitue et bénit son nouveau peuple. Il édifie sa communauté de façon conforme à l'architecture de l'alliance que l'apôtre Paul décrit en ces termes :

« Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre de l'angle. En lui, tout l'édifice bien coordonné s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur... pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. »³¹

Comme chef de l'Eglise, Jésus exerce son ministère de trois façons : par sa Parole, il règne spirituellement sur son peuple, il l'organise et il le guérit.

30. Matthieu 16:16.

31. Ephésiens 2:19-22.

Le règne spirituel du Chef de l'Eglise

La mort de Jésus-Christ structure spirituellement l'Eglise au sein de laquelle les rapports sont renouvelés par la Parole et l'Esprit. L'Eglise est constituée comme une famille spirituelle, dont les relations diffèrent de celles que l'on observe dans le monde. Il suffit, à titre d'exemple, de penser aux changements que l'Evangile opère dans la vie de maris et de femmes, de maîtres et d'esclaves, de parents et d'enfants.³²

Le principe fondamental est posé par Jésus lui-même : « un seul est votre maître et vous êtes tous des frères ». ³³ Face à Dieu et à Christ, les chrétiens sont sur un pied d'égalité spirituelle. Tous sont responsables devant lui et doivent rendre compte de leur obéissance à sa Parole. C'est pourquoi Marie, la mère de Jésus, n'a pas de place à part dans l'Eglise.

Jésus réorganise la vie de Jean et de Marie avec autorité mais aussi avec amour. Jean et Marie acquiescent et ils établissent entre eux une relation d'amour et de service qui est le signe de leur obéissance. Le but est la glorification de Jésus-Christ. Ainsi, dans la vie du peuple de Dieu, l'obéissance, le service et l'amour constituent le triptyque fondamental. Cette vie est un culte offert à Christ. L'apôtre Paul en qualifie les trois aspects de « saint, agréable et parfait ». Il exhorte :

« par les compassions de Dieu, offrez vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable et parfait, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. »³⁴

Pour chaque chrétien, pour le peuple de Dieu, les bonnes questions à se poser face aux décisions grandes ou petites sont les suivantes :

- « obéissons-nous au Seigneur pour être « saints » devant lui ? »
- « lui sommes-nous « agréables » par notre service et notre amour ? »
- « notre vie est-elle à la gloire de Christ, un culte « parfait » ? »

Ces questions éclairées par la Parole ne sont pas toujours présentes à notre esprit, car nous sommes par nature spiri-

32. Ephésiens 5 et 6.

33. Matthieu 23:8. Voir P. Marcel « 'Frères et sœurs' du Christ », *La Revue Réformée* 15 (1964:4) et 16 (1965:1).

34. Romains 12:1-2.

tuuellement amorphes. Qu'il n'en soit pas ainsi dans le concret de la vie, si nous voulons obéir à Christ.

Quant à l'Eglise, si elle ne met pas en pratique la Parole de Dieu, si elle n'a aucune discipline spirituelle, sa sainteté disparaîtra rapidement. Elle deviendra un lieu de pratiques traditionnelles vides de substance, et un lieu de relations sociales conventionnelles dans lequel chacun se comporte en consommateur religieux. Beaucoup de communautés ne sont-elles pas atteintes par ces infirmités aujourd'hui ?

L'Eglise peut aussi être « orthodoxe » dans sa doctrine mais sans vie de service et d'amour : sa pratique contredit sa doctrine. Cela arrive si elle est rigide et dépourvue des « compassions de Christ », celles qui fondent la troisième parole de Jésus sur la croix. De telles Eglises existent aujourd'hui, mais le plus souvent le laxisme, à l'image de la société ambiante, y prévaut. Dans ces conditions, tenter de vivre un comportement chrétien franc et authentique dans l'Eglise est un véritable pari.

Jésus, comme avec Jean et Marie, intervient dans toutes les réalités quotidiennes de notre vie pour en changer les orientations, et ne se soucie pas simplement de ses aspects « spirituel » ou « culturel ». Un christianisme qui n'a pas d'impact sur les habitudes, les mentalités et les philosophies est comme un lion sans dents.

La troisième parole de Jésus est le roc sur lequel se brise toutes les dissociations entre la foi et la vie. La foi irradie la vie tout entière, dans tous ses aspects. Pour bien la vivre en obéissance à Christ, il faut que la Parole la façonne constamment.

Jésus nous met à son service

Si tous les chrétiens sont responsables et égaux devant Christ et sa Parole, leur obéissance revêt diverses formes et correspond à différentes fonctions. La réorganisation spirituelle opérée par Jésus ne se réduit pas à la suppression de toute structure d'organisation entre les membres de son corps. Cela est très souvent oublié, tant l'égalitarisme est de règle aujourd'hui, même dans l'Eglise. Il en est ainsi même si on ne va pas jusqu'à penser que les pasteurs peuvent vivre en concubinage parce que leurs paroissiens le font, présider des enterrements en blue-jean, ou remplacer la prédication et l'étude biblique par des « dialogues » pour désacraliser leur fonction !

L'égalité dont fait état la troisième parole n'est pas de ce type. Jésus demande à Jean de se substituer à *lui* : « Femme, voici *ton fils* » de telle sorte que Marie, en regardant Jean, verra désormais son « fils ». Marie est confiée à Jean qui, à cause de Jésus, en prendra soin comme de sa propre mère. Son charisme naturel est donc approuvé, confirmé et sanctifié par la parole de Jésus.

Autrement dit, Jésus régénère et renouvelle l'ordre naturel et les dons des êtres humains. Il ne dit pas à ses proches : « vous êtes tous des copains, soyez détendus et vivez ensemble comme vous voulez ». En tant que Seigneur de la création et chef de l'Eglise, Jésus ne renverse ni l'ordre qui existe dans le monde, ni les caractères particuliers des personnes. Il les utilise pour *son service* et les régénère à cette fin. Les enfants ne peuvent être anciens dans l'Eglise, ni les illetrés docteurs pour enseigner, ni les peureux missionnaires dans un pays lointain.

Christ appelle et habilite. Il est l'auteur de vocations variées selon les dons et l'ordre qui existent dans la création. Il importe de bien comprendre ceci de nos jours, alors que tant de chrétiens estiment que telle ou telle capacité implique *automatiquement* telle position d'autorité, ou que le fait d'occuper telle position suppose que le don correspondant va être développé. Une position d'autorité, un ministère est, à l'inverse, la conséquence d'une *vocation* du Seigneur, et non la cause de son appel. Les vocations sont données — apôtres, évangélistes, pasteurs et docteurs — pour le service de l'Eglise et de son unité.³⁵ La diversité des vocations existe en vue de l'unité du peuple de Dieu.³⁶ Jésus lui-même est la pierre d'angle qui édifie l'Eglise sur le fondement des apôtres et des prophètes.

Le cas de Marie est une illustration vivante de ce principe. La mère de Jésus, qui aurait pu revendiquer une position

35. Ephésiens 4:1-16 ; Colossiens 3:12-14 ; Romains 12:4-8 et 1 Corinthiens 12:4-31.

36. Il ne nous appartient pas à nous, gens du 20^e siècle, de changer le fondement qui a été posé par les apôtres. Cela permet de comprendre pourquoi, par exemple, une femme peut avoir un don pour enseigner, sans pour autant recevoir la vocation d'être pasteur car, selon l'Ecriture, cette vocation n'est pas au nombre de celles que le Seigneur donne à son Eglise. Les textes du Nouveau Testament qui traitent ce sujet (1 Corinthiens 11:1-16 ; 14:33-36 ; 1 Timothée 2:11-15 ; Ephésiens 5:22) ne sont pas marginaux, mais s'articulent sur l'acceptation des rapports entre l'homme et la femme à la création. L'Evangile ne modifie pas ces rapports ; il les transforme. On ne peut citer le « ni homme ni femme en Christ » (Galates 3:28) contre ces passages, car l'unité spirituelle de la régénération, dont il est question ici, ne renverse pas les structures de la création au sein desquelles s'expriment la diversité des ministères. Voir W. Edgar, « Le ministère pastoral de la femme : pour mettre de l'ordre dans les idées », *La Revue Réformée* 61 (1990:1) 29ss.

d'autorité spirituelle dans l'Eglise primitive, est confiée à Jean, l'apôtre. Pourtant, elle ne perd pas toute utilité, et n'est pas « mise sur la touche » par Jésus. Elle a une fonction à exercer auprès de Jean, selon ses dons. « *Mère, voici ton fils* ».

L'Eglise est un lieu où chacun a des dons individuels à exercer, contribuant ainsi à la vie de la communauté. Aucun don n'est inutile, et tous doivent être encouragés à se développer comme autant de grâces accordées par le Seigneur. Afin de rester sur le fondement posé par les apôtres, l'ordre institué par le Christ dans la création et dans l'Eglise doit être respecté. De plus, il faut comprendre que les « positions d'autorité » ne sont pas d'abord l'expression d'un droit humain ou le résultat d'une élection selon des principes démocratiques, mais la manifestation de vocations en vue du service de Dieu.

Jésus-Christ guérit son peuple

Jésus, par son action, contribue à la « guérison » de Marie. En désignant Jean, il relativise la perte de son fils, tout en en marquant le caractère définitif. Marie comprend ainsi que Jésus ne va pas descendre de la croix. C'est par la foi qu'elle accepte sa prise en charge par l'apôtre et qu'elle reconnaît la mort du Sauveur. Jésus a pris soin de sa mère dans sa souffrance et lui a permis d'être réconciliée avec elle-même.

N'est-ce pas ainsi que la Parole de Dieu agit en nous ? A l'occasion de telle ou telle souffrance, Christ nous console par ses promesses, par la présence de son Esprit et par le soutien d'amis, de frères et de sœurs en la foi. La souffrance, l'épreuve ou la faute sont relativisées, non amoindries, et en même temps, elles appellent une rupture avec le passé. Elles constituent une exhortation au réalisme : tourner la page et vivre désormais par la grâce de Dieu. En acceptant le passé à cause du pardon divin et de l'amour de Christ, nous pouvons, à la manière de Marie, retrouver l'espérance. Par sa présence en nous, et par sa puissance de renouvellement, Christ nous fera avancer vers l'avenir, vers de nouvelles perspectives.

Marie est guérie par la foi. Parce qu'elle a reçu la parole du Fils, il lui a été possible d'accepter ce qui s'est passé et de revivre. Jésus n'a rien accompli de spectaculaire. Il a dit une parole. Il en va de même pour nous. La foi en la Parole de

Dieu nous aide à accepter notre situation et nous donne du courage pour continuer. Accepter la volonté de Dieu, c'est cela.

Jésus, Marie et nous

Quel enseignement tirer de l'histoire de Marie ? Assurément rien qui permette d'aboutir à faire de Marie la mère de l'Eglise ou la représentante du peuple de Dieu.

Le « mystère » de Marie n'est pas un autre message à côté de celui de la croix et de la souffrance unique de Christ. C'est en remettant Jésus et Marie à leur juste place respective que nous pouvons apprendre quelque chose sur la nature du salut.

Le glaive qui a transpercé l'âme de Marie est celui du jugement contre le péché, tel qu'il a eu lieu dans la mort du Christ. Le péché d'Israël et de l'humanité est jugé à la croix de Christ en vue du salut et du relèvement de beaucoup. Bénéficier du salut, c'est ressentir le jugement de la croix dans nos coeurs ; c'est reconnaître que Christ a ruiné notre prétention à la normalité et à la justice. L'injustice des hommes en général, et la nôtre en particulier, sont ainsi dévoilées. Nous pouvons paraître normaux, ou même exemplaires, mais à la lumière de la croix, face à la sainteté de Dieu, notre misère est immense.

La glaive qui a transpercé l'âme de Marie transperce aussi nos âmes lorsque nous regardons Christ mort à notre place. La compréhension de notre état est faite de tristesse et de douleur profondes, ainsi que de paix et d'un sentiment de restauration.

En revanche, une fausse conviction de péché conduit non à la guérison et à la joie du salut, mais au désespoir. La mort de Jésus, en effet, peut susciter en nous l'impression de n'être pas « en règle » et même une lourde culpabilité. Nous sommes comme enfermés avec nos péchés et notre misère ! On n'est pas sauvé ainsi ! Le Saint-Esprit nous assure, au contraire, que Jésus nous a pris en charge au Calvaire et que nous sommes libérés du jugement à la croix. S'il travaille vraiment dans nos coeurs, un vrai repentir nous fait passer de la tristesse à la conviction que Christ nous accepte, à l'émerveillement de son amour pour nous et à la joie.

Pour Marie, pour Jean et pour nous, l'événement de la croix est la source du salut. Jésus a assumé notre humanité

par amour afin de nous unir à lui dans sa vie et dans sa mort. Comme Sauveur, il nous unit à lui en mourant à notre place pour nos péchés et en nous libérant de nos fardeaux pour une vie nouvelle. Jésus supprime en nous la tristesse du jugement et du péché, comme il l'a fait pour Marie et pour Jean, et nous retrouvons la joie du salut. Seule, une vraie communion avec Jésus, scellée par lui, nous apporte cette consolation.

L'intervention de Jésus est d'ordre chirurgical. Il opère un changement radical dans l'existence de ceux qui s'en remettent à lui. Si nous vivons « en sécurité » avec nos péchés, sans nous en repentir, si l'Evangile n'opère pas de changement en nous, ni ne produit de fruit, il est sûr que nous essayons de servir deux maîtres. Il est urgent de nous interroger : avons-nous vraiment obéi à la Parole de Dieu en tournant le dos à notre vie ancienne ? Notre intérêt profond dans la vie réside-t-il en Jésus-Christ crucifié ?

Enfin, Marie et Jean doivent accepter d'obéir à la parole de Christ, jour après jour, aussi longtemps qu'il vivront. Ils connaîtront des moments de lutte. Marie se souviendra du passé, du Jésus « selon la chair », et Jean trouvera, parfois, son rôle difficile à assumer. Il en est de même pour nous : renouvelés en Christ, nous vivons des tensions contradictoires. La lutte est toujours présente, et le péché demeure en nous.³⁷ Mais Dieu se sert de nos problèmes pour nous garder patients, humbles, fidèles et pour nous sanctifier. Le vrai progrès en Christ ne se produit pas en dehors de sa Parole, à la manière de l'enfant qui s'émancipe mais, au contraire dans une dépendance croissante de Christ.

De même que Jésus a confié Marie à l'Eglise naissante, de même il ordonne que son Eglise soit le lieu où grandissent ceux qui sont blessés par le jugement de leur péché et renouvelés en Christ. Dans l'Eglise, le péché peut être traité avec compassion, et l'amour peut être vécu de façon concrète. C'est là, dans le corps de son peuple, comme Christ l'indique clairement par ce geste, que nous pouvons avancer dans la vie nouvelle en luttant contre le monde et la chair, et en croissant dans la grâce que Christ nous a donnée.³⁸

Comprendre cela, c'est avoir compris le sens de la troisième parole.

37. Voir P. Wells. *L'Itinéraire de la vie chrétienne*, (Genève : Maison de la Bible, 1990).

38. L'Eglise locale est l'endroit où une discipline biblique peut être vraiment exercée. Ailleurs, celle-ci est trop facile à éviter. Voir S. Olyott, *Les uns avec les autres*, (Brochure, Aix-en-Provence : Kerygma, 1987).

II

JESUS
DANS SON ISOLEMENT :
LE MEDIATEUR
DANS SA SOUFFRANCE

Parole 4 :

L'abandon de Jésus sur la croix

« Et à la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : *Eloï, Eloï, lama sabachthani ?* ce qui se traduit : *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

(Marc 15:34)

Peu de théologiens contemporains contestent l'authenticité de la quatrième parole que Jésus a prononcée sur la croix. En revanche, ce consensus disparaît lorsqu'il s'agit de se prononcer sur le *sens* de cet abandon. A ce stade, les idées contradictoires abondent.

Deux raisons à cela. En premier lieu, cette parole est isolée de son contexte biblique global, et reçoit le sens que suggère l'imagination. Bien des images différentes de Jésus sont ainsi proposées : celle d'un martyr, du pauvre abandonné, du bouc émissaire, du juste « oublié » par Dieu...

En deuxième lieu, ces images permettent souvent d'éviter, consciemment ou inconsciemment, la doctrine traditionnelle du Christ mourant pour s'offrir en sacrifice à notre place.¹

Il est bien vrai que la quatrième parole rend compte d'un grand mystère, dont Jésus seul a pu connaître la portée. Si elle était isolée, nous resterions dans le brouillard à son sujet. Mais, heureusement ce mystère s'éclaire parce que, d'une part, Jésus agit de façon conforme à l'Ecriture pour l'accomplir et, d'autre part, les apôtres interprètent, dans le Nouveau Testament, la mort de Jésus. Ainsi cette parole trouve une explication dans l'ensemble de la Bible.

1. A titre indicatif, mentionnons-en trois : l'abandon est métaphorique, car Jésus parle pour l'humanité perdue ; il concerne une lutte intérieure, car la nature humaine « parle » à la nature divine ; il s'agit de la réalité psychologique de la détresse ressentie. Voir P. Benoit, *Passion et Résurrection du Seigneur*, (Paris : Cerf, 1966), 220ss., B. Carra de Vaux Saint Cyr, « L'abandon de Christ en Croix » dans H. Bouësse et J.-J. Latour, *Problèmes actuels de Christologie* (Paris : Desclée de Brouwer, 1965), L. Caza, *Mon Dieu, Pourquoi m'as-tu abandonné ?* (Paris-Montréal : Cerf-Bellarmin, 1989) et J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, (Mulhouse : Grâce et Vérité/EBV, 1989) 68-73. J. Moltmann donne à cette parole une place centrale dans son livre *Le Dieu Crucifié* (Paris : Cerf, 1974), mais son interprétation ne résiste pas à l'examen biblique, comme l'indiquent les commentaires de H. Blocher dans sa *Christologie*, (Vaux-sur-Seine : Fac étude, 1986), I, 147s. On tente également de marginaliser la doctrine de « la mort en sacrifice » dans la tradition de l'Eglise. Voir, par exemple, Ch. Duquoc, *Christologie*, (Paris : Cerf, 1974), t.II, 39ss.

La centralité de la quatrième parole

La quatrième parole de Jésus sur la croix est centrale, non seulement dans le déroulement de la crucifixion, mais aussi parce qu'elle fournit la clef de l'œuvre accomplie par Jésus.

Elle est précédée de trois phrases sur la situation des hommes : ses persécuteurs qui le crucifient, le brigand qui se tourne vers lui, Marie, sa mère, et Jean, le disciple qui reçoit ses consignes. Après cette quatrième parole, Jésus semble se tendre consciemment vers le Dieu qui vient de l'abandonner. Ses pensées ne se portent plus sur sa situation humaine, mais se focalisent sur son retour vers son Père. Il demande à boire comme pour avoir la force de mourir, il affirme que tout est « accompli » et il se remet entre les mains de Dieu.

Cette quatrième parole est, dans le ministère de Jésus, comme une charnière entre sa vie terrestre et l'éternité. C'est dans l'abandon mystérieux du Fils de Dieu par son Père que se rejoignent l'activité terrestre et l'activité céleste du médiateur, sa nature humaine et sa nature divine. Si cette parole, rapportée par Matthieu et par Marc, la seule parole à avoir été conservée dans deux Évangiles, ne l'avait pas été, il manquerait une pièce à conviction dans le dossier de l'œuvre de Jésus, celle qui permet de connaître avec certitude le sens de la croix. Sans elle, l'effrayante réalité de la mort de Christ — l'abandon terrifiant dont Jésus a été l'objet et qu'aucun autre homme n'a jamais ressenti — nous serait inconnue.

Une remarque, simple mais significative, doit être faite maintenant sur la position de cette parole de déréliction : elle n'est pas la *dernière* parole de Jésus ! Si Jésus a connu l'abandon lors de sa crucifixion, il n'est pourtant pas mort abandonné. Son isolement a lieu *avant* sa mort, l'abandon dont il est victime est terminé avant qu'il ne dise sa cinquième parole. Et à sa septième parole, la dernière, son ton a entièrement changé ; Jésus est conscient du succès de son œuvre. L'abandon est loin derrière. Il peut mourir assuré que déjà la mort a été vaincue.

La position de cette parole dans l'ensemble des sept atteste la claire compréhension que Jésus a de ce qu'il subit. Loin d'exclure la résurrection, elle lui sert de plate-forme. Son abandon n'est pas définitif. Jésus mourra confiant d'être accepté par Dieu.

Aucune autre parole ne montre mieux quelle conscience le Christ a d'accomplir un acte messianique, un acte en vue du salut des hommes.

Le moment de l'abandon : minuit au zénith

C'est vers la neuvième heure que Jésus, attaché à la croix depuis la troisième heure, crie d'une voix forte « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ». Ce cri, il est capital de le noter, met un terme à trois heures passées dans des ténèbres insolites et infernales. Depuis midi, la sixième heure, il fait nuit sur Jérusalem, alors que le soleil est à son zénith.²

« A la sixième heure », l'ambiance change autour de la croix. Quelque chose de spécial va se passer, en rupture avec les actes humains qui ont occupé le récit jusqu'ici.

Pendant trois heures, Jésus, suspendu à sa rude croix, en agonie, ne répond pas aux paroles de moquerie de ceux qui sont venus assister au spectacle. De neuf heures à midi, il y a beaucoup d'agitation à Golgotha : le partage des vêtements des crucifiés entre les soldats, les moqueries de la foule qui, à plusieurs reprises, s'en prend à Jésus en particulier.

Comme auparavant face à Hérode et à Pilate, Christ reste muet face aux injures, conformément à la parole du prophète en Esaïe 53:7, « il a été maltraité, il s'est humilié, et n'a pas ouvert la bouche ». Pendant les premières heures de la crucifixion, lorsque Christ parle, c'est déjà pour faire intervenir sa grâce, humainement mais souverainement, et non pour répondre ou pour se défendre, car il semble imperméable aux lâchetés de ses persécuteurs. Les attaques du dehors n'ébranlent pas sa confiance.

Mais à partir de midi, des ténèbres s'établissent « sur toute la terre ». Rien ne se passe plus. Plus de moquerie, plus de mouvement, plus de jeux de dés par les soldats. Tous ressentent l'angoisse étouffante de cette obscurité surnaturelle. C'est l'heure où Jésus est livré, c'est l'heure du « pouvoir des ténèbres ».³ Pendant ce temps d'inactivité parmi les hommes, Jésus, lui, est suprêmement actif dans sa souffrance, image adéquate de ce qui se passe lors du salut accompli par le Fils de Dieu seul, et non par les actions humaines. Dieu, comme l'ont remarqué plusieurs commentateurs, « tire un voile » sur la souffrance de son Fils pour que les hommes ne contemplent pas le mystère du Fils de Dieu affligé pour eux.

Le cri d'abandon est lancé vers Dieu, d'une « voix forte », à la fin de ces heures de souffrance solitaire. Il se démarque

2. Luc dit que le soleil est obscurci (*ekleipein*, Luc 23:45).

3. Luc 22:53.

nettement des trois premières paroles de grâce offerte aux hommes près de la croix. Il exprime en bref l'expérience de l'« abandon » que Jésus a faite pendant ce temps.

Quel est le sens de ce mystérieux abandon ?

Le Fils de Dieu face à l'*impensable* abandon

Les hommes ont cessé de s'activer. Dieu accomplit le salut dans une action qui implique le Père et le Fils. Christ a déjà subi sans broncher les attaques du dehors, la tentation satanique au désert et le mépris des hommes, comme il a supporté les angoisses intérieures à Gethsémané.⁴ Son cri n'est ni la réaction due à la torture physique ou morale, ni le cri de détresse d'un mourant. Quelque chose d'autre est en vue. Cette fois, c'est *l'impensable* qui arrive. Le Fils éprouve, au fond de son être, l'absence du Père. Son épreuve atteint le cœur, l'essence-même de l'identité de Jésus, à savoir son rapport privilégié avec le Père.

« *Mon Dieu* », « *Mon Dieu* », ces deux *Eli* tranchent avec la façon habituelle, pour Jésus, de s'adresser à Dieu. Non plus « *mon Père* » comme presque partout ailleurs dans les Evangiles. Le « *Père* » devient « *Dieu* » pour lui comme pour n'importe quelle autre personne. Que se passe-t-il ? Ce simple changement de langage reflète un changement de situation qui remonte au plus profond des origines de l'histoire et des tensions créées par le péché des hommes.

Entre Jésus et Dieu, il y a un contrat à respecter : l'alliance rompue par Adam au début de l'histoire humaine comme par chacun de ses descendants après lui. Ce contrat, Jésus, vrai homme à l'image de Dieu, est dans l'obligation d'y faire face par un acte d'obéissance parfaite. Seule, en effet, une adhésion totale au service du Seigneur peut mériter sa bénédiction. D'où le côté profondément pathétique du « *Pourquoi* » de l'abandon. Christ a obéi parfaitement à Dieu. Il est l'homme juste.

Trois remarques doivent être faites maintenant.

Jésus est le fils juste de l'alliance

Au début de son ministère public, Jésus a reçu le sceau de l'approbation divine : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en

4. Matthieu 26:36-46.

qui j'ai mis toute mon affection ».⁵ Pendant toutes ses souffrances, Jésus donne la preuve de sa justice devant le Père. En prophétisant qu'il serait abandonné par ses disciples, Jésus a dit « vous me laisserez seuls, mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi ».⁶ Cette affirmation que le Seigneur sera avec lui est fondée sur la promesse du premier « chant du serviteur » en Esaïe 42 : « Voici mon serviteur auquel je tiens fermement, Mon élu en qui mon âme se complait. » L'abandon que Christ a souffert ne peut donc être interprété comme un retrait de l'approbation divine, ni de l'amour particulier de Dieu ou de sa faveur.

Le Fils n'a pas abandonné le Père ! Pourquoi, alors, cet abandon du Père ?⁷

Jésus sait que Dieu est présent à la croix

La spécificité du message de Jésus, pendant son ministère, a été l'affirmation de la proximité de Dieu et de son royaume. Aucun prophète dans la Bible, aucun mystique en dehors de la Bible, n'a parlé de la présence de Dieu comme lui. C'est là la raison d'être de sa vie et de sa mission : « Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours ce qui lui est agréable ». Le Père l'exauce toujours.⁸ La vie de Jésus est un « être-avec » Dieu constant.

Cette présence divine, cette manifestation du royaume de Dieu, est liée à la personne de Jésus. Il est oint de l'Esprit de sainteté pour accomplir l'année favorable du Seigneur.⁹ L'abandon de la croix ne peut donc pas être considéré comme le retrait de cette onction spéciale de la grâce qui sanctifie la personne et le ministère de Jésus. La sainteté du Fils de Dieu n'est pas amoindrie par l'expérience de la croix. Au contraire, c'est dans un esprit de sainteté, signe de la présence de Dieu parmi les hommes, que Christ obéit et souffre : « par l'esprit éternel, il s'est offert lui-même à Dieu ».¹⁰

On ne peut pas également penser qu'il y a eu, en la personne de Christ, opposition entre sa nature divine et sa nature humaine, ou que son humanité a été séparée de sa

5. Matthieu 3:17.

6. Jean 16:32.

7. Seuls ceux qui abandonnent Dieu sont abandonnés par lui. Voir 2 Chroniques 12:5 ; 15:2 ; 24:20.

8. Jean 8:29, 11:42.

9. Esaïe 61 et Luc 4:18.

10. Hébreux 9:14.

divinité dans la souffrance. C'est le Père qui abandonne le Fils et non sa nature divine qui se dissocie de son humanité.¹¹ Toute spéulation de ce genre est exclue.

Le Fils n'a, à aucun moment, perdu l'onction divine ; il a certainement vécu en la présence de la sainteté de Dieu. Pourquoi, alors, cet abandon du Père ?

Jésus a l'assurance de faire la volonté de Dieu

La parole de déréliction, on l'a souvent remarqué, complète l'épreuve de Gethsémané. A Golgotha, Jésus, après avoir résisté aux tentations sataniques et à l'opprobre humain, reçoit, dans l'agonie de sa lutte intérieure, la coupe de la mort. Il la reçoit du Père lui-même. Le Fils s'est engagé à faire la volonté divine : « non pas comme je veux, mais comme tu veux ».¹²

Pendant son ministère, Jésus a annoncé sa mort¹³ et, maintenant, il assume cette réalité face à face. Il a accepté de suivre le chemin de la croix et, ce faisant, il a toujours eu la certitude intérieure d'acquiescer au bon plaisir de Dieu. Il a même agi comme Sauveur sur la croix en s'intéressant à la destinée des hommes et en promettant le salut à un brigand.

D'où tire-il cette assurance ? Pour répondre à cette question, il faut replacer le « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » dans le contexte de l'Ancien Testament, au Psaume 22, d'où ces paroles sont prises.¹⁴ Il n'est pas nécessaire d'imaginer, comme certains l'ont fait, que Jésus a récité tout ce psaume sur la croix, même intérieurement. Jésus agit, comme nous pouvons le faire, en citant telle ou telle phrase de la Bible, c'est-à-dire en nous remémorant non seulement quelques paroles, mais leur sens profond lorsqu'elles sont replacées dans leur contexte.

Le Psaume 22 est une prière de supplication qui va de l'angoisse à l'assurance, du conflit à la confiance. L'enfant de Dieu, le juste, est humilié, maltraité par les hommes et mis à mort.¹⁵ Néanmoins, il rappelle à Dieu qu'il est le Sauveur de son peuple, le Créateur, un Dieu qui est proche et qui déliv-

11. La déclaration de Chalcédoine (451) « un seul et même Christ Jésus, Fils unique, que nous connaissons être en deux natures, sans qu'il y ait entre elles ni confusion ni transformation ni division ni séparation » reste vrai à tout moment de la vie de Christ, même pendant les trois jours du tombeau, et pour l'éternité.

12. Matthieu 26:39.

13. Voir Matthieu 16:21-28 ; 17:22-23 ; 20:17-19 et 20:28.

14. Les textes de Marc et de Matthieu transcrivent en grec le Psaume 22:2.

15. Psaume 22:7-9 ; 12-19 ; 16c.

vre. Enfin, il affirme que les puissants des nations reconnaissent Dieu.¹⁶

En dépit des apparences d'abandon à la croix, et malgré les provocations de ses ennemis précisément sur ce point : « il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même... il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime », Jésus continue à croire en Dieu.¹⁷ Ce que David dit de lui-même de façon hyperbolique est la réalité vécue au Calvaire. Le Fils éternel, la Parole de Dieu qui a inspiré ce Psaume, en s'incarnant, en devenant la Parole faite chair, a assumé l'abandon nécessaire au salut des pécheurs. La prophétie est accomplie lorsque Jésus vit sa propre parole dans son abandon. Et, cependant, Christ a l'assurance que cet abandon est durablement impossible. Dieu le délivrera, car celui qui se détourne de Dieu est légitimement abandonné, mais pas l'enfant fidèle de l'alliance.

Au plus profond de son agonie mortelle, dans les douleurs de sa chair et dans l'angoisse de son esprit, Jésus vit de sa propre Parole. Dieu est fidèle à la promesse faite à celui qui met sa confiance en lui. Dépourvu de tout, Jésus n'a plus que la promesse de Dieu à laquelle accrocher son espérance. Dans son humanité, il nous donne le modèle à suivre dans nos moments d'angoisse : avec foi en les promesses de la Parole. La foi des enfants de Dieu dans l'adversité s'accroche à la Parole de Dieu, quand tout autre signe de sa lumière est absent. Notre tentation est toujours de demander des solutions rapides. Rappelons-nous que Jésus n'a pas fait appel aux légions d'anges comme il l'aurait pu.

Jésus est donc écartelé entre sa fidélité et le silence de Dieu, entre le *mon* Dieu et le rejet de celui-ci. Celui qui fait la volonté divine, et qui sauve, se trouve tout seul.

L'abandon du Fils par le Père, même s'il est temporaire, semble impensable. Il n'a aucune justification en la personne du Fils lui-même, ni en son humanité parfaite dans l'obéissance à sa mission. Pourtant, le juste se trouve à la place du condamné, le saint à la place du maudit, et le fidèle est privé de la récompense visible de sa fidélité.

Le Fils face à la réalité de l'abandon

Cependant, l'abandon est réel. Pire, c'est Dieu lui-même qui abandonne son Fils, qui le livre aux ténèbres. Rien ne

16. Psaume 22:4-6 ; 10-11 ; 12-20 et 29-32.

17. Matthieu 27:42-43. Le verset 43 fait écho au Psaume 22:9.

peut être dit pour diminuer le caractère dramatique de cet abandon.

Le cri de Jésus, loin de chercher vraiment une explication à cet abandon, ou à le justifier, est une simple et poignante plainte, puisque la situation du juste sur la croix est incompréhensible. C'est un mystère impossible à percer puisque aucun autre homme n'a suivi ce chemin. Jésus est le seul à avoir été abandonné de la sorte. Il est aussi le seul à connaître pleinement la réalité qu'il vit, car aucun d'entre nous ne peut percevoir dans son horreur toute la misère de la séparation d'avec Dieu.

Le cri de déréliction du Fils est, sans aucun doute, une des énigmes bibliques les plus insondables. C'est pour cette raison que les différences d'interprétation abondent. Toute tentative d'explication par des considérations humaines réduit le caractère catastrophique de l'abandon du Fils *par le Père*, car elle cherche à le rendre compréhensible selon nos critères de jugement.

Or, la dépression, l'angoisse psychologique, le désespoir, la révolte contre la souffrance physique, le ressentiment personnel, sont bien en-dessous de ce que dit Jésus. De même, dire que l'abandon représente la mort « en Dieu » ou la mort de Dieu, c'est non seulement oublier l'existence de l'alliance, mais soulever un problème métaphysique non-biblique dans un domaine qui, en tout cas, nous est inaccessible. Ces « explications » sont aussi peu adéquates que les efforts déployés par certains pour expliquer, par des phénomènes naturels les trois heures de ténèbres ou pour y voir un artifice littéraire mythique.

La réalité est autre. Si l'abandon semble une impossibilité puisque Jésus a parfaitement incarné la justice de l'homme dans l'alliance, il n'en reste pas moins qu'il souffre les malédictions que mérite la non-conformité de l'homme à Dieu. Sa situation est paradoxale : malgré sa perfection, son sort est celui des hommes déchus. Son cri « distille l'angoisse concentrée du monde. »¹⁸

La réalité de l'abandon divin peut être décrite de quatre façons.

18. C.H. Spurgeon, dans sa prédication sur Jean 19:30 dans *A Treasury of the New Testament*, (Londres : Marshall, Morgan & Scott, s.d.), t. II, 671. L'idée que l'abandon serait lié à « la mort en Dieu » a été proposée par J. Moltmann dans *Le Dieu Crucifié*, (Paris : Cerf, 1974), mais elle comporte beaucoup de difficultés et de spéculations. Voir P. Wells, « Dieu et le changement », *Hokhma* 43, 49-66.

L'abandon du Fils a son origine en Dieu

« Il y eut des ténèbres sur toute la terre ». Il s'agit non d'un accident dû au hasard, mais d'un signe spécial de l'action divine. Jésus est, maintenant, aux antipodes de la transfiguration où le Père le reconnaît devant les siens comme Fils bien-aimé ; l'obscurité autour de lui est l'œuvre de Dieu. Quelle est la raison de cette intervention paradoxale ?

Une réponse se trouve dans l'Evangile de Jean lu en donnant au mot « ténèbres » le sens qu'il a ailleurs dans la Bible. En guérissant l'aveugle-né, Jésus dit :

« Il nous faut travailler, tant qu'il fait jour, aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où personne ne peut travailler. Pendant que je suis au monde, je suis la lumière du monde. »¹⁹

Plus tard, annonçant sa mort, il ajoute :

« Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent pas : celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière... »²⁰

En plongeant Golgotha dans les ténèbres, Dieu manifeste que le travail du Fils en tant que lumière des hommes, parmi eux, est terminé. C'est pour cette raison que Jésus est muet devant ses oppresseurs. Dans les ténèbres, Jésus est tout seul, isolé. Il ne sait plus « où il va », « il ne peut plus travailler ». Ces considérations expliquent l'angoisse de son cri, « Pourquoi ? ».

Dieu est en train d'abandonner son Fils pour qu'il accomplit sa mission. Sur la croix, Jésus ne vit pas sa souffrance dans le ravissement mystique, dans l'acceptation stoïque, ni dans l'esprit d'un martyr. La passion qu'il subit au sein des ténèbres, est d'un tout autre ordre. « Si Dieu met son Fils dans les ténèbres c'est pour maintenir Christ fidèle à son office de médiateur, et pour l'éprouver en tant que tel. »²¹

Jésus dans les ténèbres et sous le jugement

La réalité de l'abandon est comprise dès lors que l'on considère son caractère dramatique. Privé de lumière, Jésus

19. Jean 9:4,5, voir Jean 5:17.

20. Jean 12:35,36, voir 12:46 et 8:12.

21. K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), 375.

est abaissé au dessous des conditions par lesquelles la création est soutenue. Le Seigneur « fait lever son soleil sur les méchants et les bons ».²² Mais, à Golgotha, son Fils n'en bénéficie plus. Au Calvaire, l'histoire générale de l'humanité et la grâce créationnelle sont suspendues et Dieu y insère son jugement. La situation aliénée du monde devient manifeste.

Jésus, au sein des ténèbres, est sous le jugement dernier que Dieu fait intervenir dans l'histoire, avant son temps.²³ Il est poussé hors des portes de la création, de la nature, du temps et de la lumière.

« Le jour de l'Eternel vient... Jour de ténèbres et d'obscurité... Tel qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais. »²⁴ Il y a, certes, un parallèle entre les événements qui ont eu lieu jusqu'au matin de Pâques et les trois jours de ténèbres en Egypte, avec la mort des premiers-nés ; mais ici, ce qui se passe est exceptionnel.²⁵ Dieu n'agit ni pour juger l'Israël infidèle qui crucifie le Fils de Dieu, ni pour secourir le Fils. Tout est en suspens, dans l'attente du résultat de l'épreuve du Fils.

Le Fils abandonné à l'enfer

L'abandon du Fils sur la croix n'est pas seulement le signe d'un jugement ; il marque que Jésus, séparé de Dieu, éprouve la réalité qui est celle de l'enfer. Dans l'Ancien Testament, l'abandon par Dieu correspond à la descente dans un gouffre, dont les fidèles espèrent être tirés par Dieu ; en d'autres termes, les fidèles s'attendent à ce que Dieu mette un terme à cette séparation :

« Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts,
Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie le gouffre. »²⁶

Mais sur la croix, le Fidèle et le Juste par excellence est abandonné ! Cet abandon porte les marques de l'enfer de trois façons : il y a la souffrance corporelle, l'épreuve spirituelle, les deux étant le fait de l'action de Dieu.

En premier lieu, Jésus ressent cet abandon avec sa nature humaine, qui est suppliciée. Les « droits de l'homme » n'ont plus de sens pour lui. Sur la croix, toute possibilité de mou-

22. Matthieu 5:45.

23. Voir Psalme 22:7 et 15,16.

24. Joël 2:1,2. Voir 1:15 ; 2:11 ; Amos 5:18,20 ; 8:9 ; Esaïe 13:9,13 ; Sophonie 1:15.

25. Exode 10:22.

26. Psalme 16:10 ; 86:13 ; 103:2-4 ; 116:1ss.

vement physique, de liberté corporelle est enlevée. Il souffre comme celui qui a perdu son droit à la parole, car il doit rester muet devant ses persécuteurs et devant Dieu. Toute explication et toute justification du mystère qu'il est en train de vivre sont impossibles. Jésus demeure bouche cousue.²⁷

Mais le plus terrible, sans doute, au plan des droits humains, est la perte de toute liberté de penser. Normalement, ce droit est inviolable, même quand il n'est pas permis d'exprimer sa pensée. Seul, le conditionnement psychologique conduit à une telle absence de liberté. Jésus, quant à lui, est privé de cette liberté-là, car il est psychologiquement opprimé à cause de la malédiction qu'il endure. Il se sait juste et fidèle, et il expérimente l'horreur d'être délaissé par Dieu. Cette réalité terrible et incohérente enlève à Jésus toute possibilité de penser librement. Sa conscience est focalisée sur l'abandon et le jugement dont il est l'objet. Dieu le laisse seul. Aucun aspect de l'humanité de Jésus n'échappe à cette privation.

Deuxièmement, Christ souffre spirituellement, dans son âme, la réalité du rejet hors de la présence divine. La loi de l'enfer est aux antipodes de la loi de Dieu : la haine des prochains. L'enfer, c'est aussi les autres.²⁸ Pendant trois heures, Jésus a subi les moqueries de ceux qui, du fond de leur misère, cherchent à l'accabler. Après le silence des ténèbres, ils vont encore s'acharner contre lui en entendant la parole de malédiction et le railler de façon cruelle : « Voyez, il appelle Elie... voyons si Elie viendra le descendre ».²⁹ Concrètement, sur la croix, Jésus connaît l'absence de communication avec autrui et le manque de soutien de la part d'autres êtres humains. Il est isolé de tous, « méprisé et abandonné des hommes... retranché de la terre des vivants ».³⁰

Enfin, « le ciel se cache, l'enfer seul reste ».³¹ Le plus profond de la détresse de Christ ne provient ni de l'opposition des hommes, ni de la souffrance corporelle. Si le péché conduit à la destruction de l'homme par son prochain, à combien plus forte raison l'opposition entre Dieu et celui qui est identifié aux pécheurs doit-elle être terrible ! L'abandon

27. Esaïe 52:7.

28. Esaïe 14:9-15.

29. Marc 15:35,36. Plusieurs explications du glissement du Eloï de Jésus à l'Elie des moqueries ont été tentées. Il n'est peut-être pas nécessaire de chercher très loin et d'y voir autre chose qu'un effet du délire, aggravé par la terreur, de la foule.

30. Esaïe 52:3,8.

31. Cité par R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, (Edimbourg : T. & T. Clark, 1873), t. VII, 484.

divin correspond à une descente aux enfers ; Christ sait, en effet, que Dieu ne délaisse que les pécheurs et les méchants. Il connaît alors l'angoisse indicible de celui qui regarde vers Dieu, mais qui n'est pas sauvé. Jésus-Christ est à la place d'Esaü ! Pendant cette absence, Christ a-t-il discerné que Dieu était en train d'agir avec lui *comme s'il était* un pécheur sous le jugement divin ? « Ce cri est comme la lamentation perpétuelle de ceux qui sont abandonnés à jamais ».³²

Pour nous, cet abandon est quelque chose d'inimaginable et d'indescriptible. Seul, Jésus, le saint de Dieu, a pu réunir en sa conscience de personne identifiée à l'humanité déchue, des oppositions aussi inconciliables. C'est ce que son cri de détresse exprime alors qu'il glisse vers la mort.

Jésus, le juste, a suivi le chemin de l'enfer à la place des injustes. Il se sait sans faute et pourtant sous la malédiction de l'abandon. Il est allé en enfer sans lui appartenir. Ce paradoxe, lui seul peut l'assumer. Il est descendu en enfer pour en briser le pouvoir.

Le « vécu » authentique de la croix

Il a été suggéré que l'abandon évoqué dans la quatrième parole était moins une réalité qu'un sentiment.³³ Jésus aurait cru être abandonné... En vérité, ce sentiment a pour fondement un fait bien réel d'abandon.

Mais en quoi cet abandon consiste-t-il ? Cette question nous embarrasse, car elle est révélatrice de notre ignorance. Nous ne le savons pas précisément. Cet abandon concerne Dieu et Jésus ; il est aussi insondable que les rapports qui existent en Dieu entre les personnes de la Trinité. C'est peut-être pour cette raison que les écrivains du Nouveau Testament sont tellement discrets à ce sujet.

La seule façon, peut-être, d'éviter toute spéulation gratuite est de penser à la place et à la fonction de Jésus dans l'alliance. L'abandon qu'il a souffert est assurément catastrophique ; il correspond, en effet, à une malédiction à laquelle sont joints un sentiment de détresse, un manque, à savoir la perte de la faveur et de l'intimité avec Dieu. Jésus, attaché à la croix, est rejeté par le Père. Le rapport de l'alliance, l'affection et la bénédiction, la communication et la conversation, la joie mutuelle, tous ces signes de la relation divine ont

32. J. Flavel, *Works*, (Edimbourg : Banner of Truth, 1968), t.II, 409.

33. Une présentation de certaines approches actuelles se trouve dans G. Pella, « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » *Hokhma* 39 (1988).

disparu. L'affection dont Dieu a constamment entouré son peuple fragile, dans l'Ancien Testament, manque maintenant à Jésus-Christ.

Ce n'est donc pas la *personne* de Jésus en tant que telle qui est l'objet de l'abandon, mais la personne de celui qui a accepté de représenter les hommes dans l'alliance. La dérision de Jésus est liée à une fonction, à l'office de médiateur. Ainsi Christ, s'il est vraiment abandonné de Dieu et s'il éprouve cruellement l'absence de la communion avec le Père au sommet de sa passion, n'est pas *en rupture avec Dieu*. Son union avec Dieu n'est pas en question ; ce qui lui fait défaut, c'est l'irradiation de son être par la présence de l'Esprit-Saint. Dieu s'est retiré et Jésus subit l'absence de celui qui est le soutien de sa vie.

Une image humaine, certes inadéquate, peut aider à comprendre cela. L'enfant confié par ses parents au scalpel du chirurgien éprouve des sentiments complexes. Il est sûr que ses parents l'aiment, mais où sont-ils ? Il a besoin de tenir leur main pour être rassuré, mais pourquoi ne sont-ils pas là ?

Cette absence dramatique de Dieu, pour difficile qu'elle soit à comprendre, est cependant biblique, puisque Jésus est pur et sans faute. La loi de Dieu ne peut le condamner. Au contraire, elle le justifie, lui seul. Le pécheur, en revanche, mérite l'abandon, la loi appelle le jugement divin. Ainsi, Christ, lors de l'abandon dont il est l'objet, ne résoud pas un problème *personnel vis-à-vis de la loi*. Il occupe, de façon officielle, la place des autres hommes et il agit comme leur représentant.

L'abandon subi par le Christ est, cependant, une expérience authentique, puisqu'il renonce à ses droits personnels légitimes et à ses priviléges de Fils de Dieu, afin de représenter son peuple. Pourtant, il agit constamment comme le Fils de Dieu ; il a foi en la promesse divine que Dieu le délivrera. « *Eli, Eli* » : Dieu est invoqué comme « mon Dieu puissant », même si le « *Pourquoi ?* » ne reçoit pas encore sa réponse.

La passion de Jésus et l'expérience chrétienne

Nous ne pouvons qu'être émerveillés par la complexité de la procédure et par la profondeur des relations personnelles qu'évoque la quatrième parole de Jésus. Cette lamentation

angoissée rend sensible le mystère inexprimable de ce que Jésus a accepté d'endurer pour sauver les perdus. Jamais, dans toute l'histoire humaine, des paroles aussi solennelles, aussi lourdes de conséquences n'ont été prononcées.

Jésus, dans la souffrance de l'abandon, s'est placé à côté de ceux qui se sont aliénés de Dieu. Cet isolement tragique manifeste, sans aucune contestation possible, la réalité de la condition des hommes et des femmes. Pour ceux-ci, aucun chemin, aucun moyen humain n'assure un salut *naturel*, l'ouverture d'une porte vers le royaume de Dieu. Leur seul salut, leur seule espérance pour l'autre monde, est l'abandon *sur-naturel* du Fils par son Père, l'abandon infernal de Christ. Tout universalisme ou toute idée que chacun sera sauvé par ses œuvres ou par ses qualités, ne résiste pas au choc contre le roc dur de cette quatrième parole.

La situation d'abandon exprimée dans cette parole montre la responsabilité de l'homme vis-à-vis de Dieu. Jésus, même quand il est sous le jugement, reconnaît qu'il doit continuer à obéir à Dieu. L'homme pécheur, qui ne connaît plus, à cause de sa faute, la bénédiction de la présence divine, est dans l'obligation de croire en Dieu et de se conformer à sa loi. Le fait d'avoir désobéi à Dieu ne rend pas l'homme moins responsable face à son Créateur. Il est toujours appelé, malgré sa désobéissance, à respecter l'alliance. S'il persiste dans sa faute, il se place sous la condamnation et le jugement. Jésus, dans sa fonction de médiateur accomplit les deux aspects de l'alliance : il obéit de façon parfaite et il assume le jugement du péché, en s'identifiant aux pécheurs et à leur condamnation.

Dans son abandon, alors que le Père l'a mis au banc des accusés, Jésus continue de croire en Dieu. Sa foi reste ferme et son regard demeure tourné vers Dieu. Loin de se refermer sur lui-même dans sa souffrance, comme nous le faisons si naturellement, il s'en tient à la promesse de l'alliance. Quand Dieu l'abandonne, il n'abandonne pas Dieu. Aussi, parce qu'il reste fidèle, n'est-il ni séparé de Dieu, ni en lutte avec lui-même. La souffrance ne provoque pas de schizophrénie chez le crucifié. Il accomplit sa mission dans une parfaite unité d'intention.

« Le Sauveur a continué de croire alors qu'il n'y avait pas de délivrance, malgré le fait qu'il était momentanément abandonné. »³⁴ Unis à Christ, les chrétiens ne peuvent avoir

34. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, (Grand Rapids : Baker, 1958), 76.

qu'une attitude comparable. Bien que pécheurs, nous sommes sauvés par la foi en Christ. Nos péchés, en surgissant dans nos pensées pour nous condamner, et l'absence d'actes matériels significatifs de notre acceptation ne changent rien à la réalité saisie par la foi. Une foi mûre et solide est une assurance qui adhère au Christ en toute confiance à cause des promesses de Dieu, même si le soleil ne brille pas. Christ a été délivré : nous le serons aussi.³⁵

De la même manière, au sein de la souffrance physique ou spirituelle, la foi qui glorifie Dieu est, contrairement aux apparences, celle qui se confie en Dieu même si les signes — miracles ou guérisons — sont absents. Christ a persévétré en l'absence de tout soutien visible. Apprenons à nous conformer à son image, à vivre comme lui. Quelle différence il y a entre la foi de Jésus et un christianisme superficiel qui ne vit que par le sensationnel ! Comme le dit Calvin :

« En ce tourment extrême, sa foi est demeurée sans blessure, tellement que se lamentant d'être délaissé, il n'a point cessé de s'assurer de l'aide propice et favorable de Dieu. »³⁶

La grâce dont Dieu veut que nous vivions est la plus sûre au monde.

Jésus, et seulement lui, a connu temporairement l'abandon de Dieu. Chacun de nos péchés mérite cet abandon de façon définitive mais, à cause de lui, il n'en est plus question. Si nous nous sentons seuls et isolés dans la souffrance, soyons assurés que Dieu ne nous abandonne pas. « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort... je ne crains aucun mal... » car rien « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Christ-Jésus notre Seigneur ».³⁷

La position unique de Christ

La quatrième parole exprime, dans l'angoisse la plus forte qu'on puisse imaginer, la réalité de l'abandon expérimenté par Jésus souffrant, à notre place, les conséquences de notre rejet de Dieu.

Son cri manifeste l'effet de cette réalité sur sa conscience

35. Voir le *Catéchisme de Heidelberg*, qu. 60.

36. J. Calvin, *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, (Toulouse : Société des livres religieux, 1892), t.I, 569a. Sur la question de la souffrance dans la vie du chrétien, voir P. Wells, *L'Itinéraire de la vie chrétienne* (Genève : Maison de la Bible : 1990), ch. 12.

37. Psaume 23:4 ; Romains 8:39.

angoissée rend sensible le mystère inexprimable de ce que Jésus a accepté d'endurer pour sauver les perdus. Jamais, dans toute l'histoire humaine, des paroles aussi solennelles, aussi lourdes de conséquences n'ont été prononcées.

Jésus, dans la souffrance de l'abandon, s'est placé à côté de ceux qui se sont aliénés de Dieu. Cet isolement tragique manifeste, sans aucune contestation possible, la réalité de la condition des hommes et des femmes. Pour ceux-ci, aucun chemin, aucun moyen humain n'assure un salut *naturel*, l'ouverture d'une porte vers le royaume de Dieu. Leur seul salut, leur seule espérance pour l'autre monde, est l'abandon *sur-naturel* du Fils par son Père, l'abandon infernal de Christ. Tout universalisme ou toute idée que chacun sera sauvé par ses œuvres ou par ses qualités, ne résiste pas au choc contre le roc dur de cette quatrième parole.

La situation d'abandon exprimée dans cette parole montre la responsabilité de l'homme vis-à-vis de Dieu. Jésus, même quand il est sous le jugement, reconnaît qu'il doit continuer à obéir à Dieu. L'homme pécheur, qui ne connaît plus, à cause de sa faute, la bénédiction de la présence divine, est dans l'obligation de croire en Dieu et de se conformer à sa loi. Le fait d'avoir désobéi à Dieu ne rend pas l'homme moins responsable face à son Créateur. Il est toujours appelé, malgré sa désobéissance, à respecter l'alliance. S'il persiste dans sa faute, il se place sous la condamnation et le jugement. Jésus, dans sa fonction de médiateur accomplit les deux aspects de l'alliance : il obéit de façon parfaite et il assume le jugement du péché, en s'identifiant aux pécheurs et à leur condamnation.

Dans son abandon, alors que le Père l'a mis au banc des accusés, Jésus continue de croire en Dieu. Sa foi reste ferme et son regard demeure tourné vers Dieu. Loin de se refermer sur lui-même dans sa souffrance, comme nous le faisons si naturellement, il s'en tient à la promesse de l'alliance. Quand Dieu l'abandonne, il n'abandonne pas Dieu. Aussi, parce qu'il reste fidèle, n'est-il ni séparé de Dieu, ni en lutte avec lui-même. La souffrance ne provoque pas de schizophrénie chez le crucifié. Il accomplit sa mission dans une parfaite unité d'intention.

« Le Sauveur a continué de croire alors qu'il n'y avait pas de délivrance, malgré le fait qu'il était momentanément abandonné. »³⁴ Unis à Christ, les chrétiens ne peuvent avoir

34. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, (Grand Rapids : Baker, 1958), 76.

qu'une attitude comparable. Bien que pécheurs, nous sommes sauvés par la foi en Christ. Nos péchés, en surgissant dans nos pensées pour nous condamner, et l'absence d'actes matériels significatifs de notre acceptation ne changent rien à la réalité saisie par la foi. Une foi mûre et solide est une assurance qui adhère au Christ en toute confiance à cause des promesses de Dieu, même si le soleil ne brille pas. Christ a été délivré : nous le serons aussi.³⁵

De la même manière, au sein de la souffrance physique ou spirituelle, la foi qui glorifie Dieu est, contrairement aux apparences, celle qui se confie en Dieu même si les signes — miracles ou guérisons — sont absents. Christ a persévétré en l'absence de tout soutien visible. Apprenons à nous conformer à son image, à vivre comme lui. Quelle différence il y a entre la foi de Jésus et un christianisme superficiel qui ne vit que par le sensationnel ! Comme le dit Calvin :

« En ce tourment extrême, sa foi est demeurée sans blessure, tellement que se lamentant d'être délaissé, il n'a point cessé de s'assurer de l'aide propice et favorable de Dieu. »³⁶

La grâce dont Dieu veut que nous vivions est la plus sûre au monde.

Jésus, et seulement lui, a connu temporairement l'abandon de Dieu. Chacun de nos péchés mérite cet abandon de façon définitive mais, à cause de lui, il n'en est plus question. Si nous nous sentons seuls et isolés dans la souffrance, soyons assurés que Dieu ne nous abandonne pas. « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort... je ne crains aucun mal... » car rien « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Christ-Jésus notre Seigneur ».³⁷

La position unique de Christ

La quatrième parole exprime, dans l'angoisse la plus forte qu'on puisse imaginer, la réalité de l'abandon expérimenté par Jésus souffrant, à notre place, les conséquences de notre rejet de Dieu.

Son cri manifeste l'effet de cette réalité sur sa conscience

35. Voir le *Catéchisme de Heidelberg*, qu. 60.

36. J. Calvin, *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, (Toulouse : Société des livres religieux, 1892), t.I, 569a. Sur la question de la souffrance dans la vie du chrétien, voir P. Wells, *L'Itinéraire de la vie chrétienne* (Genève : Maison de la Bible : 1990), ch. 12.

37. Psalme 23:4 ; Romains 8:39.

sainte et juste. Lui, le juste, dans *cette* position !³⁸ Il ressent le poids de la responsabilité de son œuvre : « mon Dieu, *en vue de quoi* cet abandon » !³⁹

Seul le Fils de Dieu, saint et juste, mais en place des pécheurs, avait *le droit* de prononcer une telle parole.

38. R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, 478.

39. Ainsi, E.W. Hengstenberg, *Commentary on the Psalms*, (Cherry Hill, NJ : Mack, s.d.), t.I, 369.

III

JESUS ET DIEU :
LE MEDIATEUR
QUI SE PRESENTE
EN OFFRANDE

Parole 5 :

L'offrande d'une humanité parfaite

« Après tout cela, Jésus, qui savait que déjà tout était achevé, dit afin que l'Ecriture soit accomplie : *J'ai soif*. Il y avait là un vase plein de vinaigre. On fixa à une tige d'hysope une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche. »

(Jean 19 : 28, 29)

La cinquième parole de la croix, par laquelle Jésus demande à boire, est une des deux plus courtes des sept paroles : un seul mot en grec. Elle ne se trouve que dans l'Évangile de Jean, même si ceux de Marc et de Matthieu rapportent qu'il a été donné à boire à Jésus.¹ Elle se situe au milieu des souffrances de Jésus, après la désolation des trois heures de ténèbres et un peu avant sa mort vers trois heures de l'après-midi.

Cette parole est-elle une demande qui appelle une réponse concrète, ou simplement la constatation d'un fait ? Le premier terme de cette alternative semble le bon puisque Jésus « prend le vinaigre ». Pourtant, cette parole de Jésus, même si elle constitue une demande, est prononcée dans une intention précise : celle d'accomplir les Ecritures et plus particulièrement, peut-être, le Psaume 69, versets 21 et 22 :

« Le déshonneur me brise le cœur, et je suis malade ;...
...pour apaiser ma soif, ils m'abreuvent de vinaigre. »

Ainsi Jésus, tout en prononçant une requête exaucée humainement, obéit à Dieu. Tout au long de sa mission, Jésus sert Dieu de façon parfaite en tout. « Il utilise sa soif, malheureusement bien réelle et même atroce, pour accomplir les Ecritures qui ont prédi sa souffrance. »²

Quel est le sens exact de cette parole, la cinquième des sept, que Jésus prononce avant de faire face à la mort ? Pourquoi Jésus agit-il ainsi s'il sait déjà, comme Jean le précise, que « tout est achevé » ?

Deux explications sont possibles.

1. Dans le grec, *dipsō*. Voir aussi Marc 15:36 et Matthieu 27:48-49.

2. P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, (Paris : Cerf, 1966), 224.

Tout d'abord, il est permis de penser que, désormais, Jésus regarde en avant puisque son œuvre terrestre est terminée ; il demande à boire afin de réaliser ce qui était prévu.³

L'autre possibilité consiste à voir dans la cinquième parole la suite de la quatrième. Par l'abandon dont il a été victime, Jésus a déjà accompli la majeure partie de sa mission : le jugement spirituel. Il subit, non seulement l'humiliation physique de la croix, mais aussi, l'aliénation extrême du jugement et de la condamnation de Dieu. Après cette expérience de l'enfer, Jésus s'abandonne à Dieu ; il éprouve le besoin de boire pour reprendre des forces et rendre son œuvre parfaite. Il est de retour dans le monde des humains après avoir connu l'univers de la souffrance infernale ; le sacrifice accompli pour nos péchés est derrière lui. Jésus s'occupe, maintenant, de la « matière » de l'offrande, de ses propres besoins corporels. Il reprend des forces physiques avant de « rompre son corps » dans la mort, de faire une offrande parfaite de son humanité.⁴

Avec cette interprétation, la soif de Jésus rappelle les souffrances du juste décrites par le Psaume 22:16 :

« Ma force se dessèche comme l'argile,
Et ma langue s'attache à mon palais ;
Tu me réduis à la poussière de la mort. »

La souffrance physique, au moment de la mort, cause une déshydratation du corps. L'agonie de Jésus, au cours des six heures précédentes, dépasse toute imagination. La soif est due aussi à la perte de sang, à la fièvre occasionnée par ses nombreuses blessures, à la chaleur et au fait que Jésus n'a sans doute rien bu depuis environ dix-huit heures.

Ces deux explications ne s'excluent pas l'une l'autre et peuvent être retenues toutes les deux. Dans tous ses actes sur la croix, Jésus regarde à la fois vers l'arrière et en avant. La vision lucide qu'il a de sa mission lui permet d'embrasser celle-ci d'un seul regard panoramique. Si la quatrième parole évoque donc son *humanité* offerte à Dieu dans un sacrifice d'obéissance parfaite, la conséquence, « *J'ai soif* », nous remet en mémoire son corps humain tourmenté par une

3. Voir J. Calvin, *Evangile selon Saint Jean*, (Aix-en-Pce : Kerygma/Farel, 1978), 509.

4. Voir K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), 428-430. Nous reviendrons sur l'action de Christ dans sa mort en considérant la Parole 7.

intense douleur. On voit aussi comment sa chair mortelle a partagé l'agonie de son esprit.⁵

Jésus traite son corps comme celui du nouvel agneau pascal. La tige d'hysope, utilisée pour donner à boire au crucifié, si discutée par les interprètes, est un petit détail qui renforce ce point de vue. Les enfants d'Israël se sont servis d'un rameau d'hysope pour appliquer le sang de l'agneau sur leurs portes, et protéger ainsi leurs maisons, lors des événements de la première Pâque, au moment de l'exode d'Egypte.⁶

Il importe de bien percevoir le sens littéral et matériel de cette cinquième parole, c'est-à-dire quelle importance l'humanité de Jésus revêt pour l'œuvre globale du salut. Toute interprétation allégorique de ce texte, faisant de la soif de Jésus autre chose qu'une réalité physique — interprétation assez courante au Moyen-Age — revient à introduire « quelque subtilité au lieu de vraiment édifier », comme le dit Calvin.⁷

Seul importe de savoir comment Jésus a servi Dieu dans sa nature humaine, comment ses besoins physiques eux-mêmes ont été une offrande parfaite à Dieu. C'est là que surgit la question de l'*innocence* de Jésus. Comment Jésus a-t-il vécu comme un homme parmi les humains sans succomber à la tentation, sans satisfaire de mauvais désirs et les faiblesses de la chair, sans perdre son innocence ?

Nous allons examiner ces aspects de l'humanité de Jésus. Nous verrons ensuite que les mots « *J'ai soif* » ont aussi un sens spirituel qui ne fait pas violence à leur signification matérielle.

La parfaite innocence de l'homme Jésus

Très souvent, on dit des enfants qu'ils sont « *innocents* » voulant signifier par là leur ignorance des malheurs de la vie ou des comportements misérables de leurs aînés. L'Ecriture ne parle pas ainsi de l'innocence de Jésus-Christ. Elle affirme, à la fois, que Jésus « connaissait la pensée des cœurs » et qu'il était « saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs ».⁸

5. C.H. Spurgeon, prédication sur Jean 19:28 dans *A Treasury of the New Testament*, (Londres : Marshall, Morgan & Scott, s.d.), t. II, 665.

6. Exode 12:22. Voir P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*, 224.

7. J. Calvin, *Evangile selon Saint Jean*, 510.

8. Luc 9:47 ; Hébreux 7:26.

Mais comment Jésus a-t-il pu sonder les pensées mauvaises du cœur humain tout en restant, lui-même, parfaitement saint ? Grave question ! Pour être acceptable, l'offrande de son humanité à Dieu doit, en effet, être sans défaut. L'Ancien Testament insiste sur ce point dans les pages consacrées aux sacrifices : ni un homme malformé, ni une offrande présentant quelque défaut ne pouvaient être présentés au Seigneur ou agréés par lui.⁹

Le caractère physique réel de la personne de Jésus-Christ

Est-il possible, théoriquement, que Jésus ait commis un péché, en pensée ou en acte ? C'est là une vieille question, doctement débattue par les théologiens.

La cinquième parole offre une bonne occasion de la traiter de façon précise : en demandant à boire, Jésus a-t-il eu un désir corporel illégitime qui détruit la perfection de son œuvre ? En cédant à une exigence de la chair a-t-il porté atteinte à sa perfection ? Y a-t-il de sa part une sorte de laisser-aller ? Calvin remarque que c'est à l'approche de la mort que Christ prend le vinaigre et que, pour lui, il « est évident qu'il n'était plus question de nulles délices ».¹⁰

Cependant, c'est dans une perspective plus large que l'ensemble des attitudes et des comportements physiques de Jésus au cours de sa vie terrestre doit être replacé. Jésus a-t-il vécu une vie humaine sans défaut ?¹¹

La perfection de l'humanité de Jésus

Jésus a connu un développement normal aussi bien physique que moral et spirituel.¹² Pourtant, ce développement a été différent de celui des autres, car la personnalité humaine de Jésus, consciente et inconsciente, a mûri sans être atteinte par le péché. En tant qu'être humain « normal » au milieu d'êtres « anormaux », Jésus n'a pas eu de « ça » amoral au

9. Lévitique 21 et 22.

10. J. Calvin, *Evangile selon Saint Jean*, 510.

11. La question de l'innocence de Christ a eu un regain d'actualité à la fin des années 80. Tout en déplorant que le cinéma et la littérature fabriquent des « Christ » fort éloignés des témoignages bibliques, ils donnent autant d'occasions de faire le point. Le problème qui n'a guère été soulevé par beaucoup de chrétiens et, apparemment pas, par ceux qui font des films d'évangélisation est le suivant : « est-il légitime de représenter Jésus-Christ au cinéma et de le faire « jouer » par quelqu'un ? » Autrement dit, le faire ne constitue-t-il pas un manque de respect vis-à-vis de la dignité et du caractère unique de Christ ?

12. « La grâce de Dieu était sur lui » de Luc 2:40.

sens freudien du terme. Sa croissance n'a pas été atteinte par la perversité.

Mais cette perfection n'implique pas l'élimination de limitations liées à l'accomplissement de la tâche que Dieu a confiée à son Fils. Le Sauveur est venu instaurer une humanité nouvelle en apprenant « l'obéissance par ce qu'il a souffert ». ¹³ Cette obéissance suppose un effort et une maturation au plan de l'intelligence, de la volonté et des émotions, ainsi qu'une participation aux peines ordinaires des humains. Pour pouvoir prêcher son éthique messianique : « heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés », Jésus a eu faim et soif.¹⁴

Dans un passage célèbre, Irénée a présenté l'humanité parfaite de Jésus dans le cadre d'une croissance dynamique :

« C'est, en effet, tous les hommes qu'il est venu sauver par lui-même —, tous les hommes, dis-je, qui par lui renaissent en Dieu : nouveau-nés, enfants, adolescents, jeunes, personnes âgées. C'est pourquoi il est passé par tous les âges de la vie : en se faisant enfant parmi les enfants, il a sanctifié ceux qui ont cet âge et est devenu en même temps pour eux un modèle de piété, de justice et de soumission ; en se faisant jeune homme parmi les jeunes, il est devenu un modèle des jeunes et les a sanctifiés pour le Seigneur. C'est de cette même manière qu'il s'est fait aussi homme d'âge parmi les personnes d'âge, afin d'être en tout point le Maître parfait, non seulement quant à l'exposé de la vérité, mais aussi quant à l'âge, sanctifiant en même temps les personnes d'âge et devenant un modèle pour elles aussi. » ¹⁵

Bien sûr, Jésus n'a pas connu la vieillesse comme un nombre croissant de personnes la connaissent de nos jours. Mais dans les souffrances de sa vie et de sa mort, il a connu la solitude, le dénuement, le rejet des siens, les douleurs de la mort et la détresse auxquels bien des personnes âgées ont à faire face. Ces réalités sont le propre de la condition humaine en général, et ne sont pas réservées à une période particulière de la vie, même si elles sont vécues de façon plus intense à différents moments.

13. Hébreux 5:8.

14. Luc 6:21,25.

15. Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, XI.22.4.

La nature humaine de Christ : sa raison d'être

Est-il légitime de penser que, pour être réellement semblable à nous, Jésus aurait dû s'engager dans toutes les relations humaines et partager toutes nos expériences ? La réponse est « non ». Pour le comprendre, il convient d'avoir à l'esprit la raison d'être de la vie dans la chair de Jésus.

Prenons le cas du mariage. Jésus ne s'est pas marié. Y a-t-il songé ? Peu de livres de théologie abordent ce problème ! Pourtant la conjugalité est un aspect important et légitime de la vie humaine ; chacun y pense, même si finalement il n'entre pas dans cet état. Il en a été autrement pour le Christ, à cause de sa vocation particulière et non parce que la sexualité serait une chose « charnelle », contraire à la spiritualité. Le mariage n'entre pas dans la mission qu'il est venu accomplir dans ce monde. En effet, sa mission n'est pas d'obéir au mandat donné par Dieu à l'homme lors de la création, mandat qui implique le couple et ses diverses relations. La mission de Christ est spécifique : le rachat de l'homme déchu par sa faute et l'établissement d'une alliance nouvelle.

D'autre part, Jésus ne s'est pas marié en raison du lien que l'état conjugal établit entre deux personnes. Ce lien naît de la parole de fidélité constitutive d'une alliance qui dure jusqu'à la mort naturelle. Or, Jésus va s'offrir en sacrifice à Dieu. De plus, dans le mariage, les conjoints décident de vivre ensemble, d'être « une seule chair » et de se donner l'un à l'autre. Or Jésus n'est pas venu pour « vivre avec une femme » de cette façon-là. Sa personne unique est marquée par une autre union : celle de sa divinité et de son humanité.

Cet exemple éclaire la parole : « *J'ai soif* », qui n'exprime pas un simple désir humain mais traduit que, dans tous les actes typiquement humains de sa vie physique, l'unique souci de Jésus est de mener à bien sa vocation précise. Jésus use librement de ce qui appartient à l'ancienne création pour servir la nouvelle, l'alliance de grâce. De plus, uni à Dieu dans un rapport personnel profond, Jésus met son humanité physique au service du Père. Ainsi en est-il de la soif éprouvée sur la croix, un des derniers actes qu'il devait accomplir avant l'achèvement de sa mission de rédemption. Jésus boit afin de hâter son retour vers le Père.

L'union des deux natures en Jésus

Ceci nous conduit à la question des deux natures du

Christ.¹⁶ Le Fils de Dieu a revêtu la nature humaine afin de sauver les hommes. L'union de ses deux natures en sa personne est profonde et exclut toute union personnelle avec un autre être humain. La Parole de Dieu, le Fils, a assumé la nature humaine, une nature humaine sexuée au masculin.¹⁷ L'authenticité de cette humanité n'exige ni le désir, ni des rapports sexuels. L'humanité de Christ ne dépend ni de l'un, ni des autres pour être effective. Aussi n'y a-t-il rien d'anormal, ni d'illégitime à ce que Jésus n'ait pas désiré, consciemment ou inconsciemment, se marier. Il n'y a sûrement pas pensé, tant était profonde son union avec Dieu et forte la tension de tout son être vers l'accomplissement du plan de salut — la croix — décidé par la sainte Trinité dès avant la fondation du monde.¹⁸

La même remarque s'applique aux autres aspects physiques de la vie de Jésus. La satisfaction de besoins comme la faim, la soif, le sommeil et la recherche de bien-être ou de plaisir matériel ou psychologique, ne constitue pas, pour lui, une fin en elle-même. Ces besoins expriment l'union de ses deux natures, afin de mettre la création au service de son ministère de médiateur, pour la gloire de Dieu.¹⁹

Par sa soumission totale à la volonté divine, y compris dans le domaine de la sexualité ou de l'alimentation, Christ a été « élevé à la perfection ».²⁰ La croix est le point culminant d'un processus dans lequel Jésus, avec son humanité innocente, s'est engagé afin d'assumer le péché des hommes. La perfection de Jésus s'exprime dans une complète obéissance et le souci d'accomplir totalement la mission qu'il a reçue du Père. Christ s'est, en quelque sorte, équipé « sur le tas », afin d'être, à la fois, un juge plein d'équité ayant une connaissance intime de la condition humaine, et un souverain sacrificeur miséricordieux, qui en comprend les fai-blesses.

Ainsi Christ, dont l'innocence signifie qu'il a accepté de « ne rien faire de mal », est un modèle d'humanité équilibrée et saine dans ses aspirations. Il restitue aux éléments de la création leur finalité originelle, dans un service sans partage

16. Voir à ce sujet, S. Olyott, *Fils de Marie, Fils de Dieu*, (Chalon-sur-Saône : Europresse, 1988), 95-115.

17. Masculin en raison de la primauté de l'autorité de l'homme par rapport à la femme dans l'ordre de la création. Voir A. Biéler, *L'homme et la femme dans la morale calviniste*, (Genève : Labor et Fides, 1963), 35-39.

18. Ephésiens 1:4-7.

19. Voir B.B. Warfield, « The emotional life of our Lord », dans *The Person and work of Christ*, (Philadelphia : Presbyterian and Reformed, 1970).

20. Hébreux 5:9 ; 12:2.

offert à Dieu. Il donne la mesure de l'écart que le péché a introduit entre une humanité saine et la nôtre.

« *J'ai soif* » ! Jésus a effectivement éprouvé l'expérience bien humaine de la soif ; mais il ne l'a pas fait *pour* lui.

L'humanité de Jésus, la tentation et le péché

Le christianisme a traditionnellement formulé deux affirmations sur la personne de Jésus : pleinement Dieu tout en étant pleinement homme. Dans l'incarnation, en effet, deux natures, divine et humaine, se sont unies. Aussi, les arguments tendant à dévaloriser la réalité de sa nature humaine ont-ils été vivement récusés et le docétisme, qui prétend que la nature humaine de Jésus n'est pas semblable à la nôtre, a-t-il été dénoncé avec vigueur. Cette dernière hérésie nie l'union réelle des deux natures dans la personne de Jésus.

Jésus, l'homme sans péché

Que faut-il entendre, dans ce contexte, par « nature humaine » ? Un être humain, une créature de Dieu, n'est pas nécessairement un être pécheur. Parmi tous les éléments constitutifs de la nature humaine, lors de la création, le péché était absent, même s'il est bien vrai que, depuis la Chute, tous les hommes naissent pécheurs.

Sauf Jésus. En venant dans le monde, la Parole a revêtu la nature humaine à l'exception du péché. Jésus est le seul à ne pas faire le mal, comme le dit l'épître de Jean : « Le Seigneur est apparu pour ôter le péché, et il n'y a pas de péché en lui. »²¹ Ce témoignage traverse le Nouveau Testament : Jésus ne commet pas de faute ; il est donc innocent, parce qu'il « n'a pas connu le péché. »²²

La tentation humaine de Jésus

Tout comme l'humanité de Jésus a été réelle, sa tentation l'a été aussi. Pourtant, cette tentation ne doit rien au péché du cœur et ne provient pas d'une nature corrompue, comme c'est notre cas.²³ A la différence de nous, Jésus a été

21. Luc 1:34 et 1 Jean 3:4.

22. 2 Corinthiens 5:21 ; Philippiens 3:21 ; Hébreux 2:9 ; 1 Corinthiens 15:45.

23. Jacques 1:13-15.

dépourvu de tout instinct à faire le mal, il n'a eu aucun appétit pour ce qui est illicite.

Les tentations auxquelles Jésus a dû faire face sont venues *de l'extérieur*, et il a résisté à leur pression. Jésus n'a pas été « conditionné par le péché ». Comment comprendre cela ? Il est certain que, dans son humanité, Jésus a su ce qu'implique l'aspect sexuel positif ou négatif des relations humaines, ou la violence, ou le vol... Rien du comportement de ses contemporains, de leurs motivations, ne lui a échappé, car il savait très bien ce qui est en l'homme.²⁴

Il a certainement su apprécier, par exemple, le charme d'une femme, mais sans franchir la ligne entre l'admiration et le désir. Aussi est-il absurde de supposer que Jésus ait pu convoiter une femme mariée ou qu'il se soit imaginé en train de la posséder physiquement ; il aurait, en effet, transgressé le septième commandement et aurait commis une faute selon sa propre parole : « Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. »²⁵

Les tentations subies par Jésus au désert dont l'objectif était de le détourner de sa mission, à savoir accomplir le salut pour lequel il est venu, appellent le même type de remarques. Jésus a résisté aux offres de Satan qui lui proposait de transformer les pierres en pain, de régner sur les nations et d'invoquer la protection miraculeuse de Dieu. Il a repoussé toute pensée de convoitise. Il sait bien, en effet, qu'en toute autre situation, Dieu lui permet de manger du pain, de faire état de son titre royal et d'accomplir des miracles.²⁶

De même, étant donné l'œuvre qu'il lui fautachever, Jésus peut prononcer cette parole « *J'ai soif* ». Il n'ignore pas qu'en certaines circonstances, cette demande est synonyme de péché, comme cela est arrivé à Rephidim et avec quelles conséquences pour les Israélites, quand ils ont tenté l'Eternel en disant à Moïse et à Aaron : « donnez-nous de l'eau à boire ! » Dieu lui-même a dû intervenir ; Moïse a frappé le rocher afin que l'eau sorte et que le peuple boive.²⁷ A la croix, c'est celui qui a soif qui est frappé pour donner l'eau de la vie. Dire « *J'ai soif* » dans un acte de désobéis-

24. Matthieu 12:25.

25. Matthieu 5:28.

26. Luc 4:1-13.

27. Exode 17:1-7.

sance et sauver son peuple lui est impossible ! Jésus ne pèche, ni ne tente Dieu par sa demande.

Il faut bien distinguer la tentation et le péché. En elles-mêmes, la tentation ou l'expression de la fragilité humaine, comme avoir soif, ne sont pas synonymes de péché. Etre tenté ou assailli par l'idée d'action mauvaise, c'est-à-dire contraire aux commandements de Dieu, est une chose : succomber à la tentation en est une autre. La tentation devient péché dès lors que la volonté ou le désir succède à l'information. Accueillir positivement une mauvaise idée, c'est pécher volontairement. Le « moi », même si ce n'est que dans l'imaginaire, s'engage dans une relation illégitime avec l'objet de la tentation.

C'est ce « point de non-retour » que Jésus, selon la confession biblique, n'a jamais franchi. La tentation, lorsqu'elle s'est présentée à lui, a été éjectée de sa conscience avant d'y avoir allumé l'étincelle de la convoitise, tant était fort son désir saint de servir entièrement Dieu et le prochain.

La tentation et le salut

« Il a été tenté comme nous à tous égards, sans pécher ». Jésus a connu tous les aspects de la vie humaine, y compris la tentation et la mort. Il a revêtu une chair humaine, devenant « en tout semblable à ses frères », *afin de racheter la nature humaine, de la sanctifier.*²⁸

Cette innocence absolue de Christ, sa résistance efficace face à toute tentation est une des conditions de notre salut. S'il n'en avait pas été ainsi, son œuvre ne nous serait d'aucune utilité. Mais Jésus « a souffert lui-même quand il fut tenté » et, pour cette raison, il n'est pas « incapable de compatir à nos souffrances ».²⁹ Bien au contraire, par sa connaissance intime des réalités de notre humanité, il nous apporte, le secours, la grâce et la miséricorde. S'il avait succombé, sa mort n'aurait pas pu être une mort assumée à notre place, et la croix serait inefficace. Aussi confesser que Christ est sans péché est-il essentiel au salut chrétien !

Jésus a soif ! Comme il est misérable celui qui a créé les océans et qui envoie la pluie sur les méchants comme sur les bons ! Pourtant ce contraste ne l'ébranle pas et il assume sans révolte la souffrance que Dieu lui envoie. Il a soif pour

28. Hébreux 5:15 ; 2:17.

29. Hébreux 2:18 ; 4:15,16.

nous ! En Adam, l'appétit a souvent une cause illicite qui produit notre humiliation.³⁰ La soif de Christ est moins l'expression d'un souhait que l'accomplissement partiel de notre salut. Par l'offrande de son humanité parfaite, Christ nous accorde de retrouver notre place.

L'aboutissement spirituel de la croix du Christ

Face aux hérésies qui nient la réelle humanité de Jésus, les Pères de l'Eglise des premiers siècles, sauf peut-être Augustin, ont interprété la soif de Jésus comme une preuve de son humanité. Aujourd'hui la situation a bien changé. L'humanité de Jésus n'est plus en question dans les débats théologiques. Ce qui l'est, en revanche, c'est sa messianité, sa conscience d'être le Fils de Dieu. Pour beaucoup, Jésus n'est plus Dieu fait homme, son œuvre est considérée de façon « horizontale ». Le « *J'ai soif* » de Jésus n'exprime rien d'autre qu'un besoin physique.³¹

Qu'en est-il pour nous ? Cette parole a-t-elle aussi une signification spirituelle qui déborde l'affirmation matérielle ? A-t-elle un sens divin, transcendant ? Si oui, ce sens ne doit ni contredire le sens premier et naturel de la parole, ni s'opposer aux indications d'autres passages bibliques, ni être le fruit de notre imagination.

La cinquième parole de Jésus a, je crois, un sens spirituel non-allégorique : elle part d'un fait naturel et humain et renvoie à une réalité spirituelle.³² A la croix, Jésus accomplit la Parole de Dieu, sa propre parole. Il a aussi les yeux fixés en avant, vers le tombeau vide et, au-delà, vers sa communion restaurée avec Dieu et avec les siens. La soif qu'il éprouve dans son agonie et la proximité de sa mort lui rappellent les promesses de Dieu au sujet de la joie qu'il va retrouver.

Jésus aspire à en finir et à passer à l'étape suivante, celle des retrouvailles. Il a soif de revoir le brigand, mais aussi Moïse et Elie, avec qui il a parlé de sa mort sur le mont de la

30. En représentant Jésus en train de rêver d'une relation sexuelle, le film de M. Scorsese fait tomber le mur sacré qui sépare la tentation du péché. Avec lui, s'écroulent la personne et la mission du Christ innocent, Sauveur des coupables. En ce sens, ceux qui ont accusé ce film de blasphème n'ont pas entièrement tort, car ce film attribue à une personne qui fait référence à Jésus non pas une tentation, mais un péché.

31. Pour les différents courants de l'interprétation, on peut voir I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, (Paris : Cerf, 1986), 171-178.

32. K. Schilder, *Christ Crucified*, 428-430. Parmi les interprètes évangéliques qui ont trouvé un deuxième sens spirituel à ces mots, on trouve C.H. Spurgeon et A.W. Pink.

transfiguration. La soif de Jésus concerne les siens qu'il va retrouver par-delà la mort. Au moment de l'institution de la Sainte Cène, Jésus a parlé, en ce sens, à ses disciples : « je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu ». ³³ La soif de Golgotha est, pour lui, un signe de la proximité du royaume où il boira, bientôt, non dans la souffrance, mais dans la communion des siens.

Jésus va se retrouver non seulement avec les siens, mais aussi avec son Père. De nombreux textes de l'Ancien Testament, dont le plus célèbre est peut-être le suivant, expriment cette soif de la présence de Dieu :

« Comme une biche soupire après des courants d'eau,
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu !
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant :
Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de
[Dieu ? » ³⁴

Le même thème se retrouve dans les prophètes :

« O vous tous qui avez soif
Venez vers les eaux...
Je conclurai avec vous une alliance éternelle,
Celle de la bienveillance fidèle envers David.
Voici : je l'ai établi comme témoin des peuples,
Comme conducteur, commandant les peuples. » ³⁵

Jésus-Christ, le fils de David, le conducteur de son peuple, en a partagé la condition, et il introduit ceux qui ont soif dans l'alliance de la bienveillance éternelle.

Cette référence à David comme « conducteur » nous rappelle une histoire étonnante de l'Ancien Testament qui permet de comprendre comment Jésus est « plus grand » que David.³⁶ Pendant une de ses campagnes, alors que les Philistins occupent Bethléhem, David interpelle ses hommes « qui me fera boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléhem ? » Trois d'entre eux forcent le camp de l'ennemi et rapportent de l'eau. Et David refuse d'en boire. Il répand « l'eau en libation » en disant, « Loin de moi, Eternel, de faire cela. N'est-ce pas le sang de ces hommes qui sont allés au péril de leur vie ? »

Que signifie cette histoire ? Elle souligne l'insuffisance, le

33. Luc 22:18.

34. Psalms 42:2,3 ; 63:3 ; 143:6,7 etc.

35. Isaïe 55:1,3-4.

36. 2 Samuel 23:15-17 ; 1 Chroniques 11:17-19.

manque de sagesse de David comme conducteur de son peuple. Il ne peut pas boire l'eau qui lui est apportée à sa demande, car il a mis des vies en danger. Pour cette faute, David offre l'eau en sacrifice de libation à Dieu. Quel contraste avec le fils de David ! Comme chef de son peuple, Jésus met sa propre vie en péril, et il boit en s'offrant en libation pour le salut de tous ceux qui forment son peuple. Il verse *son sang* afin de couvrir leurs péchés. Il accepte la coupe que le Père lui propose, il la boit jusqu'à la lie, jusqu'à la mort. Jésus devient, ainsi, à la différence de David, celui qui appelle son peuple à venir à lui et à boire.

Jésus est plus grand que David car, comme un vrai chef, c'est lui qui offre à boire. Il dit « *J'ai soif* », afin de devenir, pour ceux qui viennent à lui, la source d'eau vive. Selon l'Evangile de Jean, Jésus est à la fois celui qui demande à boire et celui qui donne à boire. Jésus, comme David, a demandé à boire à la Samaritaine ; puis ses paroles ont passé du plan naturel au plan spirituel :

« Donne-moi à boire... Quiconque boit de cette eau aura encor soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. »

Même image un peu plus loin, dans le temple de Jérusalem, lorsque Jésus appelle les hommes à lui :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Ecriture. Il dit cela de l'Esprit qu'allait recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. »³⁷

Ce deuxième passage a un caractère méthodologique ; trois éléments vont ensemble : l'eau qui sera donnée, la venue de l'Esprit et la glorification du Fils.

Ces textes donnent la clef qui permet d'accéder à la compréhension spirituelle du « *J'ai soif* », en approfondissant son sens naturel sans le contredire. A Golgotha, comme avec la Samaritaine, Jésus demande à boire avant d'offrir à boire. Augustin a bien indiqué ceci :

« Celui qui avant avait demandé à boire, avait soif de la foi de cette femme. Il demande à boire et promet

37. Jean 4:13-14 ; 7:37-39.

de donner à boire. Il éprouve un besoin comme quelqu'un qui s'attend à recevoir, mais il est dans l'abondance comme quelqu'un qui peut rassasier. »³⁸

En demandant à boire, le Sauveur crucifié formule une requête d'ordre physique, cohérente avec sa condition humaine, mais qui dissimule une réalité spirituelle, celle de sa divinité. Le Serviteur souffrant est le Seigneur victorieux au Calvaire ! En approchant de la mort, Jésus envisage son intronisation royale, puisque son œuvre est achevée. Il prépare l'eau vive du salut qui va être donnée au monde, dans l'effusion de son Esprit. Jésus s'en va pour que l'Esprit vienne.³⁹

La demande si ordinaire de Jésus laisse transparaître sa messianité. Celui qui demande de l'eau dans l'humiliation va la fournir à profusion par sa glorification. Humilié dans son humanité adamique, Jésus ouvre des écluses d'eau vive pour étancher la soif de son peuple, en attendant de restaurer toute la création, à l'image non d'un jardin avec deux rivières, mais d'une ville d'où « le fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal sort du trône de Dieu et de l'Agneau ».⁴⁰

Pour le moment, au centre de l'histoire, Jésus a soif ; il porte la malédiction du péché et il montre ainsi son désir de sauver les siens et de les mener à la nouvelle Jérusalem. « Combien grand est l'amour qui l'a conduit à un tel abaissement ! N'oublions jamais la distance infinie entre le Seigneur sur son trône de gloire et le crucifié desséché par la soif. Un fleuve d'eau vive coule aujourd'hui du trône de l'Agneau, mais il est abaissé jusqu'à dire 'J'ai soif'. »⁴¹

La communion avec Jésus-Christ

La cinquième parole n'est donc pas sans grande signification. Elle renvoie, au contraire, à une des vérités centrales de la foi chrétienne. Jésus a été un homme, il a eu soif, afin

38. Augustin, *Traités sur Saint Jean*, 15, 11-12, cité par I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, 176.

39. Jean 16:7. De même, certains interprètes, y compris Calvin, ont vu dans l'eau et le sang sortis du côté de Jésus un symbole du sens de l'œuvre de Christ : le sang versé pour les péchés et l'eau de purification donnée pour la vie nouvelle (Jean 19:34, 1 Jean 5:6).

40. Apocalypse 22:1.

41. C.H. Spurgeon. *A Treasury of the New Testament*. 666.

de communier avec nous dans notre humanité qui souffre des conséquences de la Chute. Il a versé son sang comme libation pour nos péchés afin de nous purifier et de nous unir à lui dans sa divinité. Dans un double mouvement, Jésus vient vers nous et il nous attire à lui. La soif de Jésus est un signe du désir qu'il a de notre salut et de la souffrance qu'il endure pour cela. Elle est comme une invitation à être de ceux qui ont « faim et soif de la justice », qui aspirent à le connaître toujours plus et à vivre en sa présence.

Tel est le besoin profond de notre nature humaine, c'est-à-dire bien plus que de simples paroles pieuses ! Augustin n'a-t-il pas dit que l'homme est sans repos jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé en Dieu ? Nos contemporains ont perdu la dimension spirituelle de la vie et ils s'efforcent de trouver leur repos, d'assouvir leur soif, dans toutes sortes de quêtes, matérielles ou autres. La parole d'Esaïe, vieille de presque trois millénaires, est bien actuelle : « pourquoi pesez-vous de l'argent pour ce qui n'est pas du pain ? Pourquoi peinez-vous pour ce qui ne rassasie pas ? »⁴²

La chasse aux satisfactions matérielles est incapable de procurer une paix spirituelle intérieure. Même nous, les chrétiens, nous sommes pris au filet du matérialisme, sans nous en rendre toujours compte. N'accordons-nous pas une importance excessive aux choses matérielles : possessions, plaisirs, vacances et épanouissement de notre personnalité ? Ne sommes-nous pas tentés, parfois, par un christianisme de la facilité et de la réussite qui nous permette de vivre, dans le monde, comme les autres, tout en formulant quelques actions de grâces. N'est-ce pas là, en définitive, une forme de dessèchement spirituel ?

La parole de Jésus, « *J'ai soif* » nous atteint au plus profond de nous-mêmes. Jésus s'est donné entièrement pour nous, afin de nous faire entrer dans sa communion pendant toute notre vie. Quel défi ! Tout ce que nous sommes, physiquement et matériellement, aussi bien que spirituellement, est uni à Jésus-Christ. Pas un aspect de notre existence qui ne lui appartienne ! Voilà ce que nous propose Jésus lui-même :

« Travaillez, non en vue de la nourriture qui périt mais en vue de la nourriture qui subsiste pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera... »

42. Esaïe 55:2.

Cette nourriture est le vrai pain descendu du ciel, Jésus lui-même, qui donne la vie, la soutient et la conduit à l'éternité :

« Moi je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif... celui qui voit le Fils et croit en lui a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »⁴³

Jésus est le pain rompu pour le salut du monde ; il a versé son sang pour que nous en buvions :

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »⁴⁴

Par ces images poignantes, nous apprenons que la vraie vie, celle qui dure dans l'éternité, surgit de l'unité avec Jésus-Christ, en « demeurant en lui ». Comment y arriver ? Jésus utilise trois verbes pour le dire : *voir*, *venir* et *croire*. Voir Jésus, c'est percevoir que la réalité de son témoignage est la vérité. Vénir à lui est l'acte de dépendance qui fondent l'amour pour Christ et la confiance en sa vérité. Croire en Christ, c'est le recevoir comme le pain nécessaire à notre vie. « Demeurer en Christ », c'est dépendre de lui pour tout, et apprendre à vivre en regardant vers lui et en portant du fruit.⁴⁵

A ceci, Jésus ajoute sa promesse : « celui qui mange de ce pain, vivra éternellement ». Christ nous prend avec lui en se donnant à nous. Telle est la finalité du don de Jésus sur la croix. Il a eu soif afin de nous prendre avec lui par son acte de salut et de nous donner son Esprit, qui « demeure en nous ». La vie devient ainsi une communion avec Christ, une marche par la foi, dans l'assurance de sa présence.

La faim et la soif non assouvies mènent aux conflits. Le « sud » a des besoins matériels et le « nord » des aspirations matérialistes. Libérés radicalement par Jésus de ces soifs, ayant trouvé notre paix en lui, les chrétiens apprennent, en tant qu'individus et Eglises, à ne pas être égoïstes.

Jésus a demandé à boire pour satisfaire, à son tour, notre soif. Quand nous demandons à boire l'eau de la vie, l'Esprit nous est donné, et nous portons cette eau à d'autres.

43. Jean 6:27-40.

44. Jean 6:55-58.

45. Voir l'étude de P. Marcel « La communication du Christ avec les siens : la Parole et la Cène » *La Revue Réformée* 37 (1986:1).

Parole 6 :

Le résultat de l'œuvre de la croix

« Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : *Tout est accompli.* Puis il baissa la tête et rendit l'esprit. »
(Jean 19:30)

Jésus boit le vinaigre puis, ayant dit « *tout est accompli* », il meurt. Ailleurs, nous lisons que Jésus cria d'une voix forte avant de prononcer sa dernière parole et de remettre son esprit entre les mains du Père.¹ Le cri de Jésus, dont font état les autres Evangiles, correspond à la sixième parole rapportée seulement par l'Evangile de Jean.

Il s'agit, encore une fois, comme pour la cinquième parole, d'un seul mot en grec.² Les deux avant-dernières paroles de Jésus sont donc très brèves. Rien de plus naturel étant donné l'extrême faiblesse du crucifié. Jésus apaise sa soif pour pouvoir crier d'une voix forte. Ensuite il prononce une dernière parole qui le recommande à Dieu.

Ce petit mot a une place centrale dans le triplet par lequel Jésus se met en chemin vers le Père. La parole précédente témoigne de la nature humaine de Jésus et de sa persévérance à vouloir sauver les siens ; avec la suivante, sa dernière parole, Jésus se confie à Dieu. Le « *tout est accompli* » est une déclaration dont le double mouvement concerne l'œuvre même de Jésus : rappel de l'épreuve *humaine* dont témoigne la quatrième parole et annonce de l'accueil *divin* évoqué par la dernière phrase. Cette déclaration a un caractère à la fois humain et divin : ce qui devait être fait l'a été selon la volonté de Dieu.

« *Tout est accompli* » ! Sans cette affirmation, la révélation biblique serait tout autre ! « *Tout est accompli* », voilà la carte de visite de Jésus, avec tous ses titres et qualités. Il la présente au Père et attend de lui en retour un « *lu et approuvé* », qui lui permette de prononcer sa dernière

1. Marc 15:37 ; Matthieu 27:50 ; Luc 23:46.

2. *Tetelestai* dans le grec, un parfait passif, qui exprime l'idée d'un acte terminé dans le passé qui a des conséquences pour le temps présent. Le verbe *teleo* = « terminer, accomplir, achever, rendre complet », qui donne le sens de « il a été assurément accompli ».

parole et de se remettre au Père. « *Tout est accompli* », affirmation articulée d'une voix forte, en public, sur la place de l'histoire. Jésus a achevé l'œuvre par laquelle toute l'histoire et tous les besoins humains sont réorientés. Rien de moins ! Il se sait désormais agréé par Dieu ; il a accompli le salut des hommes.

Si Jésus n'avait pas prononcé cette parole, comment saurions-nous que Dieu a agréé l'œuvre de la croix ? Jésus a-t-il réellement satisfait l'attente de Moïse, David, Elie et les prophètes ? Le salut n'a-t-il pas à être refait *par nous*, comme si nous étions encore sous la loi et dans nos péchés ? Sans cette parole, quel serait le sens de la résurrection ? Quel serait le fondement de l'espérance chrétienne ?

La sixième parole, avec ses perspectives globales sur l'histoire, sur le salut et sur le rapport entre Dieu et les hommes, est considérée, à juste titre, comme celle qui montre « *Christ dans la justification* »³ : Jésus justifié devant Dieu et Jésus justice et justification des hommes. Oublier un des aspects de cette parole, revient à en ruiner la richesse, à en réduire la portée cosmique et à la rabaisser au rang d'une simple expression de soulagement humain.

« *Tout est accompli* », c'est bien plus que nos « j'ai terminé », nos « c'est fini » humains : celui de l'écolier qui, ayant achevé ses devoirs, se hâte d'aller taper dans un ballon ou celui de la résignation au terme d'une épreuve inéluctable. A la croix, le soulagement de Jésus ne signifie ni sentiment de défaite, ni résignation. Il exprime à l'inverse une certitude. Jésus dit tout haut ce qui est dans son cœur ; celui « qui savait déjà que tout était achevé » s'exprime ouvertement, *fortissimo*.⁴

Cette parole est empreinte de puissance : elle exprime une certitude, une assurance quant à la réalité du fait. Plus aucun retour en arrière n'est possible ; les aiguilles de l'histoire ne marqueront plus l'heure de midi du « vendredi saint ». Il est trois heures. Jésus se tient au centre de la création et de l'histoire, non comme un supplicié condamné, mais comme Seigneur légitime. Il affirme que tout a un sens, une direction, une réponse, car tout est accompli ! Tout l'Evangile, toute la loi, la création, la rédemption et le jugement du dernier jour.

Jésus s'établit ainsi au-dessus de toutes choses. Victoire,

3. K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), ch. 19.

4. Jean 19:28.

joie, satisfaction du travail bien fait et achevé, fierté de l'artisan qui regarde les contours de son œuvre, plaisir de l'offrir comme un présent digne de Dieu : tout cela, et bien plus encore, se trouve en raccourci dans cette parole prononcée des profondeurs de *la croix*, parole insondable pour nous, au pied du Calvaire.

Jésus arrivé au terminus

Jésus est arrivé au terminus, au bout de son chemin de douleurs. Comme Marie s'en est allée après que Jésus lui ait adressé la parole, il se prépare, maintenant, à passer de la souffrance à la gloire. Le crucifié, qui n'a pas répondu aux moqueries de la foule qui l'invitait à descendre de la croix, qui n'a pas fait appel à des légions d'anges pour le sauver, va entrer dans la nouvelle création.

Quel est le sens exact de la sixième parole ? Deux réponses ont été données :

- Jésus a accompli les Ecritures ;
- Jésus a complété son œuvre d'humiliation.

Il n'est pas nécessaire de choisir entre les deux, car elles sont complémentaires. L'une éclaire l'autre. En accomplissant son œuvre messianique, Jésus agit de façon entièrement conforme à l'Ecriture. Il ne peut être médiateur sans incarner les attentes de l'Ancien Testament, et ces attentes se réalisent dans l'œuvre qu'il accomplit.

En quoi consiste-t-elle ? S'agit-il uniquement des souffrances visibles de Jésus à la croix, de son humiliation, de son rejet, de l'oppression subie et de sa mort ? Assurément ses actes ont une signification plus profonde. Jésus apporte une offrande à Dieu, il paie le prix du péché et se soumet à la colère divine. Son obéissance est sacrificielle.

Seul, le passé est-il en cause ? Encore non ! Le Messie, qui accomplit les Ecritures, se tient entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Jésus a non seulement accompli l'Ancien, mais établi, par son œuvre, les gloires qui allaient suivre. Selon Pierre, les prophètes avant Jésus ont contemplé ces réalités :

« ils se sont appliqués à découvrir à quelle époque et à quelles circonstances se rapportaient les indications de l'Esprit de Christ qui étaient en eux et qui, d'avance attestait les souffrances de Christ et *la*

*gloire qui s'ensuivrait... Maintenant, elles vous ont été annoncées par ceux qui vous ont prêché l'Évangile par le Saint-Esprit... »*⁵

Jésus, en articulant ces mots à tonalité triomphale, n'a-t-il pas aussi en vue, comme les prophètes, sa gloire à venir ? Qui oserait affirmer le contraire ? Comment pouvoir décrypter, à deux mille ans de distance, ce que Jésus pouvait ou ne pouvait pas savoir ?⁶ Seul le témoignage de la révélation peut nous éclairer.

Comment ne pas admirer les qualités d'esprit et le discernement de Jésus qui lui font percevoir qu'en cet instant se tourne la clef des siècles, du temps et de l'éternité ? « Quelle puissance d'esprit le Sauveur a dû avoir pour s'élever au-dessus de ces Alpes de l'agonie, qui vont même jusqu'aux nuages » !⁷ En effet, Jésus prend place auprès de Dieu comme Fils et comme garant du salut afin d'authentifier son œuvre. L'éternel et le temporel, le divin et l'humain se sont approchés l'un de l'autre. Dieu et l'homme sont réconciliés en Christ puisque « tout est accompli » !

Aussi n'est-il pas exagéré de dire que la sixième parole contient en germe toutes les autres.⁸ Jésus parle au Père pour lui-même et pour le monde. Il récapitule les autres paroles et il accomplit les Ecritures. Les références bibliques suivantes illustreront ce point :

— *Jésus parle pour lui-même*

« Après les tourments de son âme, il rassasiera ses regards. »

« Tu me feras connaître le sentier de la vie ; il y a abondance de joies devant ta face, des délices éternelles à ta droite. »⁹

— *Jésus parle pour les hommes*

« Je publierai ton nom parmi mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée. »¹⁰

— *Jésus se présente à Dieu avec son œuvre*

« Tu es un abri pour moi, tu me gardes de la détresse, tu m'entoures de cris de délivrance. »¹¹

5. 1 Pierre 1:10-12.

6. Voir P. Marcel, *Face à la critique : Jésus et les apôtres*, (Genève : Labor et Fides, 1986), qui montre les vraies démarches de la foi et de la raison par rapport aux Evangiles.

7. C.H. Spurgeon, prédication sur Jean 19:30 dans *A Treasury of the New Testament*, (Londres : Marshall, Morgan & Scott, s.d), t. I, 670.

8. R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, (Edimbourg : T. & T. Clark, 1873), t. VIII, 25-27.

9. Esaïe 53:11 ; Psaume 16:11.

10. Psaume 22:23 ; Hébreux 2:10-13. Voir Esaïe 52:13-15 ; Luc 24:25-27.

11. Psaume 32:7.

Face à ses ennemis persuadés d'avoir terminé leur tâche et à Satan, dont le complot semble avoir réussi, Jésus proclame son triomphe, « *Tout est accompli !* »

Bien qu'il soit impossible de dissocier comment Jésus accomplit l'Écriture et comment son œuvre messianique est achevée à la croix, nous allons les considérer séparément afin de voir comment les deux natures de Jésus, l'humaine et la divine, se manifestent dans l'un et l'autre cas.

La finalité et la plénitude des Ecritures

« *Tout est accompli* », certes ; mais en disant « les Ecritures sont accomplies en Jésus-Christ », que voulons-nous dire ?

La réponse à cette question est loin d'être simple, car elle a une portée globale. En d'autres termes, en quel sens une personne accomplit-elle le contenu d'un *livre*, ou d'un ensemble d'écrits ? Cette façon de parler est particulière au christianisme et liée à son caractère historique. Les écrits chrétiens ne sont pas des préceptes moraux ou une sagesse pour initiés. On ne dit pas que Mohamet a accompli le Coran, ou que Bouddha, ou tel autre sage, l'a fait pour les écritures bouddhistes.

L'accomplissement des Ecritures par Christ indique, en premier lieu, que celles-ci comportaient une attente et une invitation à regarder vers le moment de la venue du Messie. L'Ancien Testament comporte une dynamique historique dont l'apogée se situe à Golgotha.

« Tout est accompli » par Christ signifie, en deuxième lieu, que Jésus incarne, dans sa personne et dans ses actes, les réalités décrites par l'Ancien Testament. Les types, les rites, les institutions sont récapitulés en lui. La révélation divine est d'abord un acte de salut avant d'indiquer une éthique fondée sur cet acte divin. Tous les actes de salut caractéristiques de la religion de l'Ancien Testament tendent vers l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

En dernier lieu, cet accomplissement des textes sacrés signifie que Christ est, non seulement, celui qui agit pour sauver, mais qu'il a agi conformément à l'Ancien Testament, obéissant à ses lois et à ses préceptes.

Cette perspective est immense. Tout dans la Bible peut, en effet, être mis en rapport avec Christ, même s'il n'est pas

toujours facile de montrer que tout, dans l'Ancien Testament, trouve sa raison d'être en lui ! Une telle entreprise est cependant trop vaste pour être réalisée. Aussi une autre méthode s'impose-t-elle : examiner les paroles de Jésus lui-même et des apôtres à ce sujet. Cela suppose, naturellement, que leurs paroles sont reçues comme étant l'autorité sur laquelle se fonde notre foi.

Jésus comme aboutissement de l'histoire de l'alliance

Après la Chute, événement qui s'est déroulé objectivement dans le monde, Dieu est intervenu pour ouvrir une nouvelle perspective à l'histoire de l'homme-pêcheur, et il lui a adressé des promesses de salut. Le péché et le diable seront vaincus par la descendance de la femme.¹²

Tout au long de l'Ancien Testament, Dieu renouvelle ses promesses, maillons d'une chaîne d'actes de salut qui conduisent au Sauveur à venir. Sur le fondement de ces actes et de ces promesses, Dieu rassemble un peuple et fait alliance avec lui. L'appel au salut ne s'adresse donc pas seulement à la conscience individuelle intérieure de l'homme, mais aussi à une collectivité. Dieu donne à ce peuple des institutions adaptées à la nature de son alliance et à la promesse de salut qu'il lui a faite.

Ces institutions présentent deux caractéristiques typiques : le peuple est gouverné de façon « théocratique » ; il vit dans la présence de Dieu, ce qui exige la sainteté. Tout au long de la Bible, on peut lire : « je serai votre Dieu ; vous serez mon peuple » et « soyez saints, car moi je suis saint ». Des représentants du peuple sont donc institués : le prêtre, le prophète et le roi, dont le rôle varie en importance selon les moments de l'histoire.

Le prêtre représente le peuple pour ce qui concerne la sainteté nécessaire à la vie en la présence de Dieu ; il exerce son office en offrant des sacrifices pour le péché. Le prophète, quant à lui, dit la Parole de Dieu qui fonde la vie avec Dieu dans l'alliance et en rappelle les conditions. Enfin, le roi conduit le peuple et assure sa protection. Ces fonctions peuvent être exercées, sans que les personnes qui les assument portent le titre correspondant. Il en est ainsi, par exemple, pour Abraham ou Moïse, qui ont exercé les trois fonctions, sans titre.

12. Genèse 3:15,16.

Ceci est important à savoir pour bien comprendre comment, en Jésus-Christ, tout est accompli selon l'alliance qui unit Dieu et son peuple. Jésus se réfère, en effet, à ces trois offices pour « prouver » son autorité face à la contestation des chefs juifs. Il n'en porte apparemment pas les titres, mais sa manière d'exercer chaque fonction déborde toute institution. Jésus assume les trois offices et, en même temps, va bien au-delà de ce qu'ils représentent.

En tant que *sacrificateur*, il est « plus » que les prêtres et même que le temple où les offrandes sont faites :

« les jours de sabbat, les sacrificateurs violent le sabbat dans le temple, sans se rendre coupables. Or je vous le dis, *il y a ici plus grand que le temple*... le Fils de l'homme est maître du sabbat ».

En tant que *prophète*, il est plus que Jonas qui, pour accomplir sa mission, a passé trois jours dans le ventre d'un grand poisson ; le Fils de l'homme, lui, va mourir et passer trois jours dans la terre :

« Les hommes de Ninive se dresseront lors du jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se sont repentis à la prédication de Jonas, et voici qu'il y a ici plus que Jonas ».

Enfin, en tant que *roi*, Jésus surpasse Salomon, dont l'éclat a attiré même les païens ; la souveraineté de Jésus s'exercera bien au-delà d'Israël :

« La reine du Midi... est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et voici qu'il y a ici plus que Salomon. »¹³

Jésus atteste, dans son ministère, que ces institutions et ces offices, récapitulés dans sa personne *humaine*, sont des types et des images de la réalité supérieure qu'il représente. Toute la vie de l'alliance, dans son déroulement historique, converge vers lui. Il est, dans tous les aspects de sa vie, le représentant parfait de son peuple.

La question pourrait être abordée sous un autre angle, plus théorique. Imaginons que Jésus n'ait jamais existé. Serait-il possible à partir de l'Ancien Testament, de la

13. Matthieu 12:5-8, 40-41,42. Les trois offices de Christ, pour comprendre son ministère de médiateur, ont joué un rôle capital dans la théologie réformée classique. Leur utilité a été critiquée par certains théologiens modernes, tel que W. Pannenberg dans sa *Christologie* (Paris : Cerf, 1971). Ce refus cache un problème plus grave : celui de ne pas accepter les paroles des Evangiles comme étant authentiques et de refuser à Christ la possibilité d'être conscient de sa messianité.

richesse des types, des images et des prophéties qu'il contient, d'arriver à construire un portrait-robot exact de Jésus-Christ ?

En effet, comment imaginer une personne à la fois sacrificateur, sacrifice et temple ? Comment réconcilier la notion de roi avec l'étable de Bethléhem, avec le « sans feu ni lieu » du ministère itinérant, ou avec le crucifié de Golgotha ? Comment concevoir le contenu du message du prophète, qui serait lui-même la Parole faite chair ? Comment arriver à concilier les contrastes concernant le Seigneur des miracles et le Sauveur de la souffrance. Un ordinateur à la logique tout humaine ne pourrait que sauter !

Le *fait* de l'incarnation du Fils résume toutes ces oppositions et les récapitule. Jésus, l'homme, assume tous les aspects de l'alliance en tant que représentant de son peuple. Il est prophète comme Moïse et Jérémie, champion comme Josué, roi comme David et Salomon, prêtre comme Mélchisédek et Aaron. Il est l'eau du rocher dans le désert, la manne qui descend du ciel, l'agneau sur l'autel et le Samson qui meurt en donnant sa vie pour détruire ses ennemis. Il est le Fils de Dieu, l'Israël véritable, appelé « hors d'Egypte », qui sort vainqueur de l'épreuve de force avec Satan au désert avant de connaître l'exode de sa mort, à Jérusalem. Il rétablit les douze tribus. Il est le dernier Adam, celui qui entre dans la nouvelle création et qui y fait entrer avec lui toute sa race à cause de son obéissance !

Jésus est présent dans toute l'Ecriture ; avant sa venue, il agit pour sauver son peuple, et après son ascension, il confie aux apôtres la tâche de le conduire. Il est actif, partout et en tout, dans la révélation divine ! Ainsi, à la croix, tout est accompli, en effet, dans sa personne.

L'histoire de la révélation divine a son aboutissement en la personne de Christ, particulièrement en sa mort et en sa résurrection. Jésus l'affirme à deux reprises après sa résurrection, d'abord aux deux disciples sur la route d'Emmaüs et puis aux onze :

« Commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait ».

« C'est ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous : il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes. Alors il leur ouvrit

l'intelligence pour comprendre les Ecritures. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour et que la repentance en vue du pardon des péchés serait prêchée en son nom à toutes les nations... »¹⁴

Toutes les Ecritures aboutissent à Christ. L'histoire du salut divin avance inéluctablement vers lui, car tout est éclairé par sa mort et sa résurrection futures et sert de prélude à son retour. Ce qui commence avec Moïse et, avant lui, dès le premier chapitre de la Genèse, concerne Jésus et son incarnation. Pour lire la Bible « avec intelligence », il faut le faire à la lumière de cette affirmation, et rechercher et trouver partout, dans l'histoire, des pas conduisant à l'accomplissement en Christ.

Ainsi lorsque Jésus affirme « *tout est accompli* », cela ne signifie pas seulement que Golgotha est la matérialisation de tout ce qui concerne sa mort dans l'Ancien Testament. Cela serait trop restrictif. La sixième parole indique, en effet, que *tout* dans la révélation divine, aussi bien les ordonnances de l'alliance que son histoire, débouche sur la personne et l'œuvre d'humiliation et de gloire de Christ.

Une illustration. À la fin d'une partie d'échec, lorsqu'un des joueurs prononce « échec et mat », les pièces encore sur l'échiquier, occupent leur position finale. Si nous avons suivi le jeu depuis le début, nous savons quelles positions les pièces, présentes à la fin, ont occupé successivement. De même, le « *tout est accompli* » est « *l'échec et mat* » prononcé contre Satan, le mal et le péché. Jésus, qui effectue le dernier mouvement, a été présent de différentes manières tout au long du « jeu ». Son dernier acte est décisif ; ceux qui le précédent l'ont préparé. « *Tout est accompli* » revêt un caractère irréversible !

L'accomplissement du salut par le Fils de Dieu

Oui, tout est accompli, parce que l'œuvre du Fils de Dieu est parfaite. Ceci nous éclaire, non seulement sur Christ, mais aussi de façon prophétique sur Dieu lui-même qui reconnaît le sacrifice de la croix. Nous abordons, maintenant, le côté *divin* du salut.

14. Luc 24:27,44-47. Voir en ce qui concerne l'inspiration des Ecritures exprimée dans ce passage, P. Wells, *Quand Dieu a parlé aux hommes*, (Mulhouse : LLB, 1985), 45ss.

Le Fils exécute pleinement la mission que le Père lui a confiée. Sur la croix, comme tout au long de sa vie, il concrétise leur accord initial. La croix est non seulement le sommet de l'histoire humaine du peuple de Dieu, mais aussi la réalisation du plan éternel du Père et du Fils, établi « avant la fondation du monde » pour sauver des hommes.

Mais comment Jésus peut-il dire que « tout est accompli » alors que tant de choses, en apparence, ne le sont pas encore : sa dernière parole, qui n'est pas encore dite, la descente de la croix, la contemplation du corps percé, la mise au tombeau, événements qui, tous, accomplissent des prophéties ? « *Tout est accompli* » parce que le sacrifice *pour le péché*, objet de l'accord entre le Père et le Fils, est achevé au sens strict. L'abandon dont témoigne la quatrième parole a eu lieu. Christ a assumé les conséquences du péché en passant par l'enfer du délaissement. Déjà, le salut est parfaitement « *accompli de jure* comme il le sera bientôt *de facto* ».¹⁵ Par son obéissance totale et sa perfection, le Fils de Dieu s'est chargé de la tâche que le Père lui a confiée. L'Evangile de Jean utilise le mot « *accompli* » plusieurs fois dans ce sens :

« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir sa parole ».

« Les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes témoignent de moi que le Père m'a envoyé ».

« Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. »¹⁶

Une nouvelle période de l'histoire du salut est ainsi inaugurée publiquement, car les obligations de l'alliance des œuvres, que Dieu a contractée avec Adam comme condition de vie, ont trouvé leur accomplissement dans l'obéissance de Christ.

Une première interprétation de l'obéissance de Christ, et la plus immédiate, renvoie à la loi de l'Ancien Testament. L'apôtre Paul parle, à maintes reprises et de façons très variées, de la croix comme étant la fin de la loi. Très souvent, il met en contraste la loi et la foi en la croix : « Christ est la fin de la loi, en vue de la justice pour tout croyant ».¹⁷ Cet accomplissement de la loi n'implique pas

15. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, (Grand Rapids : Baker, 1958), 103.

16. Utilisant les mots proches *teleioō* et *teleō* : Jean 4:34 ; 5:36 ; 17:4.

17. Romains 10:4, utilisant le mot *telos* pour fin.

son abolition, comme si le croyant pouvait désormais agir comme il veut ; sa signification est éclairée par les paroles de Jésus : « Je suis venu non pour abolir (la loi et les prophètes), mais pour accomplir ».¹⁸

Dans la personne de Jésus, la loi est concrètement et totalement obéie, et à la croix, la conséquence de la désobéissance à la loi est effacée. Le péché, qui est contraire à la loi divine, l'accusation encourue par le pécheur, et la mort, notre héritage en suite de la faute d'Adam, sont tombés sur Christ qui prend en charge, à notre place, le côté négatif des exigences de la loi.

Paul évoque aussi, ce qui est intéressant, la croix de Jésus comme une nouvelle forme d'écriture qui s'ajoute à la loi de l'Ancien Testament. Aux Galates qui veulent revaloriser la loi, il s'écrit :

« O Galates insensés ! qui vous a fascinés, vous, aux yeux de qui Jésus-Christ a été tracé par écrit, crucifié ? »

Ailleurs, il utilise une comparaison encore plus osée :

« Jésus-Christ a effacé l'acte rédigé contre nous et dont les dispositions nous étaient contraires ; il l'a supprimé, en le clouant à la croix... »¹⁹

Dans le premier texte, Christ crucifié est présenté comme un écrit nouveau qui vient compléter et interpréter totalement celui qui existe déjà. Dans le deuxième, le corps de Christ lui-même, cloué à la croix, incarne et assume l'accusation de la loi contre nous : à savoir le jugement de la mort. L'obéissance parfaite de Christ et la souffrance de sa mort constituent l'essentiel de son œuvre, selon les prescriptions de la loi. Ainsi, la sixième parole est une parole de victoire !

Une deuxième interprétation de l'obéissance de Christ renvoie plus loin, à l'alliance avec Adam, au début de l'histoire. En accomplissant la loi, Jésus ne parachève pas simplement l'histoire d'Israël ; il pose le fondement de l'alliance de grâce qui est présente tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. « *Tout est accompli* » marque un commencement, une création, comme les paroles de Dieu, dans la Genèse, reconnaissent que la création est

18. Matthieu 5:17.

19. Galates 3:1, ma traduction de *prographē estaurōmenos* ; Colossiens 2:14, où il utilise les mots *chairographon tois dogmasin* pour « acte rédigé ».

bonne et constituent le prélude au repos divin sur « toute l'œuvre qu'il avait créée ».²⁰

Jésus est le « dernier Adam » venu faire, à notre place, les œuvres requises dans la première alliance, l'alliance des œuvres, celle que Dieu a conclue avec Adam pour acquérir la vie éternelle. L'obligation d'obéissance qui a toujours existé, existe encore pour tout humain, même après la Chute, car elle n'a pas été annulée ; Jésus y a satisfait dans sa vie et dans sa mort. Il a été parfaitement obéissant, ce qui est la condition du salut dans l'alliance adamique. Cette obéissance est le fondement de l'alliance de grâce, dont la condition est, non les œuvres, mais la foi en la croix.

« *Tout est accompli* » est donc une parole décisive pour tout le déroulement de l'histoire humaine, celle qui précède, et prophétiquement celle qui va suivre. Cette affirmation fait allusion à la grâce que l'homme a perdue par sa désobéissance. Elle est annoncée dès Genèse 3:16 et confirmée dans les promesses de l'Ancien Testament. Elle est fondée sur la justice que Christ subit à la place des hommes pécheurs, en prenant sur lui leurs fautes. Elle englobe aussi l'avenir, car la justification obtenue par le Sauveur constitue la substance de la bonne nouvelle.

Tout dépend de cette parole : la résurrection, l'ascension, la prédication aux juifs et aux païens, le rassemblement de l'Eglise, la patience de Dieu, qui nous permet de vivre aujourd'hui, le retour de Jésus en gloire, le jugement, la nouvelle création. *Tout* découle de ce qui se passe en cet instant ! Christ va être reçu au ciel « jusqu'au temps du rétablissement de tout ce dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois ».²¹ Toute l'histoire du royaume de Dieu se trouve ainsi résumée. Cette parole est comme une semence mise en terre, un grain de blé qui va croître, mûrir et porter du fruit.²²

20. Genèse 1:31-2:3. Pour préciser, il y a une alliance de grâce dans l'Ecriture qui est inaugurée après la Chute. Elle a deux « dispensations », la première est appelée « ancienne » par rapport à celle qui est « nouvelle » en Christ et qui est définitive. « L'alliance des œuvres » parle de l'alliance créationnelle établie entre Dieu et Adam. A ce sujet voir, H. Blocher, *Révélation des origines*, (Lausanne : PBU, 1979), ch. 6.

21. Actes 3:21.

22. Jean 12:24. Dans la section suivante consacrée aux fruits de la mort de Christ, nous verrons les conséquences de son accomplissement pour l'application du salut aux chrétiens. Il ne s'agit pas d'exposer la doctrine du Saint-Esprit, mais de donner une esquisse très rapide des principes établis par l'accomplissement de la croix. Pour le rapport entre la justification et la sanctification et l'œuvre du Saint-Esprit dans le salut voir P. Wells, *L'Itinéraire de la vie chrétienne* (Genève : Maison de la Bible 1990) passim.

Jésus fait état de sa justice qui établit son droit à la vie éternelle. Il n'est ni un des « grands hommes » de l'histoire, ni un de ses « leaders religieux » ; il en est le Seigneur et le Maître. De la croix, il déclare qu'il justifie beaucoup de personnes.

L'efficacité du salut de la croix

« *Tout est accompli* » : non seulement les Ecritures, mais aussi le salut que celles-ci révèlent. Les expressions courantes « salut », « rédemption », ou « vie éternelle » utilisées pour décrire les conséquences de l'œuvre de Christ sont assez vagues. La Bible évoque de façon plus précise le rapport établi entre Dieu et l'homme par l'alliance de grâce. Il faut y prendre garde pour avoir une notion de la vie chrétienne enracinée dans l'Ecriture.

Par la quatrième parole, Christ manifeste que sa mort est un sacrifice offert à Dieu en faveur des hommes. La sixième évoque les *résultats* de ce sacrifice. Christ a accompli la volonté de Dieu, son œuvre sacrificielle est terminée. En quoi le rapport entre Dieu et les hommes s'en trouve-t-il modifié ? Quelle est l'efficacité de la croix pour nous ?

La réponse à ces questions est double. Négativement, Christ souffre la mort pour supprimer les conséquences de notre faute ; positivement, il obéit parfaitement et nous obtient la vie éternelle.

La mort de Christ et les conséquences du péché

Le sacrifice de Christ sur la croix est, tout d'abord, *relatif à Dieu*. Par sa souffrance et sa mort, Jésus a ôté tout ce qui faisait obstacle à l'exercice de la faveur de Dieu envers l'homme. Le sacrifice de Christ sur la croix, en enlevant le péché de l'homme, c'est-à-dire sa désobéissance à la loi, comble le fossé qui existe entre Dieu et l'homme. En occupant la place légitime des pécheurs, en supportant leur condamnation, la colère divine et la mort, Jésus a effectivement supprimé l'inimitié entre Dieu et les hommes.

Par son intervention à la croix, Jésus obtient un double résultat : il détourne la colère de Dieu et il nous le rend propice. L'interprétation de cet événement dans le Nouveau Testament montre que c'est bien-là la compréhension qu'en ont eue les apôtres :

- « Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. Il est lui-même la victime propitiatoire pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. »
- « Dieu nous a envoyé son Fils comme victime propitiatoire pour nos péchés. »
- « C'est lui que Dieu a destiné comme victime propitiatoire pour ceux qui auraient foi en son sang. »
- « (Jésus est) un souverain sacrificeur miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu pour faire la propitiation des péchés du peuple. »²³

Ces quatre textes évoquent le rôle de Christ, dont le service consiste à apaiser le jugement de Dieu contre le péché de son peuple. En subissant la condamnation de la loi à notre place, Christ nous décharge de nos obligations envers Dieu et assure la satisfaction des demandes divines. Ainsi la culpabilité de notre péché est transférée sur lui. Dans son amour pour nous, Jésus obéit à notre place, enlève notre péché et abolit l'inimitié entre Dieu et nous. Le mécanisme naturel de l'opposition de l'homme contre Dieu est cassé par cette démonstration de l'amour divin.

Il y a réconciliation entre des partis antérieurement hostiles. En Christ et à cause de lui, Dieu se réconcilie avec nous ; et nous sommes réconciliés avec Dieu. Cet acte de Dieu inclut, à la fois, l'établissement de cette nouvelle relation et l'état de paix qui en résulte. La haine et l'opposition font place à la paix et à la communion.

Même si de telles conceptions sont tout à fait étrangères à notre mentalité moderne, les affirmations bibliques nous conduisent à les accueillir :

- « Car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même, sans tenir compte aux hommes de leurs fautes, et il a mis en nous la parole de la réconciliation... Soyez réconciliés avec Dieu ! »
- « Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien

23. 1 Jean 2:2, 4:10. Romains 3:25 et Hébreux 2:17. Notre traduction. La Colombe traduit « victime expiatoire » alors que la version Synodale et la Segond de 1910 traduisent « propitiation ». Sur le débat concernant la manière de traduire le verbe grec *hilaskomai* et ses dérivés, voir J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, (Mulhouse : Grâce et Vérité/EBV, 1989), 160ss. Le remplacement de « propitiation » par « victime expiatoire » a une motivation théologique. Certains théologiens sont mal à l'aise avec la notion de la colère de Dieu et son apaisement. Le contexte doit avoir le pas, dans la traduction, sur les préférences théologiques.

plus forte raison, étant réconciliés serons-nous sauvés par sa vie ! »²⁴

Cette réconciliation est, d'abord, le fait de Dieu à cause de Christ. Comme dans tout procès, c'est à l'offensé d'accepter la réconciliation avec celui qui est dans son tort. Dieu se réconcilie avec nous qui sommes pécheurs, puisque notre péché est enlevé par Christ à la croix.

C'est à cause de la croix, où la justice divine est satisfaite que le salut est accompli. Par l'intervention de Christ, l'intégralité de la justice et de la sainteté de Dieu est entièrement sauvegardée, même si son attitude envers les pécheurs se trouve changée. Dieu n'atténue en rien sa loi morale, principe immuable de son gouvernement de l'univers. Le salut est accompli en la respectant. Ainsi Dieu assure la réconciliation des injustes, incapables par eux-mêmes d'obtenir sa faveur.²⁵

Par la foi qui l'unit au Sauveur, l'homme perdu est non seulement délivré de la séparation d'avec Dieu et du ressentiment que Dieu éprouve pour lui, mais il est aussi libéré de l'esclavage. La rédemption est le fruit de la rançon que Jésus a payée par sa mort sur la croix. « Le Fils de l'homme est venu... pour donner sa vie en rançon pour beaucoup ».²⁶ La rédemption est la cause de sa venue. Sa vie est le prix qu'il paie en se mettant à la place des pécheurs. A Golgotha, la rédemption dont les sacrifices pour la rémission des péchés de l'Ancien Testament sont l'annonce, est accomplie une fois pour toutes par Jésus.²⁷

Tout est accompli en Christ. Son sacrifice effectue une réparation globale des blessures du péché que tout être humain porte en lui-même :

- son sacrifice est la réponse que notre culpabilité suscite ;
- la propitiation est la réponse que la colère de Dieu exige ;
- la réconciliation est la réponse que notre aliénation espère ;
- la rédemption est la réponse que l'esclavage du péché impose.

24. 2 Corinthiens 5:18-19 ; Romains 5:10-11 ; Colossiens 1:20-21 et Ephésiens 2:1-5 expriment l'idée même si le mot *katalasso* est absent.

25. A.A. Hodge, *The Atonement*, (Cherry Hill, NJ : Mack, s.d.), 10ss, 141ss.

26. Marc 10:45 ; Matthieu 20:28.

27. M. Hengel, *La crucifixion*, (Paris : Cerf, 1981), 156ss, 171.

A l'objection que cette notion de l'efficacité de la croix est de nature juridique et ne porte pas la marque d'un amour authentique et spontané, nous répondons que Dieu agit selon les conditions de son alliance. Il est juste et saint ; il ne peut se trahir lui-même. Son alliance respecte les aspects fondamentaux de son caractère, au nombre desquels se trouve l'amour. Par amour, il confie l'œuvre du salut au Fils ; par amour pour les pécheurs, le Fils accomplit leur salut en se donnant lui-même pour eux. Sa mort honore le Père et son don appelle en retour notre amour. Si l'alliance a, certes, une structure juridique, son contenu est chaleureux et personnel, car le Dieu qui agit ainsi est un Dieu d'amour.

L'obéissance de Jésus et la vie

Le sacrifice de Christ sur la croix est, ensuite, *relatif aux hommes* qui sont associés aux grâces obtenues. Jésus-Christ nous sauve par son obéissance parfaite autant que par ses souffrances et sa mort. L'apôtre Paul affirme cela dans les paroles célèbres de Romains 5 :

« Comme par une seule faute la condamnation s'étend à tous les hommes, de même par un seul acte de justice, la justification qui donne la vie s'étend à tous les hommes. Comme par la désobéissance d'un seul homme, beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul, beaucoup seront rendus justes. »²⁸

Le parallélisme est net, même s'il soulève bien des questions. La désobéissance d'Adam est la cause de notre condamnation et l'obéissance de Christ celle de notre justification et de la vie.

Le principe de vie exposé tout au long de l'Ancien Testament — « vous garderez mes principes et mes ordonnances : l'homme qui les pratiquera vivra par eux »²⁹ — est mis en application par le Christ. Celui-ci obéit en tout, et particulièrement à la croix, le « seul acte », selon Paul, qui manifeste que sa justice est efficace pour notre justification. Par la croix, « la justice prescrite par la loi est accomplie en nous ».³⁰

28. Romains 5:18. Le « tous les hommes » ne se réfère pas à la même réalité dans les deux cas. Le premier « tous en Adam » est universel ; le deuxième « tous en Christ » ne l'est pas, et concerne seulement ceux qui sont unis avec Christ par la foi.

29. Lévitique 18:5.

30. Romains 8:2-4. Voir Galates 4:4-7.

Ainsi se trouvent cernés les deux moments que Luther a appelés « l'échange magnifique ». Nos péchés sont portés au compte de Jésus-Christ, qui les abolit à la croix ; la justice obtenue par son obéissance parfaite à Dieu nous est donnée et fonde notre justification.³¹ « Il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu. »³²

Ce grand mouvement d'échanges met en évidence la plénitude de l'amour du Fils de Dieu ; il comporte quatre temps :

- l'incarnation, lorsque Jésus revêt notre humanité à l'exception du péché ;
- la croix où notre faute lui est transférée ;
- la foi qui nous applique l'efficace du salut comme un don de Dieu : nous sommes justifiés personnellement ;
- la résurrection des morts, lorsque nous revêtirons l'immortalité comme Christ à la résurrection.

Le moment capital est celui de la croix, celui où l'obéissance de Christ est efficace pour notre justification.³³ Sans son obéissance positive à la loi et son acceptation de la volonté divine, sa souffrance et sa mort seraient inefficaces pour nous, car elles seraient comme celles de n'importe quel autre être humain. Mais l'obéissance totale de Jésus satisfait parfaitement Dieu et tout est accompli. Il n'y a rien de plus à faire. Maintenant, c'est à Dieu d'appeler, de régénérer, de justifier, d'adopter et de glorifier comme ses fils et ses filles ceux pour qui Christ est mort.³⁴

Dans cette sixième parole si éclatante, Christ laisse libre cours à sa joie, car il sait que « le don de Dieu est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur ».³⁵

La charte de la liberté chrétienne

Le caractère parfait de l'œuvre accomplie à la croix, dont rend compte la sixième parole, a trois aspects aux conséquences capitales pour la vie chrétienne.

31. La raison de notre justification n'est pas notre foi, mais la justice de Christ qui nous est donnée gratuitement. La foi n'est que l'instrument qui permet de s'approprier la justice parfaite et complète de Jésus. Voir P. Wells, *L'Itinéraire de la vie chrétienne*, ch. 6.

32. 2 Corinthiens 5:21. Voir aussi Romains 10:4 ; 1 Corinthiens 1:30 ; Philippiens 3:9 ; Jérémie 23:6.

33. Voir J.I. Packer, « What did the cross achieve ? » *Tyndale Bulletin*, 25 (1974), 31ss. et J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, 174-185.

34. Romains 8:29-30 ; Ephésiens 1:13-14.

35. Romains 6:23.

En premier lieu, le « *tout est accompli* » de la croix ratifie l'alliance de grâce. A la manière d'un traité de désarmement entre super-puissances, la croix du Christ est le sceau de l'alliance entre Dieu et l'homme. Jésus ayant tout accompli pour le salut, le Père promet de recevoir tous ceux qui ont foi en Christ. Cette alliance est sûre et certaine. Rien ne peut en modifier la durabilité ou la valeur. Dieu ne peut renier la croix ; sa promesse est permanente.

Le « *tout est accompli* » sert de fondement objectif à l'assurance du salut. Le chrétien sait que Dieu a donné sa parole d'honneur ; rien ne peut remettre en question le sort de ceux qui sont en Christ. Nous pouvons douter, par moment, de l'authenticité de notre foi, mais non pas de la réalisation, une fois pour toutes, des conditions du salut. Cette certitude externe est le médicament le plus efficace qui soit pour guérir nos difficultés intérieures.

Comprendre ce qui a été accompli à la croix et percevoir l'immensité de l'amour que Dieu y manifeste, sont les deux aliments les plus aptes à nourrir une foi chancelante. « En nous tenant sous la croix, nous le voyons comme un paratonnerre dans l'orage qui attire l'éclair mortel et toute la fureur de la tempête. Nous sommes sains et saufs. Seigneur, tu peux faire tonner ta loi et frapper avec l'éclair de ta justice ! Nous pouvons regarder avec tranquillité le déchaînement des éléments, car nous sommes saufs sous la croix. »³⁶

En deuxième lieu, le « *tout est accompli* » signifie que nos péchés sont réellement enlevés en Christ, qu'ils ne peuvent plus nous accuser, ni nous séparer de l'amour de Dieu, ni nous faire tomber définitivement. L'œuvre de Christ n'est pas perfectible. A la croix, Jésus a rempli toutes les conditions nécessaires pour assurer le salut de ses enfants. Négativement, comme pour « Chrétien » dans le célèbre conte de J. Bunyan, *Le voyage du pèlerin*, le fardeau du péché disparaît au Calvaire. Son esclavage est terminé. Notre comportement est libéré de la puissance du péché. Résister et lutter contre ses attaques en nous sont maintenant choses possibles.

En d'autres termes, positivement, comme Calvin l'a souligné, les traditions, les cérémonies de la loi et les mérites prennent fin avec le sacrifice de Christ.³⁷ Un salut parfait a

36. C.H. Spurgeon, *A Treasury of the New Testament*, 675.

37. J. Calvin, *Evangile selon Saint Jean*, (Aix-en-Provence : Kerygma/Farel, 1978), 511, parle, en se référant aux pratiques romaines, « des moyens innombrables que les hommes se forgent pour acquérir le salut ».

été accompli une fois pour toutes. Ni le mérite d'une bonne vie, ni la reconnaissance d'une Eglise, dispensatrice de la grâce divine par ses sacrements et ses liturgies, n'ont à y être ajoutés. Toute tradition humaine qui amoindrit l'œuvre de la croix est en radicale contradiction avec cette parole de Christ et porte atteinte à l'efficace de sa croix.³⁸

En dernier lieu, la sixième parole annonce la défaite de Satan et la victoire de Jésus sur le mal.³⁹ Le monde n'est pas le théâtre d'une lutte entre deux puissances égales. Le prince de ce monde a été jeté dehors. Jésus a écrasé « par sa mort celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et a délivré tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans l'esclavage ».⁴⁰ Les actes de Satan, comme la mort qui reste le dernier ennemi, sont strictement limités et placés sous le pouvoir de Christ.⁴¹

Le diable n'a pas barre sur les chrétiens.⁴² Satan ne peut pas les obliger à pécher, ni leur faire perdre leur salut, ni avoir un pouvoir sur leur corps par démonisation ou maladies... Jésus et Satan ne peuvent pas cohabiter dans un enfant de Dieu. Le croire, c'est refuser, en pratique, la parole « *tout est accompli* ». Aussi est-il néfaste de se laisser aller à voir un peu partout l'influence et la puissance satanique.

Si quelqu'un est en Christ, il est « une nouvelle créature, les choses anciennes sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles ».⁴³ Il est né par le *fiat* divin de la sixième parole, il est uni à Christ et il a revêtu Jésus-Christ et sa justice. Par le Saint-Esprit, il est passé de la mort à la vie et la page est définitivement « tournée ».

« *Tout est accompli* » ! Oui, prenons cette parole formidable au sérieux ! Croyons qu'il en est ainsi de tout notre cœur !

38. Il faut insister sur le caractère unique de la croix aujourd'hui, face à un catholicisme romain qui, malgré certains aménagements, n'a pas changé sa structure et ses traditions fondamentales, en particulier sur la manière de recevoir la grâce divine, mais aussi face aux théologies humanistes. Ces dernières, en refusant le caractère substitutif de la mort de Christ, font seulement de Jésus un modèle éthique de fraternité. Ainsi dans les traditions religieuses de l'humanité, on trouve beaucoup de chemins qui mènent tous, par des routes différentes, à une même fin : la réconciliation universelle de tous les hommes dans un monde uni. Cette perspective n'est pas chrétienne et s'inscrit en faux contre les paroles et les actes du fondateur du christianisme lui-même.

39. Voir J. Scott, *La Croix de Jésus-Christ*, 221-245.

40. Hébreux 2:14.

41. Voir W.J. Grier, *Le grand dénouement*, (Mulhouse : Grâce et Vérité, 1977), 114-126.

42. Jacques 4:7.

43. 2 Corinthiens 5:17.

Parole 7 :

Jésus surmonte la mort : la certitude de la réussite

« Jésus s'écria d'une voix forte : *Père, je remets mon esprit entre tes mains.* Et, en disant ces paroles, il expira. »

(Luc 23:46)

Après avoir vécu une vie d'obéissance et de disponibilité au service de Dieu et après avoir enduré les souffrances de la croix, comment Jésus va-t-il considérer sa mort ?

Sera-ce comme une injustice, à l'image de ceux qui, frappés dans la force de l'âge, se révoltent contre leur destin ? Ou bien comme une délivrance, à l'image de ceux qui, après avoir beaucoup souffert, se résignent à partir ?

Seul parmi les quatre évangélistes, Luc enregistre la septième parole que Jésus adresse au Père avant d'expirer. Marc et Matthieu y font allusion de façon indirecte lorsqu'ils indiquent que Jésus crie « d'une voix forte » avant de rendre l'âme. Quant à Jean, il se borne à décrire le dernier geste de Jésus en disant qu'il « incline la tête et remet son Esprit au Père ». Ce faisant, sans citer les paroles de Jésus, il témoigne de leur sens.¹

Fait remarquable commun à tous ces récits, aucun évangéliste ne dit que Jésus est mort. La réalité de la mort de Jésus n'en est pas niée pour autant. Par le choix de cette expression inhabituelle, « *remettre l'esprit* », le caractère unique du crucifié est mis en évidence. L'expression utilisée dans l'Evangile de Jean est frappante, car « *donner l'esprit* au sens de mourir n'existe nulle part dans l'antiquité... Jean a inventé une tournure toute nouvelle... il faut qu'il ait pour cela une intention déterminée ».²

Quel est le caractère particulier de la mort de Christ ? Sans se lancer dans toutes sortes de spéculations, il est

1. Luc 23:46 ; Marc 15:37 ; Matthieu 27:50 ; Jean 19:30.

2. I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, (Paris : Cerf, 1986), 179. Matthieu invente une formule similaire en utilisant le mot *aphēken to pneuma* au sens d'« exhaler », alors que Luc dit « expirer », *exepneusen*, qui n'est pas, non plus, le terme normal pour désigner la mort.

permis d'affirmer que la réponse se trouve dans les six autres paroles, et que la septième en est, à la fois, le sommet et la conséquence. Jésus s'est acquitté de ses devoirs envers les hommes, il a été abandonné sous la malédiction, il a offert une humanité parfaite à Dieu et accompli l'alliance en la scellant de son sang. Maintenant il meurt, non pas abattu et vaincu, mais conscient que la mort ne peut pas le retenir.

Jésus va au-devant de la mort en vainqueur et non comme s'il était vaincu par elle. C'est ce qui est exprimé de façon admirable dans un hymne de l'Eglise primitive : « Ce n'est pas la mort qui s'est approchée de Christ, mais l'inverse : Christ est mort sans mourir. »³ La mort de Jésus ne s'inscrit pas en dissonance avec le reste de son œuvre, ou avec les caractères humain et divin de sa personne. Elle a eu lieu non parce qu'elle avait des droits sur lui, mais parce qu'elle en avait sur nous, et qu'ainsi une partie de notre salut est acquise. La mort de Jésus fait partie du triomphe de la grâce. Elle est le tout début de sa victoire.

On comprend ainsi pourquoi, selon Luc, « Jésus s'écria d'une voix forte ». Le cri de la septième parole est aussi fort que celui de la quatrième, « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Après l'abîme d'où s'élève cette lamentation, vient le sommet de la victoire. La septième parole n'est pas un « Adieu ! » au monde, mais un « Salut ! » lancé vers le ciel. Jésus prend congé de son ministère terrestre en disant « tout est accompli ». Désormais, et à juste titre, il retrouve la communion de la présence du Père qui a été rompue au moment de l'abandon. « *Mon Dieu* » fait place à « *mon Père* ».

La septième parole est, en quelque sorte, le dernier acte de Jésus. Par elle, il dévoile son attitude face à la mort : se placer entre les mains du Père. Malgré ses souffrances et son humiliation, sa mort constitue un acte de confiance inébranlable, un acte vivifiant et non mortifère, un acte lucide ouvert sur l'éternité.

Considérons chacun des aspects de cette parole.

Jésus entre les mains de son Père

Au seuil de l'âge adulte, Jésus a demandé à ses parents, venus le chercher dans le temple, « Ne savez-vous qu'il faut

3. Attribuée à Sedulius, cité par A. Edersheim, *The life and times of Jesus the Messiah*, (Londres : Longmans, Green, s.d.), t. II, 609.

que je m'occupe des affaires de mon Père ? »⁴ Vingt ans plus tard, au moment de mourir, il se remet à son Père ; son ministère terrestre est terminé aussi bien devant les hommes que devant Dieu. Jésus a accompli sa vocation de façon publique, car faire la volonté du Père signifie, pour lui, subir la volonté des hommes. Selon ses propres paroles, « Le Fils de l'homme doit être livré *entre les mains des hommes* ; ils le feront mourir, et le troisième jour il ressuscitera ». Il suscite l'opposition : « le Fils de l'homme sera livré *entre les mains des pécheurs* ».⁵

Jésus, le représentant

Jésus mène à bien sa mission avec détermination. A chaque moment décisif, il se concentre sur ce qu'il est appelé à faire et il agit volontairement. Tombé aux mains des hommes, il subit activement les injures, à l'image du serviteur d'Esaïe 53. La croix est le point culminant de l'action des hommes. Là, tout en étant physiquement entravé et mentalement lié par la souffrance, Jésus affirme sa liberté souveraine de Messie.

La dernière parole de Jésus traduit un revirement à 180°. Il s'offre à Dieu en se remettant *entre ses mains*. Sa souffrance n'est plus active, comme lorsqu'elle accomplit l'exigence de la justice divine à la place des hommes ; elle devient passive quand il représente les hommes auprès de Dieu. La « mort » de Jésus est donc une action passive, une souffrance certes, mais dont le sens est celui d'une offrande au Père.⁶

Que suggère l'expression utilisée par Jésus, « *Remettre son esprit à Dieu* » ? Que dit-elle de sa mort ? Rien. Rien qui en éclaire le *sens*. « Le dernier ennemi » est ici aussi énigmatique et absurde, comme dans les « morts très faciles », selon l'expression de Simone de Beauvoir. La mort de Jésus est encore plus indéchiffrable que tout autre.

Il s'agit à la fois de la mort du Fils de Dieu et du Fils de l'homme sans péché. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il dû souffrir et mourir ? Parce qu'il a revêtu notre humanité et assumé les conséquences de nos péchés. Comment cela s'est-il fait ? Impossible de le savoir. Il y a là une réalité mystérieuse que nous croyons à cause de la Parole de Dieu, bien que nous ne la comprenions pas.

4. Luc 2:50.

5. Matthieu 17:22, 23 ; 26:45.

6. K. Schilder, *Christ Crucified*, (Grand Rapids : Eerdmans, 1940), 485ss.

Cependant, l'expression « remettre son esprit » ouvre une autre perspective. La tâche messianique est achevée ; Jésus a accompli sa fonction *christologique*. Son esprit retourne à Dieu selon l'expression de l'Ecclésiaste : « la poussière retourne à la terre comme elle y était et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné ».⁷ La perspective, ici, n'est pas celle de la « poussière », de Jésus de Nazareth et de sa vie terrestre comme « premier Adam » ; elle évoque plutôt le rôle du « dernier Adam » qui « devient un esprit vivifiant ».⁸ Elle est d'ordre *pneumatologique*, car elle a le caractère d'un acte accompli dans la puissance de l'Esprit.

« Remettre son esprit » est une expression qui se réfère à la mort de Jésus ; mais cette mort est un retour vers Dieu qui va permettre à celui qui « remet son esprit » de devenir celui qui *donne* l'Esprit. La mort de Jésus est une victoire parce qu'elle renouvelle sa communion avec Dieu comme le sera, par la suite, la communion qu'il aura avec les siens en leur donnant l'Esprit. La septième parole est donc le point d'articulation entre la mission christologique de Jésus — accomplir le salut — et sa mission pneumatologique — donner son salut aux siens.

Ce point de vue est conforme, non seulement, à l'enseignement de Paul qui considère Jésus comme le « Seigneur de l'Esprit », mais aussi aux paroles de Jésus rapportées, à plusieurs reprises, par Jean :

« L'Esprit n'était pas encore (donné), parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. »

« Le consolateur, le Saint-Esprit, que le Père vous enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai enseigné. »

« Il est avantageux pour vous que je parte, car si je ne pars pas, le Consolateur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... il vous conduira dans toute la vérité. »⁹

Jésus meurt humainement au monde des hommes, mais son esprit est placé entre les mains du Père. Il passe dans l'autre monde où il sera le Seigneur de l'Esprit, vivant en communion spirituelle avec son peuple.

Ainsi au moment où tout *paraît* perdu, Jésus est vain-

7. Luc 4:1ss ; Ecclésiaste 12:7. Voir Zacharie 12:1 ; Nombres 16:22.

8. 1 Corinthiens 15:45-49.

9. 2 Corinthiens 3:17 ; Jean 7:39 ; 14:26 ; 16:7, 13.

queur. Alors que sa rupture avec le monde est consommée, il annonce qu'il va y revenir avec une puissance de vie. La mort est vaincue par celle de Jésus.¹⁰ En fait, la mort ne le retiendra pas, parce qu'il a déjà subi la réalité de la « seconde mort », l'abandon de Dieu et les douleurs de l'enfer, en prononçant la quatrième parole. Maintenant, il va retrouver le Père.

L'accomplissement de la création

La septième parole de la croix : ce chiffre n'est pas un simple fruit du hasard, ni même un artifice.

On le sait, sept est le chiffre biblique qui exprime la plénitude. Au moment de retourner auprès de son Père, Jésus affirme la perfection de son œuvre et sa recevabilité, et aussi son accession à l'état de plénitude, privilège auquel il a droit. Le Fils est maintenant le bénéficiaire attitré de l'adoption divine.¹¹

Mais il y a plus. Sept est également le chiffre qui structure le premier chapitre de la Genèse. Dieu a travaillé six jours et il s'est reposé le septième. Les paroles de Jésus attestent que le Fils de l'homme après avoir achevé son œuvre est entré dans le repos de la nouvelle création de Dieu.

Cependant, il y a... *sept* paroles de la croix, alors qu'il n'y a que six « Dieu dit » ! Les paroles de Jésus sont, donc, à la fois comparables et différentes des paroles prononcées par Dieu à l'origine de l'histoire. Elles sont comparables par la puissance de l'action de Dieu en Christ. Elles sont différentes, puisque ce qui n'était pas complet est maintenant achevé.

L'homme créé, le premier Adam, a échoué. A cause de sa désobéissance, il n'est pas entré dans le repos de Dieu du septième jour. Malgré la richesse et la bonté de Dieu évidentes partout dans la création et même en l'homme, Adam n'a pas accompli ce pour quoi la création a été faite. Il faudra un deuxième Adam, Jésus-Christ, homme, pour le parfaire. Christ vient terminer l'œuvre de la création à la place d'Adam. Obéissant dans toutes les sphères d'activité évoquées au cours des six jours — accomplissant de grands miracles au sein de l'ordre créé et vivant une vraie relation

10. Voir, K. Schilder, *Christ Crucified*, 485s et I. de la Potterie, *La passion de Jésus selon l'Evangile de Jean*, 178ss.

11. Hébreux 1:3-14 ; Romains 1:3-4.

personnelle avec Dieu — il est celui qui prononce la parole du septième jour.

Jésus se remet à Dieu et entre ainsi dans le repos de Dieu, le sabbat final. Pour reprendre les mots de l'Epître aux Hébreux, « les œuvres de Dieu étaient faites depuis la fondation du monde » ; Jésus prend la place de l'homme pour « faire ses œuvres » et entrer dans le repos : « celui qui entre dans le repos de Dieu se repose aussi de ses œuvres, comme Dieu se repose des siennes ».¹²

La septième parole de la croix annonce le repos en Christ et marque le début de la nouvelle création. En Christ et par lui, l'ancienne création sera transfigurée parce que son œuvre a résolu les deux problèmes du monde d'après la Chute : le péché et le mal sont dénoncés à la croix et la création est libérée et restaurée. En Christ, il y a, à la fois, redressement et renouveau. « Tout comme le septième jour a été le jour du repos et de la satisfaction, la septième parole introduit le Seigneur au lieu du repos — les mains du Père. »¹³

La communion avec Dieu est rétablie et la création trouve son sens en Jésus. Les deux sont complémentaires. Lors du retour de Christ en gloire, la création bénéficiera de la révélation des fils de Dieu, et les fils de Dieu seront connus dans une création libérée. Telle est la pensée de l'apôtre Paul, en Romains 8 :

« La création attend avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu... (mais) elle sera libérée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu... Nous aussi, nous soupirons en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. »¹⁴

Un acte de confiance inébranlable

Les forces physiques de Jésus sont amoindries par la souffrance. Rien ne le distingue des deux brigands. Ne va-t-il pas, lui aussi, subir la mort comme la dernière atteinte de Satan ?

Tout comme lorsqu'il prononce sa première parole, Jésus

12. Hébreux 4:4, 10.

13. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, (Grand Rapids : Baker, 1958), 123.

14. Romains 8:26.

a confiance. Sa foi n'est pas ébranlée. Il ne succombe pas, il agit. Les témoignages de la Bible s'accordent à affirmer que la mort de Christ est une action semblable à celles qu'il a réalisées de son vivant :

- « Il s'est livré lui-même à la mort » ;
- « Christ s'est livré lui-même pour moi » ;
- « Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu » ;
- « Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle » ;
- « Christ a accompli la purification de nos péchés. »¹⁵

Avec un écrivain du siècle passé, il est permis de faire la réflexion :

« Combien il est indigne d'imaginer le corps de la Parole faite chair arraché et dissocié de celle-ci dans la mort ! Comme il est triste de n'avoir qu'une idée vague à ce sujet ! Dans la mort, comme après la mort, le corps et l'âme d'Emmanuel sont restés sous sa propre puissance. Même dans le tombeau, son corps inanimé est demeuré en son pouvoir, car il s'agit de sa propre personne, en union indissoluble avec sa divinité. Ainsi, dans sa mort même le dernier ennemi a reçu un coup tel qu'il n'en a jamais reçu auparavant. »¹⁶

En se remettant au Père, Jésus a accompli un acte positif de confiance qui se démarque d'une simple auto-suggestion. La puissance de vie est à l'œuvre en Christ dès avant la résurrection, lorsque le corps, l'âme et l'esprit de Christ sont réunis dans la gloire. Ce qui n'existant qu'en espérance avant sa mort devient alors réalité.

C'est ce qui ressort avec clarté du Psaume 31 où se trouvent les paroles reprises par Jésus. Dans ce Psaume, les mots « *je remets mon esprit entre tes mains* » trouvent place dans un contexte de confiance :

« tu es ma protection...
je me confie en l'Eternel...
et tu ne me livres pas aux mains de l'ennemi. »¹⁷

L'homme dont il est question ne fait pas face à la mort ; il est aux prises avec les problèmes de la vie, et il demande à Dieu de le délivrer de ses ennemis. Il prononce une prière de supplication qui exprime sa confiance en Dieu dans l'épreuve.

15. Esaïe 53:12 ; Galates 2:20 ; Ephésiens 5:2, 25 ; Hébreux 1:3.

16. H. Martin, *The Atonement*, (Cherry Hill N.J. : Mack, s.d. - 1870), 43.

17. Psaume 31:6-8.

ve, et qui réclame sa protection permanente. A ce titre, cette invocation était recommandée aux Juifs pieux comme prière du soir. Ainsi, le crucifié, objet de rebut¹⁸, se remet avec confiance entre les mains de son Père.¹⁹

Jésus opère cependant quelques changements dans les mots du Psaume 31. Il ajoute le mot « Père », et il fait passer le verbe « remettre » du temps futur au temps présent.²⁰ De plus, il omet la deuxième partie du verset 6 : « tu m'as libéré, Eternel, Dieu de vérité ». Celle-ci n'est plus appropriée après l'affirmation de la sixième parole « tout est accompli », et à cause du droit que Christ a acquis de reprendre sa place auprès du Père. Ainsi, au moment même de sa mort, Jésus dénie à ses ennemis — la mort et Satan — tout pouvoir sur lui. Sur le seuil du domaine de la mort encore insoumise, Jésus présente la carte de visite d'un vainqueur. A cause de sa confiance en Dieu, la mort perd son aiguillon. Cette confiance est première : sa mort est seconde.²¹

Jésus accomplit aussi sa propre parole concernant sa vie et sa mort :

« je donne ma vie afin de la reprendre ; personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre de mon Père. »²²

Jésus est déjà le Seigneur et le maître de la mort à cause de sa soumission et de son abandon à son Père.

Un acte qui atteste la vie

Quand Jésus, la Parole de Dieu faite chair, prononce la septième parole de la croix et remet son esprit entre les mains du Père, il accomplit un acte qui atteste la vie. Il agit conformément à sa nature. Ecouteons ce que dit le prologue de Jean au sujet de Jésus :

« En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas accueillie... C'était la véritable

18. Voir Psaume 31:10, 12, 13, 14.

19. Voir Psaume 31:2, 3, 4, 6, 7, 15, 16.

20. Dans la Septante, la traduction grecque de l'Ancien Testament.

21. K. Schilder, *Christ Crucified*, 474ss.

22. Jean 10:17-18.

lumière qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme. »²³

Dans les ténèbres qui ont précédé la quatrième parole, la lumière de la Parole, la vie qui est en lui, n'ont pas été éteintes. Jésus a traversé la vallée de l'ombre de la mort, de l'abandon, et il en est ressorti. La Parole faite chair est la vie, et sa vie est la lumière des hommes.

La mort de Christ, en fait, s'inscrit en continuité avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait. La nature fondamentale de Jésus ne peut pas être modifiée par la mort. Celui qui a montré sa puissance sur la mort, tout au long de son ministère, en guérissant les malades, en ramenant à la vie la fille de Jairus, le fils de la veuve de Naïn et son ami Lazare, n'a-t-il pas la puissance de sauver sa propre vie ? Est-il incapable de répondre à l'accusation des moqueurs : « il en a sauvé d'autres ; il ne peut pas se sauver lui-même » ?

Jésus, la vie, en attendant la résurrection

Sur la croix, Jésus est la vie, mais autrement que ses accusateurs ne l'imaginent. La puissance de Christ, que manifestent avec force ses paroles, en accomplissement de ce qu'il veut, reste cachée aux yeux du monde. Il en est de même pour la remise de son esprit entre les mains du Père. Ses contradicteurs ne comprennent pas cette parole comme une victoire de la vie sur la mort. Ils ne voient qu'un homme qui meurt. Pourquoi ? Fallait-il que la victoire la plus décisive de l'histoire reste une affaire clandestine ?

Il y a une raison à ceci. Comme pour tout ce qui touche au salut de l'homme accompli par Dieu, cette raison est avant tout *théologique*, et non psychologique, sociologique ou culturelle. Cela ressort, par exemple, si on considère quelle différence fondamentale existe entre la résurrection de Lazare, manifestation de la puissance de Jésus sur la mort, et sa propre résurrection. Au reproche de Marthe, « si tu avais été là il ne serait pas mort », Jésus répond de façon bouleversante :

« Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »²⁴

Jésus affirme là quelque chose de remarquable : il est le

23. Jean 1:4-5, 9.

24. Jean 11:25-26.

« je suis », nom de Dieu dans l'Ancien Testament, toujours présent. « JE SUIS la vie » : il est source de la vie, le vivant qui est toujours là. « JE SUIS la résurrection » : il est la source de la vie redonnée, de la vie nouvelle, qui triomphe de la mort. Avant sa propre résurrection, il a tout pouvoir sur la mort, car il est le Dieu vivant, la source de la vie. Voilà pourquoi il peut dire que celui qui croit en lui vivra, même après sa mort.

Cependant, quand Jésus voit les larmes de Marie et entend de sa bouche le même reproche, « il frémit en son esprit ». « Jésus pleura » et il frémit à nouveau en se rendant au tombeau.²⁵ Les assistants, immergés dans le tragique de cette rencontre, essayent de saisir « la paille » d'une explication sentimentale : « il aimait Lazare ». La raison des larmes de Jésus, qui ne nous est pas dite par la Bible, semble être d'une autre nature. Jésus pleure-t-il parce qu'il ne peut pas encore accomplir pleinement sa parole : « celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort » ? La vraie résurrection est celle de la vie éternelle, lorsque la mort sera à jamais anéantie. Sa propre résurrection, le troisième jour, appartient toujours au futur. Jésus ne peut pas opérer encore une telle résurrection pour Lazare, qui revient à la vie en ce monde, et qui fera face à la mort physique, une deuxième fois, plus tard.

Jésus frémit... est-ce en pensant qu'il doit lui-même passer par l'épreuve, avant d'assurer la résurrection de ses enfants, celle qui débouche sur la vie éternelle ? Les joueurs ne peuvent pas pénétrer sur le terrain de la vie éternelle, avant que leur capitaine, qui doit les y conduire, n'y pénètre lui-même. Voici pourquoi, à la croix, la victoire de Jésus sur la mort reste cachée. C'est seulement après sa résurrection que Jésus se dévoile comme le Seigneur de la vie ; il manifeste en sa personne la nouvelle humanité. Et le commentaire de Paul est le suivant :

« Christ est ressuscité d'entre les morts, il est les prémisses de ceux qui sont décédés... mais chacun en son rang : Christ comme prémisses, puis ceux qui appartiennent à Christ, lors de son avènement. Ensuite viendra la fin... »²⁶

« Je suis la vie » : Jésus met en œuvre cette puissance au moment où il se remet à Dieu. Sa résurrection en est la

25. Jean 11:33, 35, 38.

26. 1 Corinthiens 15:20-24, voir 51-58.

preuve en attendant son retour en gloire, qui en sera une autre manifestation.

La vie, la mort et la punition

La différence entre la résurrection de Lazare et celle de Jésus est donc capitale. Lazare, comme tout être humain, a subi la mort dans un monde déchu : « le salaire du péché, c'est la mort ». La résurrection à la vie éternelle était impossible tant que le péché et ses conséquences n'avaient pas été enlevés. L'apôtre Paul ajoute : « le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Christ-Jésus notre Seigneur ».²⁷ Jésus vainc la mort, entre dans la vie et donne la vie éternelle. Ce processus nous éclaire sur le caractère de la vie et sur celui de la mort, et nous montre comment Jésus atteste le triomphe de la vie lorsqu'il remet son esprit entre les mains du Père.

La vie et la mort, dans la Bible, ne sont pas de simples réalités naturelles et physiques. De nos jours, on assiste à une prise de conscience affinée du mystère de la vie et de la mort. Etre vivant, ce n'est pas simplement avoir l'intelligence et le mouvement ; c'est aussi reconnaître à sa vie une certaine qualité et une orientation particulière. Ainsi, tout en étant physiquement animé, on peut être mort par rapport à Dieu, dans le péché ; et l'obligation de passer par la mort physique un jour, n'empêche pas de goûter, dès le présent, la vie éternelle, par la foi.²⁸ Le message global de la Bible sur la nature spirituelle aussi bien que physique de l'homme, tranche avec les conceptions naturalistes.

Cette observation permet de voir que le salaire du péché, à savoir la mort, ne consiste pas seulement en une séparation du corps et de l'âme, et à la décomposition du premier. L'essence de la « punition » que mérite le péché est la séparation d'avec Dieu, la rupture de toute communion avec lui, non pas dans le temps, mais dans l'éternité. Le sérieux des avertissements bibliques, leur caractère tragique, tiennent au fait qu'un être humain peut être perdu éternellement. La première mort, la mort physique, est relativement secondaire ; la seconde mort, en revanche, a un caractère éternel. Elle est le résultat de la condamnation du péché, dont la mort physique est une des conséquences.

Ces deux aspects de la mort apparaissent avec évidence

27. Romains 6:23.

28. Romains 6:1-14, en particulier 13.

dès le début de la révélation biblique. La punition inéluctable du péché est formulée, *avant* la Chute, dans le commandement relatif à l'arbre de la connaissance du bien et de mal. Elle sera appliquée si l'homme désobéit à Dieu : « le jour où tu en mangeras, tu mourras ». La punition subsidiaire, à savoir la mort physique, n'est évoquée qu'*après* la Chute : « tu es poussière et tu retourneras à la poussière ». ²⁹ Il faut le remarquer : Dieu, dans sa grâce, en tempérant le caractère immédiat de la séparation d'avec lui, permet à l'homme de continuer à vivre physiquement, et ainsi de recevoir les promesses de Dieu et d'accueillir la restauration de la communion avec lui.

Qu'en est-il pour Jésus mourant sur la croix ? De quelle punition de péché s'agit-il ? Quelle est la conséquence de son acte ?

Comme nous l'avons vu, Jésus est la vie. Aucune séparation n'est intervenue entre le Père et le Fils éternel pendant tout le temps de l'incarnation.³⁰ Rien ne peut y faire obstacle. La mort de Christ n'est pas la punition de la seconde mort, la séparation éternelle d'avec Dieu. Sa mort, la dissociation de son corps et de son âme, durant les trois jours au tombeau, correspond au salaire secondaire du péché, c'est-à-dire, à la mort physique.

Christ a subi, à notre place, les *conséquences* du péché. A la croix, Jésus a enlevé, par sa mort, la *cause* de notre condamnation éternelle : le péché, la rébellion de l'homme contre Dieu, qui produisent la mort éternelle. Il a restauré notre communion avec Dieu et nous donne la vie éternelle.

Ainsi la septième parole est une affirmation de vie. En remettant son esprit à Dieu, alors que son corps va connaître la mort physique, Jésus affirme que sa relation avec le Père n'a pas été interrompue. Sa mort, la séparation du corps et de l'âme, n'est pas, pour lui, la conséquence logique du péché, puisqu'il est sans faute, l'humanité parfaite. Sa mort est un acte volontaire, une offrande, pour le péché. Il se place entre nous et la mort éternelle, et assume la première mort, son corps étant brisé « pour nous ».

29. Genèse 2:17 ; 3:19.

30. Jean 1:18 - « le Dieu-Fils unique étant dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ».

« Christ a rompu son corps devant Dieu à un moment précis de l'histoire ».³¹ La mort ne le retiendra pas :

« Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts,
Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voit la corruption. »³²

Un acte conscient de Jésus

Au sein de sa souffrance, Jésus accomplit des actes totalement lucides.

Chacun connaît des histoires de personnes sauvées *in extremis* de la noyade ou celles d'opérés à la réanimation difficile, qui voient leur vie défiler en un instant, en « flashback ». Le cerveau humain est complexe et a de vastes possibilités ! De la croix, Jésus embrasse, d'un regard, l'histoire ; il perçoit les dimensions cosmiques de sa lutte avec le mal et de la rédemption, fruit de son œuvre. Il commence à mobiliser le peuple qui portera sa parole jusqu'à son retour. Sa sagesse est aussi profonde que sa messianité, même si elle est cachée aux yeux de ceux qui, à l'image des témoins juifs ou romains, sont aveuglés par leurs projets de puissance.

Le dernier acte de Jésus manifeste une lucidité remarquable. Ses paroles n'ont rien à voir avec celles d'un homme en état de quasi-coma ou d'un désespéré attendant un secours impossible.

« Je donne ma vie de moi-même ».³³ Arrivé à la croix, Jésus refuse la boisson calmante (un mélange de vin et de myrrhe qui étourdit et amortit la douleur) offerte par « l'association d'aide aux crucifiés de Jérusalem ». Jésus aurait pu légitimement — c'est biblique — prendre cette boisson : « donnez des boissons (liqueurs) fortes à celui qui périra, et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ».³⁴ Pourtant, il ne prend pas cet anesthésiant. En revanche, six heures plus tard, Jésus accepte le vinaigre, destiné à stimuler et à ranimer. « Il veut porter pleinement, consciemment, la souffrance que son Père lui envoie ».³⁵

31. K. Schilder, *Christ Crucified*, 496. Voir 490-497. La façon dont Jésus institue la Sainte Cène en rompant le pain — pour signifier son corps rompu — est significative. C'est Jésus lui-même qui rompt le pain. C'est lui aussi qui meurt de façon volontaire.

32. Psaume 16:10 ; Actes 2:27, 31.

33. Jean 10:18.

34. Proverbes 31:6 ; Marc 15:23.

35. P. Benoit, *Passion et résurrection du Seigneur*. (Paris : Cerf, 1966), 195.

Pourquoi cette obstination, cette volonté de rester conscient jusqu'à la fin ? L'état d'inconscience aurait-il compromis le résultat de ses actes ? N'était-il pas suffisant que Jésus meurt ? Non. Jésus doit accomplir la rédemption des péchés avant aussi bien que dans sa mort. Il doit poursuivre son œuvre de représentation des autres, sur la croix, jusqu'à la fin. Sa lutte avec la mort, en tant que conséquence du péché qu'il porte, doit avoir lieu dans tous les aspects de sa personnalité, car la victoire doit atteindre tous les caractères de l'humanité. Jésus souffre la mort non seulement physiquement, mais dans l'humiliation, la solitude, l'atteinte à sa dignité et à sa liberté, les troubles psychologiques, les craintes et les incertitudes. Il doit avoir pleine conscience des conséquences du péché, non pas du sien, car il n'en a pas, mais de ceux pour qui il est opprimé.

S'il en avait été autrement, Christ n'aurait pas assumé le lot commun de l'humanité, et il ne pourrait ni compatir à la souffrance de son peuple, ni lui apporter secours et espérance. Ayant souffert « il peut secourir ceux qui sont tentés ».³⁶ Ceci nous assure que, quelle que soit notre éprouve, Christ est capable de nous consoler, car il a connu de façon intime toute la misère humaine. Il y a goûté en buvant sa coupe jusqu'au fond.

« Puis il baissa la tête et rendit l'esprit ». Par ces mots, Jean termine son récit de la passion. Baisser la tête n'est pas, pour Jésus, un signe de résignation. Ce geste est-il accompli pour que nous embrassions le rédempteur, comme le dit Augustin, ou indique-t-il que Jésus pose sa tête sur les genoux de son Père, comme le suggère Origène ?

Le mot employé indique plutôt que l'œuvre de Jésus est achevé ; il est utilisé pour « se coucher dans le repos ». Il marque aussi un contraste. De son vivant, Jésus n'avait « où reposer sa tête ».³⁷ A la croix, il entre dans le repos qu'il n'a pas trouvé de son vivant ! Le Père, à qui il remet son esprit, lui réserve un accueil bien différent de celui des hommes !

Comment ne pas évoquer le Psaume 110, un hymne de victoire messianique souvent cité dans le Nouveau Testament ? L'Eternel dit au Seigneur de s'asseoir à sa droite. Ce vainqueur, qui est aussi le sacrificateur pour toujours à

36. Hébreux 2:10, 18.

37. Matthieu 8:20 ; Luc 9:58. A cause du repos exprimé par ce geste, la dernière parole de Jésus a été qualifiée de « parole de contentement ». Voir A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, ch. 7.

l'image de Melchisédek, exerce le jugement parmi les nations :

« Il écrase le chef d'un vaste pays.
En chemin il boit au torrent :
C'est pourquoi *il relève la tête.* »³⁸

Jésus, après avoir écrasé Satan et anéanti la mort, baisse la tête, pour la relever à la résurrection. Le Fils est « parvenu pour toujours à la perfection... saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux... »³⁹ Ce dernier geste est, à la fois, naturel et volontaire. Jésus baisse la tête de sa chair meurtrie, s'en remet à Dieu pour aborder l'étape suivante, celle de la vivification par l'Esprit. Il est « mort une seule fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu. Mis à mort selon la chair, il a été rendu vivant selon l'Esprit. »⁴⁰

Jésus ne s'endort pas dans la mort. Il l'assume avec une conscience éveillée. Il est présent jusqu'à la fin, obéissant et soumis en tout à la volonté du Père. Rien n'est accidentel ou fortuit dans la passion du Seigneur. Tout est accompli par rapport au Père et sera l'objet de sa bénédiction.

Un acte de signification éternelle

« *Entre tes mains* » : Jésus se confie en la toute-puissance de Dieu. Au moment de rendre l'âme, il s'évade du domaine temporel de la souffrance et se met au niveau de Dieu. Au moment où les hommes descendent vers la fosse, Jésus se situe dans la perspective de l'éternité et de la perfection divines. Sa mort temporelle a des conséquences éternelles.

Jésus se remet à Dieu, et en conséquence, tout lui sera remis. La croix est, en elle-même, glorieuse, car elle est le lieu abyssal d'où Jésus affirme son droit à l'éternité :

« Il domine la mort et vit jusqu'à ce qu'il ait dit, « tout est accompli », et puis il meurt, non seulement volontairement mais en accomplissant une action sacerdotale positive, en s'offrant à Dieu. La croix est glorieuse, non à cause de la résurrection et, ensuite, de l'intronisation de Christ, mais glorieuse en elle-même. Elle est un char de triomphe.

38. Psalms 110:5-7. See also Psalm 2:6-12.

39. Hebrews 7:28, 26, in the context of the citation of Psalm 110.

40. 1 Peter 3:18. See R. Stier, *The Words of the Lord Jesus*, (T. & T. Clark : Edinburgh, 1873), t. VIII, 33.

Il y a plus d'efficacité et de puissance à la croix de Christ que dans toute son œuvre de Créateur de l'univers. Il y a autant de gloire spirituelle au Calvaire que sur le trône de l'agneau au ciel. Christ est la puissance de Dieu *pendant* sa crucifixion même. »⁴¹

Dans la pensée de Jésus sur la croix se profilent déjà à l'horizon le matin de Pâques, et au-delà, l'ascension vers le Père. En esprit, il est déjà en route. Il ne force pas la porte du monde nouveau, car celle-ci est ouverte par le Père pour l'accueillir. « Je monte » dit-il, « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »⁴²

La septième parole de Jésus a une application éternelle. Avec elle, Jésus se remet en esprit à Dieu pour inaugurer la nouvelle création et réconcilier l'ancienne avec Dieu. Après trois jours au tombeau, son corps ressuscitera dans une forme glorieuse, vivifié par l'Esprit. Notre humanité, avec laquelle Jésus entre dans l'état éternel, deviendra une humanité glorifiée. Le départ de Christ hors de l'ancien monde marque un progrès, une victoire fondée sur l'efficacité de sa mort.

Cependant, Jésus ne s'offre pas lui seul à Dieu. Il remet son esprit au Père, et il agit ainsi comme chef du peuple qu'il représente. Avec lui, nos esprits sont présentés à Dieu. Il endure la condamnation comme Seigneur de son peuple.⁴³ En lui, et à cause de lui, celui-ci est accepté par le Père. « Jésus-Christ vit et meurt non pas pour lui-même, mais pour les croyants. Son dernier acte le concerne autant qu'eux. Christ rassemble les esprits des élus et les présente avec le sien à Dieu. »⁴⁴ Aussi Paul, pourra-t-il écrire plus tard, que Dieu « nous a ressuscités et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ ».⁴⁵

La septième parole nous assure que nous suivrons le trajet de Christ. Jésus dit cette parole pour nous, de deux façons. Il s'approche de Dieu comme celui qui s'est mis à notre place pour porter le péché et pour nous réconcilier avec Dieu. Christ parle pour nous en nous donnant le pouvoir de prononcer ses paroles après lui. Polycarpe, Bernard de

41. H. Martin, *The Atonement*, 36-37.

42. Jean 20:17. Sur la résurrection du corps, voir S. Olyott, *Fils de Marie, Fils de Dieu*, (Chalon-sur-Saône : Europresse, 1988), 83ss.

43. Ephésiens 4:8.

44. A.W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, 131.

45. Ephésiens 2:6.

Clairvaux, Jean Huss, Luther et bien d'autres, au moment ultime, ont repris à leur compte ses paroles d'assurance.

Avant notre mort, et au moment même où elle intervient, nous sommes assurés qu'en lui nos esprits sont déjà entre les mains du Père, sous sa garde. Nous avons l'assurance que si notre « demeure terrestre » est détruite, « nous avons dans les cieux un édifice éternel qui n'a pas été fait par la main des hommes ». Notre corps sera séparé temporairement de notre âme, qui *reste uni au Christ* mort pour nous ; il ressuscitera au retour de Christ dans un état transformé, afin que nous vivions avec le Seigneur.⁴⁶

Le jugement de la mort

Nos attitudes face à la vie et à la mort sont appelées à bénéficier de l'action de Jésus. La septième parole condamne notre crainte de la mort, notre inhibition devant elle. Bien souvent des chrétiens, apparemment « solides », semblent non seulement, décontenancés face à la souffrance ou au décès d'un proche, mais déboussolés, aussi inconsolables que les personnes n'ayant pas la foi.

Certes, la mort, la souffrance et la séparation, sont anormales ; s'en accommoder en les considérant comme « naturelles », reviendrait à oublier qu'elles sont une des conséquences du péché, et s'imaginer que notre monde déchu est bien-portant. La mort reste pour nous tous « le dernier ennemi », « l'aiguillon » auquel nous avons à faire face.

Cependant, Jésus l'a affrontée pour nous, avant nous. Par lui, et en lui, nous avons été remis « entre les mains du Père ». Désormais, nos corps et nos âmes appartiennent à Dieu qui prendra soin de nous. Aussi, nos attitudes humaines, fort compréhensibles, sont-elles appelées à être transformées par l'écoute de la septième parole. Pour la vie et pour la mort, nous sommes au Seigneur !

Jésus interpelle nos attitudes de crainte et de peur par sa confiance positive. Nous sommes au bénéfice de cette septième parole quand, face aux épreuves bouleversantes, nous faisons preuve de la même confiance, de la même attitude de foi en union consciente et personnelle avec Christ. Cette parole nous encourage à nous remettre entièrement à lui, qui en est digne. Soyons persuadés que Christ a « la puis-

46. 2 Corinthiens 5:1, 6, 8 ; Philippiens 1:23 ; Hébreux 12:23 et Actes 3:21.

sance de garder notre dépôt » jusqu'au jour de l'anéantissement complet du dernier ennemi !⁴⁷

La septième parole est, en effet, une parole qui transcende la souffrance de Jésus et élève le Christ jusqu'au seuil de l'éternité. Christ est vivant et glorieux. Centrer notre attention uniquement sur sa souffrance, c'est retarder l'horloge de l'histoire du salut. Mieux vaut se concentrer sur les paroles de victoire de Jésus !⁴⁸

Le chrétien qui remet son esprit à Christ est, partout, en communion avec Dieu. Grâce à Jésus qui s'est remis à Dieu sur la croix, il trouvera la consolation en Christ en toutes circonstances. Tel est notre appui dans un monde où nous nous sentons environnés de dangers et de menaces diverses : nos conditions de travail, une situation économique précaire, des trajets dangereux en voiture ou en avion... ou même un match de football suivi en spectateurs. Cette liste pourrait encore être allongée... de mille et un soucis, fardeaux parfois bien lourds à porter.

Aussi, chaque jour, nous remettons-nous, nous et les nôtres, entre les mains du Christ vivant afin qu'il nous décharge de ce qui nous inquiète ; la communion de sa présence nous rassure et nous sécurise.⁴⁹

« Merci à Dieu parce qu'il existe un Refuge au sein des tempêtes de la vie et des terreurs de la mort — les mains du Père — un véritable abri pour le cœur ! »⁵⁰

47. 2 Timothée 1:12.

48. C'est, en particulier, à cause de cette vision de la victoire de Christ, déjà effective à la croix, que les Réformateurs de l'Eglise du 16^e siècle ont critiqué l'usage des crucifix pour l'adoration chrétienne. Non seulement ces objets sont incapables de nous présenter la personne de *Christ*, dont ils ne concrétisent que la nature humaine, mais ils présentent un Christ crucifié en permanence.

49. Romains 8:28 : « toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu », et pas seulement les expériences positives et celles qui nous mettent en valeur.

50. A. W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, 134.

Conclusion

La fascination de la croix

La doctrine de la mort sacrificielle sur la croix a souvent été jugée froide et rationaliste.¹ Les hommes sont débiteurs vis-à-vis de Dieu, mais Christ intervient et les libère en payant de sa vie leurs dettes.

Ce scénario a, selon ses détracteurs, deux défauts. En premier lieu, il ne nous engage pas, bien au contraire. Tout se passe en dehors de nous et il nous est possible de contempler la croix sans être vraiment touché par l'amour de Christ. De plus, même si Christ règle nos dettes, notre culpabilité morale demeure, car elle ne peut pas être transférée. Ne serait-il pas préférable que l'amour manifesté par le don que Christ fait de lui-même à la croix nous inspire des sentiments de même nature et change la dureté de nos cœurs ?

Le danger existe bien, en effet, de parler du sacrifice de Christ de façon simpliste. Pourtant, réduire l'œuvre de Jésus, à une simple expression d'amour qui devrait susciter en retour la même attitude, nous laisse *sans médiateur vis-à-vis de Dieu*, c'est-à-dire sans possibilité d'accès en la présence de Dieu, sans paix avec Dieu et, ultérieurement, sans connaissance réelle de Dieu dans sa justice et dans son amour.²

Dans toutes ses relations avec nous, Jésus est le chef de l'alliance. Il représente son peuple aussi bien dans sa vie, lorsqu'il est attaché à la croix, et lors de la résurrection le dimanche de Pâques, comme premier vainqueur de la mort. Par la foi, nous sommes unis à lui individuellement et communautairement dans sa démarche de salut. Cette rela-

1. Voir l'appendice I sur la crucifixion et la théologie du sacrifice.

2. On comprend, dès lors, pourquoi les théologies « exemplaires » qui rejettent la notion de mort en sacrifice sont en difficulté face à la résurrection corporelle du crucifié et se voient obligés, même si elles le regrettent, d'amputer la relation biblique fondamentale du chrétien avec le Seigneur ressuscité. Le sacrifice, par lequel Christ se donne pour son peuple, et la résurrection à partir de laquelle Christ vit pour son peuple et en son peuple, sont les deux événements complémentaires du salut. Si Jésus est seulement un exemple, son œuvre est terminée quand il l'a été à tous égards. Ainsi, contrairement à l'apparence, la théologie non-sacrificielle est impersonnelle, car elle néglige la communion avec le Christ vivant qui poursuit, dans la gloire, son œuvre de médiateur.

tion est profonde et chaleureuse. Christ est mort et, lorsqu'il meurt, nous sommes morts avec lui. A sa résurrection, nous revivons car, en lui, nous commençons à vivre pour Dieu.³

Tout comme nous avons péché en Adam, nous avons payé le prix en Christ, car il a pris notre place. En lui, nous vivons et nous recevons sa paix, car c'est lui qui vit en nous. La solidarité est totale.

C'est là la substitution magnifique de l'Evangile. Tout ce qui est vrai de la grâce que Christ a acquise par sa mort, sa résurrection et sa vie s'applique à son peuple. Et vice versa, tout ce que ce peuple de Christ mériterait d'endurer — sa misère, sa condamnation et sa mort — atteint le Christ.

Jésus est le médiateur, le Fils de Dieu, Dieu fait homme : lui seul se tient entre Dieu et l'homme.

Le sens du sacrifice de la croix est ainsi évident. Si le caractère *réel* de la transaction qui a eu lieu à Golgotha est éclairé, le mystère du *pourquoi* et du *comment* de l'action de Dieu demeure opaque. A vrai dire, nous n'avons pas à essayer de *comprendre* les actions divines qui sont, en général, étrangères à notre façon de raisonner et d'agir.

Ceci est tout particulièrement vrai pour la croix de Christ. Son caractère tragique et sinistre ne peut laisser indifférent. On peut être reconnaissant pour la grâce manifestée à Golgotha, scandalisé par la folie de Dieu, fasciné par la violence du mal, ou offusqué par l'atteinte à la dignité humaine... quoi qu'il en soit, personne ne se désintéresse vraiment du Vendredi saint et de la manière dont Jésus l'a vécu.

Bertrand Russell a dit un jour que le christianisme est fondé sur l'idée que les contes de fée sont agréables. La crucifixion prouve le contraire. La nature du Dieu qui se révèle à la croix est tout autre que celle que nous imaginions : cela constitue une preuve remarquable de la vérité de la foi chrétienne. Un Dieu qui exige la justice et la sainteté, dont le Fils se sacrifie et sert, qui choisit l'incarnation et la souffrance comme chemin du salut, n'est assurément pas celui que nous choisirions ! Les chemins de Dieu sont étonnantes et mettent notre logique humaine en déroute. La croix sera toujours un scandale pour nous. Si elle cesse de l'être, c'est qu'elle aura perdu sa saveur.

Voilà pourquoi la croix exerce une telle fascination sur la

3. Romains 6:1-14.

pensée des hommes et qu'elle resurgit constamment sur le devant de la scène alors que d'autres événements dramatiques, simplement humains, prennent place dans l'histoire.

« Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... »

Rien ne doit retenir notre attention comme la croix.

Rien ne peut nous guérir de notre mal-être comme la croix.

Rien ne nous fait espérer la résurrection comme la croix.

Appendice I

Crucifixion et sacrifice

Mort en sacrifice ? La tendance générale est à une désacralisation de la croix. Le sens de la crucifixion est interprété horizontalement, à la lumière d'autres événements historiques et des besoins humains, culturels, sociologiques ou psychologiques. La théologie moderne propose une multitude d'interprétations de la croix, qui s'écartent aussi bien de l'enseignement biblique que de la notion traditionnelle de la mort sacrificielle.

Ainsi la croix donne à penser... d'une multitude de façons. La crucifixion présenterait une mystique de la souffrance, une mort exemplaire mais non-sacrificielle, un cas extrême apte à briser les mimétismes de la violence ou l'aboutissement de la lutte des classes...¹

Cette diversité apparente recouvre un même point de vue fondamental : la croix concerne avant tout *l'homme*, bénéficiaire de l'amour de Dieu ou invité à imiter l'humanité exemplaire de Christ. Ce qui intéresse, c'est moins ce que Christ fait *pour* nous que ce qu'il nous fait.

Selon la doctrine classique, par contre, la croix doit, d'abord, être considérée *par rapport à Dieu*, car Christ y satisfait la justice et la sainteté divines. La perspective est pénale, car Christ souffre à notre place pour enlever nos péchés. Ainsi nous sommes libérés de toute condamnation.

Ces deux approches fondamentales ne sont pas « indifférentes ». Elles supposent des idées inconciliables sur la nature de Dieu, le péché de l'homme et sur ce qu'il faut pour réconcilier Dieu et l'homme.²

Comme dans toute discussion, on peut perdre de vue

1. Voir « Mort en Sacrifice ? » *Hokhma* 39/40 (1989).

2. J.I. Packer décrit trois « écoles » de modèles qui cherchent à rendre compte du sens de la croix. En plus des deux « écoles » présentées dans notre exposé, le troisième modèle affirme que la croix touche à des forces hostiles en dehors de nous — la mort ou Satan. Notre liberté est due à la victoire de Christ. La doctrine classique est celle qui est proposée ici. Packer dit qu'elle reprend les éléments positifs des deux autres positions et ne conteste que leur prétention d'être des interprétations suffisantes en elles-mêmes, ce qui conduit à déformer les données bibliques. Voir J.I. Packer, « What did the cross achieve ? The logic of penal substitution », *Tyndale Bulletin* 24 (1975), 19ss.

l'essentiel dans la complexité des détails. L'événement de la croix n'est accessible que situé par rapport à la structure de l'alliance, et aux relations *personnelles* qu'elle suppose, que Dieu a établie avec son Fils et, par lui, avec son peuple. Négliger cet aspect personnel de l'alliance confère un caractère arbitraire à ce que Jésus accomplit à la croix et nuit à une interprétation satisfaisante des données bibliques.

La sainteté de Dieu et la mort de Jésus

Une des caractéristiques des événements de Golgotha est la rupture qu'ils expriment. Le Fils est abandonné par son Dieu, et la relation de communion qui les unissait est interrompue. La tentation est grande d'oublier que la cause de ce drame est d'ordre personnel.

Dieu, en se détournant de Jésus, nous apprend quelque chose de profond sur lui-même. Ce qui se passe à la croix est contraire à la nature de Dieu. Il le manifeste en abandonnant son Fils. La sainteté divine ne supporte pas la réalité que vit Jésus. Comme le dit Habaquq : « Tes yeux sont trop purs pour voir le mal, tu ne peux pas regarder l'oppression ».³ Le manque de sainteté est en horreur à Dieu. Le péché conduit à la condamnation et à la mort, et voici, le Fils est en train de mourir comme doivent mourir les pécheurs de la race d'Adam.⁴

Le Fils meurt. Dieu serait-il injuste ? Jésus est-il la victime d'une décision irrationnelle et arbitraire ? Cet événement est-il dû au hasard incontrôlé ? Assurément non ! Dieu est juste en tout ce qu'il fait. S'il se détourne de Jésus, c'est à cause de la réalité que son Fils a décidé d'assumer. L'abandon que Jésus endure correspond aux exigences de la justice divine.

En regardant la croix, nous contemplons et la sainteté divine et l'innocence du Fils. Notre confession, devant ce spectacle, ne devrait-elle pas être la suivante : « J'ai péché contre toi seul, et j'ai fait le mal à tes yeux, en sorte que tu seras juste dans ta sentence et sans reproche dans ton jugement » ?⁵ En abandonnant le Fils, Dieu prend acte que Jésus, par solidarité avec les hommes déchus, assume leur jugement. « La nature sainte de Dieu ne pouvait faire moins

3. Habaquq 1:13. Voir, après l'expression de l'abandon dans le Psaume 22, l'affirmation de la sainteté de Dieu dans le v. 4.

4. Romains 5:12.

5. Job 34:17 ; Psaume 51:6.

que de juger le péché, même s'il atteint le Christ lui-même. À la croix, la justice de Dieu est satisfaite et sa sainteté respectée.»⁶

A la croix, l'abandon est significatif d'une relation non seulement entre Dieu et son Fils, mais également entre Dieu et les hommes. Rien ne manifeste mieux la gravité de la situation humaine que la solitude de Jésus. La sainteté et la justice de Dieu impliquent, en effet, que les rapports de Dieu avec les hommes soient réglés de façon *morale*. En effet, si Dieu est Dieu, il est conséquent avec lui-même. L'homme est appelé à reconnaître son obligation morale ; s'il y contrevient, il ne peut espérer être relaxé. S'il l'était, la sagesse et la justice divines seraient remises en question, et le monde irait au chaos. Le pardon même ne serait pas suffisant pour résoudre le problème du péché, car il n'apaise que la crainte de l'homme tandis que demeurent sa culpabilité objective et son remord. Ceux-ci ne peuvent disparaître que par leur abolition ou leur transfert.⁷

Telle est la fonction juridique de Jésus-Christ vis-à-vis aussi bien de Dieu que de l'homme, à savoir faire le nécessaire pour que le péché, la condamnation et la mort des hommes soient abolis. Voilà pourquoi le Fils de Dieu est abandonné. Attester sa propre justice est insuffisant pour sauver les autres, ceux qui ont rompu l'alliance avec Dieu. Le Fils doit subir à leur place l'abandon mérité pour le mal qu'ils ont fait. Il assume les conséquences — la condamnation et la mort — de l'alliance rompue. Jésus se plie complètement aux exigences morales de la loi, et il supporte, à leur place, la punition des malfaiteurs. Pour se substituer véritablement aux hommes pécheurs, Christ doit non seulement être parfaitement juste comme ceux-ci auraient dû l'être, mais subir les conséquences de leur désobéissance. Calvin résume cette pensée de la façon suivante :

« Notre Seigneur Jésus est apparu ayant vêtu la personne d'Adam, et pris son nom pour se mettre en son lieu, afin d'obéir au Père, et présenter à son juste jugement son corps pour prix de satisfaction, et souffrir la peine que nous avions méritée, en la chair en laquelle la faute avait été commise.»⁸

6. A. W. Pink, *The seven sayings of the Saviour on the cross*, (Grand Rapids : Baker, 1958), 72.

7. Cet argument est longuement développé par A.A. Hodge dans son livre *The Atonement*, (Cherry Hill NJ : Mack, s.d.), 9ss.

8. J. Calvin, *L'Institution Chrétienne*, II, XII. 3, (Aix-en-Provence : Kerygma/Farel, 1955), 225.

L'œuvre personnelle de Christ dans l'alliance peut être décrite de trois façons :

- à la croix, Jésus accomplit ce qui est nécessaire au salut des hommes ;
- Jésus est leur représentant ; il se met lui-même à leur place et accepte la peine que méritent leurs fautes ;
- dans sa passion, Christ s'offre en sacrifice à Dieu et abolit le péché des siens.

La mort acceptée pour assurer le salut

Comme nous l'avons vu, l'horreur à la croix est la rupture momentanée de la communion entre le Père et le Fils.⁹ Depuis son incarnation, le Fils de Dieu assume la nature humaine jusque dans la mort. En effet, il meurt de la mort la plus hideuse. Son agonie est comparable à ce qu'il a vécu à Gethsémané alors qu'il contemplait la partie de sa mission encore à accomplir :

« Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe. Toutefois non pas ce que je veux mais ce que tu veux. »¹⁰

Jésus est allé volontairement vers le Golgotha mais, au moment de connaître l'abandon divin, il perçoit l'isolement dans lequel il est plongé.

Ainsi, à la croix, Dieu pourvoit au salut parce que Jésus a la volonté d'occuper cette place. Ses propres paroles en témoignent :

« Je suis descendu du ciel, dit Jésus, pour faire non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or voici la volonté de celui qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. »

« En entrant dans le monde, Christ dit, « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande ; mais tu m'as formé un corps... Voici je viens, — dans le rouleau du livre il est écrit à mon sujet — pour faire, ô Dieu, ta volonté. »¹¹

9. Dans la Parole 4.

10. Marc 14:36 (cf Jean 12:27). Voir Benoît, *Passion et Résurrection du Seigneur*, 222.

11. Jean 6:38, 39 (cf. 10:17, 18) et Hébreux 10:5-10 (en citant le Psalme 40:7, 9).

Dans cette perspective, Jésus est appelé le « garant » de l'alliance ; il est celui qui assume volontairement les obligations d'un contrat à la place de celui qui l'a signé.¹² Ces textes, et d'autres aussi, indiquent que Jésus conçoit sa mission comme un accomplissement de la volonté de Dieu pour le salut des hommes. Christ accepte de satisfaire aux conditions légales de l'alliance, afin d'en assurer à d'autres les récompenses.

Voilà pourquoi, au moment dramatique où il accomplit sa mission, Christ n'est pas divisé contre lui-même, dépourvu de conviction quant à sa réussite ultime. Il persiste et signe de son sang pour l'accomplissement du salut.

L'autre aspect saisissant de l'acte divin est celui-ci : le Père tend lui-même à son Fils la coupe des souffrances et l'abandonne. « Ce que Christ a accompli, il avait l'intention de le faire ; ce qu'il avait l'intention de faire, il était désigné pour le faire. »¹³ En termes bibliques, Jésus est « sanctifié », « scellé » et « envoyé dans le monde ». Il a accompli les œuvres qui lui ont été demandées, et il a dit les paroles qui lui ont été données. Par qui ? Par son Père ! Les conditions de l'alliance sont proposées au Fils par le Père. Même l'instant de l'abandon ! Esaïe 53:10 a prophétisé ceci, et Romains 8:32 le confirme :

« Il a plu à l'Eternel de le briser par la souffrance ;
Après s'être livré en sacrifice de culpabilité,
Il verra une descendance et prolongera ses jours,
Et la volonté de l'Eternel s'effectuera par lui. »

« Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi tout avec lui, par grâce ? »

Affirmations des plus étonnantes ! Dieu n'épargne pas son Fils, mais le brise. Le Père inflige au Fils la souffrance du jugement. Il l'abandonne entre les mains de l'ennemi, aux puissances des ténèbres, et à la damnation.¹⁴ Plus encore, « il a plu à l'Eternel » de le faire, non par un malin plaisir, mais pour que la rédemption soit accomplie par celui qui lui était le plus cher, et que son éclat en soit rehaussé d'autant.

Il est assurément difficile de comprendre qu'un acte d'abandon soit également une manifestation de l'amour de

12. Hébreux 7:22. Voir Luc 22:29.

13. H. Martin, *The Atonement in its relations to the covenant, the priesthood and the intercession of our Lord*, (Cherry Hill NJ : Mack, s.d.), 15.

14. Luc 22:53.

Dieu pour son Fils. La vérité revêt la forme d'un paradoxe : Dieu n'a pas épargné son Fils, *parce qu'il l'aime*. Seul, le Fils de Dieu était digne d'accomplir le salut des hommes par cette déchirure catastrophique ! Ceci n'est intelligible qu'à la lumière de l'amour de Dieu pour les destinataires du salut. Christ est mort « pour nous ».¹⁵ Au plus profond de l'abandon du Fils, nous contemplons l'ampleur de l'amour de Dieu pour les hommes aliénés : « Qui a livré Jésus à la mort ? Pas Judas pour de l'argent, ni Pilate par crainte, ni les Juifs par jalousie, mais le Père par amour ! »¹⁶

Ainsi l'alliance nous permet de prendre conscience de la profondeur de l'amour personnel dont témoigne la crucifixion. A Golgotha, Jésus concrétise son amour pour le Père en accomplissant sa volonté, et aussi son amour des pécheurs en acceptant d'être leur *garant*. Comme le souligne Calvin :

« Il n'y avait rien de fait si Jésus-Christ n'eût souffert que la mort corporelle. Mais il était besoin qu'il portât la rigueur de la vengeance de Dieu en son âme, pour s'opposer à sa colère et satisfaire à son jugement. D'où il a été requis qu'il combattît contre les forces de l'enfer, et qu'il luttât comme main à main contre l'horreur de la mort éternelle... Il a été *pleige* (caution) et répondant... pour souffrir toutes les punitions qui nous étaient apprêtées, afin de nous en acquitter... »¹⁷

Le Père, pour sa part, « a tant aimé le monde » qu'il envoie son Fils comme Sauveur. Il aime celui-ci dans le travail qu'il accomplit. Il le bénit en conduisant de « nombreux fils » à la vie éternelle. « Mon serviteur juste justifiera beaucoup... parce qu'il s'est livré lui-même à la mort.»¹⁸

Quelle est magnifique cette inter-relation divine, le salut acquis par la souffrance profonde de la croix ! Comme il est difficile, même pour les chrétiens, d'apprécier cet amour à son juste titre ! Nous sommes souvent si loin de ne nous « glorifier de rien d'autre que de la croix » !¹⁹ Notre christianisme ressemble, parfois, à une religion qui prône un amour de Dieu sans croix. L'amour divin est alors bien proche de la sensiblerie, d'un bien-être cosmique ; et la croix, une simple image de la souffrance humaine.

15. Romains 8:31, 34-39.

16. O. Winslow, *No condemnation in Christ Jesus*, (Londres : Religious Tract Society, 1857), 358.

17. J. Calvin, *L'Institution Chrétienne*, II, XVI, 10.

18. Esaïe 53:10-11 ; Hébreux 2:10-18.

19. Galates 6:14.

Malgré notre foi, la croix nous répugne, non par l'horreur de la souffrance dont elle témoigne, mais pour la difficulté éprouvée par notre mentalité trop charnelle pour en comprendre le sens et les implications. La doctrine de la croix, à la différence des autres, est dure et nous avons de la peine à y arrêter notre esprit. Pourquoi ? Parce que, naturellement, nous n'aimons pas le type de relations dont elle témoigne : le jugement de Dieu, notre rejet et l'impératif de la réconciliation. Réduire le scandale de la croix est une tentation permanente qui donne, si l'on y succombe, des résultats malheureux.²⁰

La croix est très souvent jugée comme un acte arbitraire. Comment comprendre que « Dieu abandonne Dieu » sur la croix ?²¹ Pourquoi faut-il réparer ?

Pourtant, à la lumière de l'alliance et de ses implications, l'accusation d'arbitraire perd sa force. Christ décide, en effet, en toute liberté et par amour pour le Père, d'agir comme représentant des siens. Cette décision est en harmonie, non seulement avec l'unité et la diversité de la Trinité, mais aussi avec le caractère de l'incarnation.

Jésus meurt en représentant désigné des pécheurs

En endurant l'abandon au Calvaire, Jésus agit pour autrui et non pour lui-même. Il joue le rôle de *représentant*. Placé entre Dieu et nous, il vit une double relation personnelle : d'une part il occupe notre place et met ainsi en évidence notre situation réelle d'enfants de Dieu dans l'alliance ; d'autre part, il se tourne vers Dieu pour remplir les obligations propres à nous permettre de retrouver la communion avec lui. La position de Christ est donc à la fois personnelle et légale, relationnelle et officielle.

Le schéma de l'alliance, avec Christ au centre, ressort clairement du texte d'Hébreux 2:10-11 :

« Il convenait en effet à celui par qui et pour qui tout existe, et qui a conduit beaucoup de fils à la gloire, d'élever à la perfection, par la souffrance, l'auteur de leur salut. Car celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous issus d'un seul. C'est la raison pour laquelle il n'a pas honte de les appeler frères...

20. 1 Corinthiens 1:18ss.

21. Parfois cette impression a été renforcée par des expressions malheureuses telle que « l'auto-substitution de Dieu » trouvée dans J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ* (Mulhouse : Grâce et Vérité/EBV, 1989).

'Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés'.

Dieu le Père est à l'origine de toutes choses. Il conduit des fils à la gloire, il élève Christ à la perfection par la souffrance et il donne des fils au Fils. Jésus est l'auteur du salut, il sanctifie, il accorde le statut de « frère » et il se présente devant Dieu avec ceux qu'il a acquis. C'est en Christ que ceux qui sont sauvés peuvent revendiquer leur statut d'« enfants de Dieu ».

Christ, le garant de l'alliance, est aussi le médiateur entre Dieu et les hommes.²² Cette position centrale et personnelle a trois aspects : représentatif, substitutif et conditionnel ; tous trois rendent nécessaire l'abandon du Calvaire.

Jésus comme représentant de son peuple

Le mot « vicaire » est employé pour parler de la souffrance et de la mort de Jésus, le représentant des autres. Ce terme cependant, n'est pas suffisant en lui-même. Exemples : dans les Eglises catholiques romaines et protestantes, les prêtres et les pasteurs sont, les uns et les autres, des « représentants », mais leurs ministères diffèrent, non seulement dans le principe, mais aussi en pratique ; dans un pays, un citoyen peut être représenté par un président élu ou par un dictateur...

C'est pourquoi affirmer que la mort de Christ a une fonction « vicaire » peut permettre différentes *interprétations opposées*. En 1 Pierre 3:18, par exemple, il est écrit : « Christ est mort une seule fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu. » Le sens de cette proposition diffère selon que la mort de Jésus est considérée comme un exemple qui nous délivre de nos faiblesses humaines, ou qu'on lui reconnaît une signification plus profonde.

Il convient donc d'aller plus loin et de rechercher ce qui justifie la présence de Jésus sur la croix. En quel sens précis, le mot « vicaire » s'applique-t-il à lui ?²³

Jésus comme substitut de son peuple

Le mot « substitut » apporte une précision nécessaire. Un

22. Hébreux 8:6 ; 12:24.

23. J.I. Packer, dans « What did the cross achieve ? » 16ss, remarque que beaucoup de théologiens reconnaissent que la mort de Christ est vicaire, sans reconnaître son caractère de substitut.

substitut est une personne qui prend la place d'une autre libérant celle-ci de ses obligations. Quand, au football, le numéro 12 remplace le 9, il prend sa position jusqu'à la fin du match. Jésus-Christ a fait de même. Quand Jésus souffre sur la croix, il occupe la place que nous aurions dû légitimement occuper. Il s'est mis là où nous aurions dû être. Cette relation entre le Christ et nous, son rôle de suppléant, éclaire sa fonction.

Le Nouveau Testament présente concrètement Jésus comme notre substitut, chaque fois que l'expression « pour nous », « pour vous » est utilisée. Un des passages les plus connus à cet égard est, sans doute, « lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous ».²⁴ Le sens des mots « nous », « vous » est double : il se rapporte non seulement au peuple de Dieu comme un ensemble, mais aussi aux individus qui le composent. C'est ainsi que Paul peut dire dans le même discours : « Christ m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » et « il s'est donné lui-même pour nos péchés ».²⁵ Comment est-il possible, sans faire un véritable tour de prestidigitation intellectuelle, de ne pas voir l'acte de *substitution* évoqué par ces textes ?

En se substituant à nous, quelle *place* Christ a-t-il pris exactement ? L'apôtre répond : « lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi. »²⁶ Ainsi le Christ prend la place de notre humanité affaiblie par la Chute. Comme nous, il « est né d'une femme » : par l'incarnation, il adopte notre réalité humaine déchue. Mais il y a plus. Il est « né sous la loi » : il vient dans un monde où la loi accuse et condamne le péché. Il a assumé cette situation pour « racheter ceux qui étaient sous la loi ». Face à l'accusation de la loi, Christ est là, à notre place, et nous libère de sa condamnation.

Autrement dit, sans y être obligé, Christ a pris notre place légitime pour assumer nos responsabilités et accomplir toutes nos obligations. Ses souffrances annulent l'accusation contre nous, pécheurs ; son obéissance nous assure la bénédiction promise, l'adoption des fils.

24. Dans le grec, *huper*. Romains 5:5-8 ; 8:32-34 etc. Voir J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, 143ss.

25. Galates 2:20 et 1:4.

26. Galates 4:4.

Jésus occupe la place pénale de son peuple

Comme substitut, Jésus prend en charge notre obligation pénale. Nous sommes sous le jugement de la colère de Dieu. C'est lui qui « fait trembler les montagnes... le monde et ses habitants. Qui résistera devant son indignation ? Qui tiendra contre son ardente colère ? »²⁷ Voici la raison de l'abandon de la croix. Deux textes bibliques, entre autres, évoquent cette réalité :

« Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous — car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois — afin que, pour les païens, la bénédiction d'Abraham se trouve en Jésus-Christ et que, par la foi, nous recevions la promesse de l'Esprit. »²⁸

La malédiction est le résultat de la confrontation entre la sainteté de Dieu et la condition de l'homme, entre deux forces magnétiques qui se repoussent l'une l'autre. Comment l'homme peut-il subsister ? Paul le dit au verset 12 de Galates 3 : « celui qui mettra en pratique ces choses vivra par elles ». Seule, une obéissance parfaite satisfait Dieu ; la moindre imperfection est une atteinte à son caractère de sainteté. Ceci révèle la gravité du péché. A la croix, Christ a enduré la conséquence du péché en supportant la malédiction du jugement ; il a accompli son œuvre en acceptant une sanction pénale. La référence à l'Ancien Testament, « la malédiction de la croix », montre que la peine subie par Christ est celle qu'on inflige pour une faute capitale ; il l'a assumée de façon publique pour la purification de son peuple. Aussi, celui qui est à Christ est-il libre du jugement contre le péché et de la mort qui suit. Il est libéré de la malédiction de la loi. L'esclavage du péché est brisé.²⁹

En deuxième lieu, Paul dit :

« Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu. »³⁰

L'apôtre Paul accomplit un brillant tour de force. A ceux qui disent : « Jésus n'est pas le Fils de Dieu car il est mort maudit sur la croix », il répond : « Il est devenu péché et

27. Nahoum 1:5, 6.

28. Galates 3:13, 14.

29. Deutéronome 21:23. En ce qui concerne les conséquences de ceci pour la justification par la foi, voir P. Wells, *L'Itinéraire de la vie chrétienne*, (Maison de la Bible : Genève, 1990), ch. 5.

30. 2 Corinthiens 5:21.

malédiction, en effet, mais parce qu'il se tenait à notre place ! » Seuls ces deux mots, à la puissance inouïe d'évocation, rendent compte de l'expérience vécue par Jésus lorsqu'il dit « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* ».

Jésus a payé à notre place. Il a subi le jugement divin. « Il a été mis au nombre des malfaiteurs », dit Luc en citant la prophétie d'Esaïe. Comment ne pas s'étonner de la clarté et de la précision du portrait-robot que le prophète donne du « serviteur souffrant » ?

« Mon serviteur juste justifiera beaucoup d'hommes
Et se chargera de leurs fautes...
Il a porté le péché de beaucoup
Et il a intercédé pour les coupables. »³¹

Cependant, il n'y a pas lieu de penser que la quatrième parole corresponde à la colère de Dieu, *contre son Fils*. Rien n'oblige à imaginer que Dieu s'est dit : « Je transférerai ma colère contre les hommes sur Christ ». La personne du Fils elle-même n'est l'objet ni de la colère, ni du jugement. Comme le dit Calvin :

« Nous ne voulons inférer que Dieu ait jamais été ou adversaire ou courroucé à son Christ. Car comment se courroucerait le Père à son Fils bien-aimé ?... Mais nous disons qu'il a soutenu la pesanteur de la vengeance de Dieu, en tant qu'il a été frappé et affligé de sa main, et a expérimenté tous les signes que Dieu montre aux pécheurs en se courrouçant contre eux et les punissant. »³²

La quatrième parole, pour Tertullien, « contient toute la passion de Christ ». Ou comme le dit R. Duncan, « Vous savez ce qu'a été le Calvaire ? Quoi ? Quoi ? C'est la damnation ! Et il a tout accepté avec amour. »³³

Selon la logique biblique de la rédemption, Christ nous représente, il se substitue à nous et passe en jugement pour nos fautes.

Critique : Une croix trop scandaleuse ?

Deux objections courantes sont avancées contre la doctrine de la substitution pénale. Impossible de les éluder.

31. Esaïe 53:11-12.

32. J. Calvin, *L'Institution Chrétienne*, II, XV. 11, 270. Voir J.I. Packer, dans « What did the cross achieve ? », 28-29.

33. Tertullien, *Adv. Marc.*, iii, 19. 'Rabbi' Duncan cité par J.I. Packer, « What did the cross achieve ? », 41.

Selon la première, Dieu le Père serait un Dieu de vengeance qui ne remet pas le péché avant d'avoir été satisfait. Ainsi le salut ne serait plus par grâce mais contre paiement d'une dette.

Cette objection néglige l'accord réciproque du Père et du Fils dans le plan du salut. Pour montrer sa miséricorde, Dieu envoie son Fils ; le Fils accomplit la volonté divine. Il accomplit, librement, l'œuvre de grâce. De plus, le salut par la remise d'une dette n'est pas incompatible avec la grâce, sauf si la même personne paie le prix pour elle-même et, pour cette raison, reçoit la grâce. Mais précisément, le salut est par grâce, parce que Christ a payé le prix de nos péchés à notre place.

La deuxième objection est formulée brutalement par Ch. Duquoc : « le jeu des compensations divino-cosmiques ne nous intéresse pas ».³⁴ La raison de ce refus, en apparence plus sérieuse, réside dans l'impossibilité d'une substitution pénale. La culpabilité de l'homme exigerait un jugement éternel : comment la souffrance de Christ, *limitée dans le temps*, pourrait-elle remplacer la mort éternelle ? L'affirmation « à notre place » serait-elle vide de sens ?

C.H. Spurgeon répond de la manière suivante : « Nous ne sommes pas capables de juger ce que le Fils de Dieu fait en un moment, et encore moins ce qu'il peut souffrir dans sa vie et sa mort ». Autrement dit, cette objection est rationaliste, alors qu'il nous est impossible de percer le mystère de la croix.³⁵ Le jugement mérité et le jugement assumé ne sont pas des réalités mathématiquement quantifiables : notre foi n'a donc pas à se soucier de vérifier leur égalité.

Pourtant, d'autres considérations pourraient être ajoutées.³⁶ Par exemple, la souffrance de Christ n'a pas nécessairement à correspondre à celle des pécheurs, en raison de sa perfection humaine et de sa divinité. La substitution d'une personne parfaite à la place des pécheurs demande une

34. Ch. Duquoc, *Christologie*, (Paris : Cerf, 1974), t. II, 112.

35. C.H. Spurgeon, Prédication sur Jean 19:30 dans *A Treasury of the New Testament*, (Londres : Marshall, Morgan & Scott, s.d.), t. I, 670. Voir J.I. Packer, « What did the cross achieve ? » 34-36, qui dit que cette doctrine n'est pas une analyse explicative mais un indicateur qui renvoie au caractère transcendant de la mort de Christ.

36. La tentation pour ceux qui veulent répondre au rationalisme est de glisser eux-mêmes vers le rationalisme. Il en est ainsi lorsqu'on se pose la question de savoir si Christ a souffert la *même* peine que celle qu'auraient dû endurer les siens ou une peine *équivalente* (ce débat a été ouvert par deux grands docteurs puritains J. Owen et J. Baxter). Cette discussion est longuement présentée par A.A. Hodge, *The Atonement*, 31ss.

commutation dans le *mode* de la souffrance. Le contraire aurait été injuste !

La souffrance, le jugement, l'abandon : Jésus les a acceptés à notre place pour accomplir la justice divine et enlever notre péché. La position de Christ est à la fois juridique — il a été maudit et condamné au supplice de la croix — et personnelle — sa mort abolit l'acte d'accusation dressé contre nous à cause de nos péchés.

Le mode de la crucifixion : Jésus livré en sacrifice

Dans l'alliance, Jésus a une fonction de représentation. Son office, destiné à abolir le jugement contre son peuple, est de nature *sacrificielle*. L'acte de substitution enlève le péché et établit la paix entre Dieu et les hommes. Jésus s'offre en sacrifice pour le péché en vue de la réconciliation de Dieu et de l'homme. .

La notion de la mort sacrificielle de Christ est fortement contestée aujourd'hui, même dans les milieux catholiques romains où elle est pourtant importante pour la vie liturgique de l'Eglise.³⁷ Il est vrai qu'elle semble révoltante de nos jours. Aussi la théologie moderne a-t-elle souvent remplacé la fonction sacerdotale et son aspect sacrificiel par l'idée que les actes de Christ ont de l'influence *sur nous*. Le don libre de Christ inspire notre réponse d'amour.³⁸

Quoi qu'il en soit, il est hors de question de troquer l'étrangeté des données bibliques par une doctrine édulcorée de l'efficacité de l'œuvre de Jésus. Nous allons indiquer trois aspects de l'œuvre sacrificielle de Jésus, importants pour la compréhension de la croix : son rôle de prêtre, sa personne comme offrande et le destinataire de cette offrande est Dieu.³⁹

Jésus est institué comme prêtre

Le sacerdoce de Jésus-Christ n'est pas un produit de

37. L'idée fondamentale est que le sacrifice accomplit une transformation, ou que le sang du sacrifice symbolise une vie nouvelle. Voir A. Vanhoye, *Prêtres anciens, Prêtre nouveau*, (Paris : Seuil, 1980) et F. Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, (Paris : Cerf, 1988) et la critique de S. Bénétreau, « La mort de Christ selon l'épître aux Hébreux », *Hokhma*, 39.

38. Voir J. Stott, *La Croix de Jésus-Christ*, ch. 6.

39. Jésus est appelé *Christ* « Parce qu'il a été ordonné de Dieu le Père et oint du Saint-Esprit pour être notre unique Souverain Sacrificateur : c'est lui qui, par le seul sacrifice de son corps, nous a rachetés et qui intercède continuellement pour nous auprès du Père. » *Catéchisme de Heidelberg*, q. 31.

l'imagination théologique, mais un office d'intercession réel et personnel. Le prêtre est appelé par Dieu, nommé par lui, et il exerce des fonctions spécifiques. Ce ministère est l'office central de Christ, éclairé par sa mission prophétique et soutenu par son caractère royal.

Le texte classique qui présente ceci est Hébreux 5:1 :

« En effet, tout souverain sacrificeur, pris parmi les hommes est établi pour les hommes dans le service de Dieu, afin de présenter des offrandes et des sacrifices pour le péché. »

Christ représente les hommes par l'alliance dans un acte de médiation qui a un caractère sacrificiel. Le sacrificeur est « pris parmi les hommes ». Sa fonction est de s'identifier à ceux qu'il représente. Son ministère s'applique à un groupe particulier de personnes : celles pour qui il « est établi ». Son service consiste à « présenter des offrandes » pour les hommes en question, en particulier pour la purification de leurs péchés. Tous ses actes sont orientés vers Dieu. Dieu est donc l'objectif des actes rituels du sacrificeur. Les offrandes « pour le péché » concernent Dieu, son caractère, ses demandes et sa justice.⁴⁰

Ce texte, joint à d'autres, replacé dans le contexte de l'institution sacrificielle de l'Ancien Testament, met en lumière une vérité capitale sur la mort de Christ. L'offrande présentée par Christ est une action positive. Sa mort n'est pas seulement « une obéissance passive » dans la souffrance, même s'il en est bien ainsi ; elle est aussi une obéissance active.

La mort fait partie de notre destinée humaine. Pour Christ, la mort de la croix est un acte par lequel il accomplit son devoir de prêtre en vue de la rémission des fautes. Christ agit pour nous ! Au-delà des structures légales, nous contemplons l'amour personnel du Fils pour son peuple !

L'offrande parfaite de Jésus

« Tout souverain sacrificeur est établi pour présenter des offrandes et des sacrifices ; d'où la nécessité, pour lui aussi, d'avoir quelque chose à offrir. »⁴¹

40. Dans cette perspective, il semble juste d'indiquer le caractère primordial du sacerdoce de Jésus, comparé à son office de prophète et de roi. Le premier a Dieu pour référence, alors que les deux autres se réfèrent aux hommes. Voir H. Martin, *The Atonement in its relations to the covenant, the priesthood and the intercession of our Lord*, 27ss.

41. Hébreux 8:3.

Qu'offre donc Jésus-Christ ? Il s'offre *lui-même* ; il est à la fois le sacrificeur et l'offrande. Voici quelques affirmations bibliques à ce sujet :

- « Christ, notre Pâque, a été immolé » ;
- « Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous en offrande et en sacrifice comme un parfum de bonne odeur » ;
- « Christ a paru une seule fois pour abolir le péché par son sacrifice... il s'est offert une seule fois, pour porter les péchés d'un grand nombre.»⁴²

Il ressort avec évidence de ces textes que Jésus a été un sacrifice au sens précis de l'Ancien Testament : la victime a été immolée à la place du coupable, voilant son péché et le purifiant par l'aspersion du sang, le point culminant du sacrifice.

Pourtant, il y a une différence. Les sacrifices de l'ancienne alliance se répètent parce que le sang des taureaux et des boucs n'enlève pas les péchés. Ces sacrifices symbolisent seulement le pardon final à venir et en vue duquel ils sont répétés d'année en année.

Cependant, Jésus, « après avoir présenté un seul sacrifice pour les péchés s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu... (Parce que) là où il y a pardon des péchés, il n'y a plus offrande pour le péché.»⁴³ Jésus lui-même comprend ainsi son ministère.⁴⁴

Une offrande présentée à Dieu

Les sacrifices de l'Ancien Testament ne sont pas accomplis devant les hommes comme signes de leur guérison : ils sont offerts à Dieu lui-même. Le sacrificeur entre dans le sanctuaire avec le sang de l'offrande. Ayant répandu son sang pour la rémission des péchés, Christ entre dans les lieux célestes, réalisant ce qui a été symbolisé, pendant sa passion, par la déchirure du voile qui, dans le temple de Jérusalem, cachait le lieu très saint.⁴⁵

Les théories qui rejettent le sacrifice de Christ sont incapables de rendre justice à cette perspective biblique. En particulier, elles minimisent l'office qu'exerce Jésus auprès

42. 1 Corinthiens 5:7 ; Ephésiens 5:2 (citant Exode 29:18 et Lévitique 1:9).

43. Hébreux 10:3, 11-12, 18.

44. Matthieu 20:28.

45. Matthieu 27:51 ; Luc 23:45 ; Hébreux 9:24.

de Dieu et son caractère personnel. Elles admettent que la croix effectue un changement en nous, mais ce changement n'a pas pour fondement le rapport entre Christ et Dieu d'une part, et entre Christ et nous d'autre part.

Deux conséquences s'ensuivent. Tout d'abord, l'œuvre de Jésus est réduite à un acte passif par rapport à Dieu et par rapport à nous. Jésus ne s'offre ni à *Dieu*, ni à *notre place*. Les relations entre Christ, Dieu et nous sont dé-personnalisées.

Ensuite, la notion d'une mort non-sacrificielle de Christ coupe le lien établi dans la Bible entre son sacerdoce de sacrificateur et son rôle d'intercesseur, qui en découle :

« Jésus, parce qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce non transmissible. C'est pour cela aussi qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. »

« Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. Il est lui-même la victime expiatoire pour nos péchés... »⁴⁶

Intercession et sacrifice sont, pour le Christ, un seul et même combat mené auprès de Dieu, pour nous ! Si son sacrifice est l'acquittement de nos dettes, son intercession capitalise les effets de son œuvre pour nous.

Nier le caractère sacrificiel de la mort de Jésus à la croix, c'est enlever à la foi chrétienne son énergie vitale. Comment être certain d'être pardonné et sauvé *personnellement* ? Parce que le sacrifice de Christ est valable aux yeux de Dieu *pour moi*. Comment vivre avec assurance en comptant sur Christ *personnellement* ? Parce qu'il intercède *pour moi*.

Si nous voulons être traités par Dieu comme des personnes et si nous ne sommes pas tentés par l'idée d'être un numéro dans un ordinateur cosmique, avoir foi dans le sacrifice de Jésus est la bonne attitude.

Critique : Un transfert moralement inacceptable ?

La plus grande objection faite à l'idée de substitution est son apparente injustice. N'est-il pas immoral, en effet, qu'un juste meurt à la place du méchant ? Est-il possible que la culpabilité soit transférée ?

46. Hébreux 7:24-25 ; 1 Jean 2:1-2 ; Romains 8:34 ; Esaïe 53:12.

De la même manière que Spurgeon tout à l'heure, nous pouvons tout simplement répondre que Dieu, étant maître de la loi, décide lui seul, et non pas nous, ce qui est moral. Or la Bible affirme, à la fois, que le sacrifice de la croix a eu lieu et que Dieu est un être moral. Même s'il y a paradoxe, qui sommes-nous pour vouloir sonder les chemins insondables de Dieu ?

Pourtant, une autre attitude est possible. La situation de l'homme vis-à-vis de Dieu, régie par sa loi, peut revêtir différents aspects selon les moments. Ainsi, la loi a une triple fonction :

— elle s'applique, de façon *naturelle*, pour diriger la conduite morale de tous les hommes en tant que créatures de Dieu. Ne pas aimer le Seigneur de tout son cœur est un mal ; aimer Dieu est un bien, qu'il s'agisse d'Adam ou de n'importe quel autre être humain ;

— la loi a une fonction d'*épreuve* pour d'Adam dans l'alliance d'Eden. Comme première créature de sa race, il est notre chef et notre représentant. Quand il pèche, nous sommes impliqués par son acte ;

— finalement, la loi s'applique de façon *pénale* comme critère de punition à la suite d'une désobéissance. C'est le cas pour le premier homme qui a désobéi à Dieu et aussi pour tous les autres qui font de même.

Le péché d'Adam a placé tout être humain dans une situation *pénale* devant Dieu. La probation est derrière nous, inscrite sur la première page de l'histoire. Depuis Adam, aucun homme ne peut prétendre assumer devant Dieu la fonction de représentant de tous les autres humains. Adam a mis fin à cette situation par sa désobéissance ; dès lors, tous pèchent et sont loin de la gloire de Dieu. Ainsi la loi nous condamne tous.

Il y aurait injustice si, à la croix, Christ était condamné de façon *pénale*, selon les conditions de la première alliance ; car il est sans péché. Mais il n'en est pas ainsi. Jésus, le juste, est le chef qui représente et rachète une nouvelle humanité. Il choisit librement de mourir pour les péchés commis en Adam. Le jugement qu'il subit n'est pas pénal comme celui des pécheurs ; c'est un jugement librement consenti dans le cadre de sa fonction de représentant. Qui a qualité pour ôter à Christ la liberté de faire cela pour ceux qu'il veut sauver ?

Reste l'objection suivante. Comment le sacrifice de la

croix peut-il avoir pour effet de transférer la culpabilité d'une ou de plusieurs personnes sur une autre ? Comment quantifier les fautes avant de les « virer » de cette façon ? Cette objection, qui semble de taille, repose, en effet, sur un malentendu. Quand Paul dit en 2 Corinthiens 5:21 que « Dieu l'a fait (devenir) péché pour nous », cela ne signifie pas que nos péchés personnels sont littéralement transférés sur la personne de Christ. Le péché a un double aspect. Il est non seulement faute personnelle, mais aussi dette judiciaire. C'est le poids de la culpabilité, l'exigence légale que porte Christ. « Etre fait péché » signifie donc « devenir une offrande pour le péché ». Christ *porte* nos péchés dans leurs conséquences, mais ils ne sont pas *transportés* de notre personne sur la sienne. Notre démerite personnel demeure. Nous ne serons jamais autre que des pécheurs sauvés par grâce !

Appendice II

La portée de la réconciliation

« Si nous ne croyons pas au salut de tous les hommes, nous ne pouvons pas admettre une réconciliation universelle. S'il est vrai que certains périssent, nous n'avons que deux options — l'efficacité limitée de la mort de Christ ou l'*application* limitée... »¹

C'est ainsi que J. Murray résume le problème classique de la « portée de la réconciliation de la croix » ou, plus simplement, répond à la question « pour *qui* Christ est-il mort ? »

Cette citation, sans doute, peut paraître étonnante. L'idée est très répandue, en effet, que la Bible affirme l'amour de Dieu pour tous les hommes et que toute interprétation de la croix n'exprimant pas que « Christ est mort pour tous » est une atteinte à l'amour de Dieu.

Pourtant l'étude des données bibliques nous constraint à nous poser la question de savoir pour qui Christ est mort et nous empêche tout simplement de nous contenter d'une conception vague et impersonnelle de l'amour de Dieu. L'enjeu théologique concerne non pas ce que Christ a fait, mais l'*intention* dans laquelle l'œuvre de la croix a été accomplie.

Trois réponses possibles

Cette question reçoit trois réponses.

Une première réponse est celle de l'*universalisme* selon laquelle tous les êtres humains seront sauvés. Cette conception est très courante aujourd'hui, mais elle est théologiquement inacceptable parce qu'elle rend inutile, en fait, la mort de la croix. Si Dieu doit sauver tout le monde sans considérer la réponse de l'homme face à la croix, pourquoi l'incarnation a-t-elle eu lieu, pourquoi le Fils s'est-il fait homme ?

Les deux autres réponses sont celles du *calvinisme* et de l'*arminianisme*, d'après les noms de leurs pères théologiques, Calvin et Arminius. Elles ont en commun de reconnaître que

1. Voir J. Murray, *The Atonement*, (Philadelphia : Presbyterian and Reformed, 1962), 27 (en anglais, « limited efficacy or a limited extent »).

tous ne seront pas sauvés et que l'effet de l'œuvre de la croix est limité d'une façon ou d'une autre. Cependant, le vocabulaire théologique est trompeur lorsqu'il conduit à penser que le calvinisme est pour une rédemption « limitée » et que l'arminianisme est pour une rédemption « générale ». Aucun arminien ne croit que tous les hommes seront sauvés. Si calvinistes et arminiens reconnaissent la centralité de la croix pour le salut, ils diffèrent sur l'application de ce principe : pour les premiers, cette application est limitée par la volonté divine, pour les seconds par la réponse de l'homme.

Autrement dit : le calvinisme affirme que le salut acquis à la croix est parfait en lui-même, mais que l'intention divine en limite l'application. La rédemption est effective et totale ; l'œuvre de Christ a accompli le salut des enfants de Dieu de façon efficace. A la croix, Christ a aboli les péchés de ceux pour qui il est mort et il a obtenu tout ce qui est nécessaire à leur salut, y compris la foi qui est un don de Dieu. Le Saint-Esprit leur applique ensuite ce que Christ a accompli à la croix. Christ est bien le Sauveur du monde ; seuls, cependant, les enfants de Dieu bénéficient personnellement de la rédemption, de l'application de ce que Christ a accompli.

Les arminiens affirment que la rédemption est générale, c'est-à-dire pour tous : ceux qui seront sauvés et ceux qui ne le seront pas. Christ est mort pour les péchés de tout être humain. Christ obtient le pardon divin pour tous. Cette grâce générale en soi n'assure pas le salut, qui dépend de la manière dont l'homme, dans sa liberté de choix, utilise cette grâce. Dieu *rend possible* le salut, et l'œuvre de Christ ne devient efficace que pour ceux qui font le choix d'accepter le salut proposé.

Pour un arminien, le point important, c'est que l'intention de Christ et son sacrifice visent le pardon de l'humanité en général.

« Mort pour tous les hommes » ?

Les calvinistes ne'nient pas que Christ soit mort pour tous les hommes. En effet, une alliance de grâce est établie en Christ avec toute l'humanité. Christ est mort pour « tous », pour « le monde » ou pour « les hommes ». Seulement, l'efficacité de la croix n'est pas la même pour les non-croyants et pour les croyants ; elle ne suscite pas les mêmes

fruits chez tous. La portée universelle de l'œuvre de la croix n'implique pas que Dieu ait la volonté de sauver tous les hommes. Christ n'est pas mort pour tous de la même façon : la différence tient à la foi qui est un don de Dieu.²

A - D'un point de vue *calviniste*, la portée de la mort de Christ peut être considérée de deux façons :

— La mort de Christ a une efficacité pour tous les hommes dans un sens précis. C'est ainsi qu'Hébreux 2:9 précise, dans un contexte où il est indiqué que « toutes choses » lui seront soumises, que Christ a « goûté la mort pour tous ». Et en 1 Corinthiens 15:22, on lit à propos de la résurrection générale et de la destruction de la mort, que « comme tous meurent en Adam... tous revivront en Christ ». La vie en question n'est pas obligatoirement celle qui est acquise par la rédemption, même si elle est le premier souci des écrivains. Christ ressuscitera *tous les hommes* de la mort à laquelle ils sont soumis comme héritiers d'Adam, certains pour la vie éternelle, d'autres pour le jugement. A la croix, Christ est *vainqueur de la première mort*, conséquence du péché d'Adam. Même ceux qui seront jugés ressusciteront : « Ceux qui auront fait le bien sortiront (du tombeau) pour la résurrection et la vie, ceux qui auront pratiqué le mal pour la résurrection et le jugement ».³ Aussi, Jean 1:29 « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » sera-t-il interprété de façon différente par un arminien et par un calviniste. Le premier conclura que la mort de Jésus enlève les péchés de tous les hommes et rend donc leur salut possible. Le calviniste, quant à lui, considérera que le « péché », au singulier est un mot qui renvoie à la rébellion contre Dieu et exprime le statut de tous en Adam, le mot « monde » indiquant la *condition* de ceux qui sont hostiles à Christ et qui s'opposent à Dieu. « Le péché du monde » ne se réfère pas aux péchés individuels, mais à la rébellion globale de tous ceux qui sont en Adam. Autrement dit, Christ enlève la faute qui entache l'héritage adamique, cause de la mort de tous. Sa mort, en ce sens, concerne la condition de péché qui rend tout homme mortel.

2. J. Calvin, *Institution Chrétienne*, (Aix-en-Provence : Ed. Kerygma/Farel, 1978), II, XVI. 2.

3. Voir Jean 5:25, 29 et Romains 5:12-20. Les calvinistes n'ont pas toujours assez développé cet argument même s'ils ont affirmé comme C. Hodge que « dans un sens Christ est mort pour tous et dans un autre sens il est mort pour les seuls élus ». *Systematic Theology*, (Londres : J. Clarke, 1960), t. II, 546.

— Mais pour son peuple, Christ est mort efficacement, non seulement pour sa condition adamique, mais aussi pour ses *actions personnelles*, ses *péchés* au pluriel. Ainsi, quand « le bon berger donne sa vie pour ses brebis », il les délivre, non seulement, du péché et de la mort (en Adam), mais aussi, il les sauve, au sens de la rédemption, des conséquences de leurs propres péchés.⁴ Le salut dont bénéficie le « peuple », l'« Eglise », est double : il concerne la première mort en Adam, qui est matérielle, et la deuxième mort, qui est spirituelle et éternelle.⁵

La valeur de la croix est donc infinie, éternelle et sans aucune limite ; sa portée aurait pu être étendue à tous les hommes, si Dieu l'avait décidé ainsi.

B - D'un point de vue *arminien*, le souci principal est celui de la justice divine. Comment Dieu pourrait-il, en effet, juger l'incroyance de l'homme de façon juste, si celui-ci n'avait pas la possibilité réelle de croire ? Cette conception a un certain nombre de conséquences théologiques. Pour profiter de la grâce générale de Dieu et de son pardon, l'homme doit être en mesure d'exercer une liberté de choix. Il doit être *capable* de répondre « oui » ou « non » à l'Evangile, Dieu le laissant libre de choisir.⁶ Très souvent, on cite à l'appui le texte de l'Apocalypse (3:20) « Voici je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui... ». Dieu est à l'extérieur, la poignée est à l'intérieur et Dieu ne doit pas faire ce que l'homme doit faire : ouvrir sa vie pour y admettre Dieu. Autrement dit, l'homme est capable d'une action *bonne* même dans son état naturel de péché, comme si sa volonté n'était pas touchée par les effets de la Chute et de la rébellion contre Dieu. Ainsi, d'une certaine façon, sa corruption ne serait pas totale, c'est-à-dire n'atteindrait pas toutes les parties de son être. Pourquoi ? Parce que la possibilité de répondre « oui » vient, selon l'arminien, de la grâce générale et commune que procure le pardon de la croix. Ce pardon n'est pas la rédemption en tant que telle ; il permet à l'homme de satisfaire aux conditions du salut. L'intention de Dieu à la croix produirait donc des résultats différents selon la foi ou la non-foi en l'Evangile des personnes, foi que rend possible la grâce générale.

4. Jean 10:11.

5. Jean 10:15 ; Ephésiens 5:25.

6. On citera, à ce sujet, des passages comme Psaume 81:12ss ; Esaïe 5:4 ; Luc 19:42 ; Jean 1:9, 12 ; Romains 2:14.

La difficulté que soulève la position arminienne réside dans le fait qu'à chaque étape de l'œuvre de la grâce de Dieu, l'homme peut mettre celle-ci en échec, soit en refusant l'Evangile, soit en perdant la foi après avoir cru. Le calvinisme objecte que, s'il en était ainsi, la croix aurait pu n'être efficace pour personne, même pas pour un seul être humain ! De plus, la notion d'une grâce générale qui ouvrirait une aire de liberté dans l'homme non-croyant est, non seulement, sans soutien biblique, mais en contradiction avec les nombreuses paroles de l'Écriture affirmant la doctrine de la dépravation totale de l'homme.

En bref, le point de vue arminien laisse à désirer pour les raisons suivantes :

— si Christ meurt pour les péchés de tous et si tous ne sont pas sauvés, quelle sorte de victoire le Christ a-t-il remporté si elle ne réalise pas, en fait, ce pour quoi il est mort ?

— la justice de Dieu est compromise : il juge *deux fois* les mêmes péchés : une fois par la mort de Christ et une seconde fois par le jugement de ceux qui ne croient pas, après leur mort ;

— en mourant pour tous sans distinction, Christ n'est mort pour personne de façon précise, puisque le salut dépend d'une décision humaine, de la réponse à l'Evangile de chaque être humain ;

— la position arminienne est inconciliable avec de nombreux textes bibliques.⁷

Surgit alors inévitablement la question suivante : si la valeur de la mort de Christ est illimitée, pourquoi son application ne l'est-elle pas aussi ? L'arminien écarte cette question comme incompatible avec la sagesse et l'amour divins, et propre à rendre l'évangélisation impossible. Le calviniste observe que l'Écriture ne répondant pas à cette question, il est préférable d'admettre que la sagesse de Dieu suit d'autres chemins que notre logique et qu'une limitation de l'efficacité de la mort n'implique aucune limitation de l'amour de Dieu pour les perdus. Pour lui, l'important se trouve dans l'affirmation : *Dieu sauve des pécheurs*, et il accorde tout son poids à chaque mot.

7. On citera, par exemple, dans l'Evangile de Jean, 6:39, 40 ; 10:27-29 ; 15:16 ; 6:65.

Des textes difficiles...

Evidemment, arminiens et calvinistes s'appuient, les uns et les autres, sur des textes pour justifier leur position respective. En fait, chaque perspective dépend de la manière d'harmoniser les textes qui semblent opposés. Autrement, il n'y aurait pas de différend ! La seule autre possibilité, rejetée d'un commun accord par des évangéliques, serait d'accepter que l'Ecriture se contredit elle-même. Est-il raisonnable de penser que Dieu nous a laissés dans le noir sur ce que l'Ecriture affirme être la chose la plus importante : notre salut ?

1º) Comment la position *calviniste* harmonise-t-elle les mots « tous », « le monde » etc. contenus dans certains passages, avec une application « limitée » de l'œuvre de Christ ? C'est en remarquant que ces mots sont polysémiques (ont plusieurs sens). Le mot « monde », par exemple, a au moins quatre acceptations différentes dans le Nouveau Testament ! Quant au mot « tout », « tous »,... il peut être lu de plusieurs manières :

— le mot « tout » a un sens particulier ou limité en Matthieu 4:23, Actes 10:12, Romains 7:8, 1 Pierre 1:15, etc. Une interprétation littérale de ces passages serait absurde ;

— Tite 2:11. Le salut est apparu à « toutes sortes d'hommes », non à *tous* les hommes : une lecture littérale est impossible dans ce cas ;

— 1 Timothée 2:1-6. En comparant le verset 4 avec le verset 1, le mot « tous » indique que la volonté divine de sauver est efficace pour « toutes les classes sociales » des hommes. La référence à Christ comme la rançon pour « tous » du verset 6, qui se réfère au premier verset, indique que Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes (v. 5) ;

— 2 Pierre 3:9. Le désir de Dieu de « sauver tous les hommes » indique la volonté de Dieu exprimée dans l'appel de l'Evangile. Ce passage fait écho à Ezéchiel 18:23, 32 : « Est-ce que je désire la mort du méchant... qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive. » La référence au repentir indique que ce n'est pas le salut de tous qui est en vue, mais celui des personnes qui se repentent et accueillent l'Evangile. Le texte applique ce principe aux chrétiens de façon spécifique : « Dieu a utilisé sa patience envers *vous*... » ;

— 1 Timothée 4:10. « Dieu,... sauveur de tous les hom-

mes » : cette expression ne concerne pas le salut dans un sens limitatif, mais indique la grâce de Dieu qui préserve et donne la vie à tous (en rapport avec 1 Timothée 2:15, 4:16 et 2 Timothée 4:18) ;

— 2 Corinthiens 5:14 et 19 ne précise pas quelle est l'ampleur de l'*imputation* de la justice de Christ ;

— 1 Jean 2:1, 2. Le mot « monde » sert à mettre en contraste le peuple juif et les autres peuples ; il indique la valeur universelle de la mort de Christ et ne traite pas de son application réelle : cette mort est « suffisante pour tous » ;

Il faut noter que le Nouveau Testament, s'il utilise les mots « tous », « le monde » en rapport avec la *mort* de Christ, emploie « nous », « son peuple », « ses enfants » et autres désignations précises pour indiquer la *rédemption* (le salut appliqué). Déjà, dans l'Ancien Testament, un texte comme Esaïe 53 est typique, à cet égard, par sa façon de parler de l'efficacité de la mort de Christ en termes personnels. Chaque fois que les mots « nous », « notre », « son peuple » sont utilisés, des individus particuliers sont en vue.⁸

2º) La démarche *arminienne* est l'inverse de celle du calvinisme. Elle consiste à souligner le caractère global des expressions « tous » et « le monde ». Mais une difficulté surgit alors : comment harmoniser cette globalité avec le fait que tous les hommes ne seront pas, en définitive, sauvés ? Ceci est tenté en se référant à la notion de *prescience* divine qui sert d'articulation entre le pardon obtenu pour tous à la croix et le salut accepté par certains seulement dont Dieu connaît, par avance, la réponse à l'appel de l'Evangile. Ainsi, pour l'arminien, l'ordre du salut est le suivant :

- le pardon obtenu pour tous par la mort de Christ
- la grâce générale de Dieu exprimée dans l'Evangile libère la volonté de l'homme et le rend capable d'y répondre
- l'appel de l'Evangile fait à tous
- la réponse de la foi que Dieu pré-voit
- l'élection, en conséquence, de cette foi.

Pour appuyer son argument, l'arminien se réfère à Romains 8:29 : « ceux que Dieu a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils ». L'ordre, ici, semble conforter son point de vue. Mais les choses ne sont pas si simples, et le calviniste relève au moins

8. La rédemption « limitée » est soulignée dans les passages suivants : Matthieu 1:21 ; Jean 10:11, 17:9 ; Romains 4:25 ; Ephésiens 5:25 ; Galates 1:4, 3:13, 4:5 ; 1 Pierre 2:9, 24 ; Tite 2:14 ; 1 Jean 4:9 ; Hébreux 1:3, 2:12-18 et Esaïe 53.

trois faiblesses. En premier lieu, le texte ne dit pas que Dieu « pré-connaît » la *foi* de ceux qui répondront positivement à l’Evangile. Il affirme que Dieu connaît des *personnes*, non pas telle ou telle de leurs qualités. En deuxième lieu, le mot « connaître d’avance » a un sens qui déborde une simple connaissance. En grec, il signifie plutôt « connaître d’avance dans l’amour ». Enfin, de quelle sorte de connaissance s’agit-il ? Est-ce une connaissance *certaine* dès avant la création du monde, alors que Dieu seul existe ? Si oui, cette certitude ne peut venir que de la volonté de Dieu qui décide d’aimer en Christ ceux qui n’existent pas encore. Cette connaissance équivaut alors à la prédestination. Il faudrait paraphraser Romains 8:29 de la façon suivante : « Ceux que Dieu a aimés d’avance en Christ, il les a prédestinés pour cette raison... » Si, à l’inverse, cette connaissance n’est pas certaine, comment Dieu pourrait-il préconnaître pour prédestiner ?

La conception arminienne est entachée d’une grande faiblesse qui tient non seulement au fait que l’homme aurait la capacité de s’opposer à la volonté de Dieu, mais aussi au fait que tout ce que nous savons de Dieu et de l’homme par la révélation biblique est contredit par elle.

En pratique...

Certaines personnes préfèrent ne pas évoquer l’opposition entre ces deux conceptions du salut estimant que, dans la pratique, les positions arminiennes et calvinistes se valent et n’ont pas d’incidence substantielle sur le témoignage chrétien. Seule, la thèse universaliste décourage l’évangélisation ! De plus, il existe des calvinistes qui sont des évangélisateurs zélés et des arminiens qui ne le sont pas...

Qu’en est-il exactement ? Pour les deux écoles, la portée du salut est limitée, mais de façon différente. Voici une illustration : le calviniste considère la mort de la croix comme un pont qui relie parfaitement les deux bords de l’abîme qui sépare Dieu et l’homme ; l’arminien voit l’œuvre de la croix comme étant la première moitié de ce pont construite par Dieu, l’autre moitié l’étant par l’homme qui répond favorablement à l’Evangile.

Ces deux conceptions ne sont pas sans conséquences concrètes importantes, notamment dans l’évangélisation, l’accomplissement du mandat missionnaire qu’arminiens et calvinistes ont un égal désir d’accomplir. La position calvi-

niste paraît préférable, non seulement à cause de son appui biblique, mais à cause de ses implications pour une pratique saine de la vie spirituelle. En effet, l'efficacité positive de l'œuvre de la croix :

- élargit notre confiance en Dieu, notre Sauveur ;
- nous conduit à le louer et à le remercier comme l'unique architecte de notre salut ;
- nous donne la certitude, que par le témoignage de nos vies, Dieu appellera à lui ceux pour qui Christ est mort ;
- nous invite à compter sur Dieu, par la prière, en ce qui concerne les « résultats » de l'annonce de l'Evangile ;
- nous accorde une tranquillité psychologique et nous éloigne de tout activisme frénétique : en effet, Dieu accomplit toujours sa volonté par sa Parole, qui ne retourne jamais à lui sans effet ;
- nous encourage à avoir une approche plus personnelle dans l'évangélisation. Dieu appelle des individus et non des masses ; le point de départ dans l'annonce de l'Evangile est souvent une relation personnelle ;
- nous dissuade de forcer des « décisions pour Christ » par ce qui ressemble parfois à des manipulations psychologiques ;
- nous libère de la crainte d'être, malgré tous nos efforts et toutes nos prières, responsables en quelque sorte de la « perte » de telle ou telle personne, ami ou connaissance ;
- nous assure de l'importance de toute action humaine, de sorte que même nos actes les plus insignifiants peuvent être une manifestation de la grâce de Dieu, qui conduit à la conversion.

Il me semble important de revoir nos méthodes d'évangélisation et même nos façons de parler à la lumière de ces considérations. Jamais dans le Nouveau Testament, en dehors du contexte du peuple de Dieu, nous ne lisons des expressions devenues courantes, comme « Dieu vous aime », « Christ est mort pour vous », « Dieu vous invite à l'accepter », « laissez Jésus entrer dans votre cœur », « Christ est mort pour tous, donc pour vous » etc. Selon le modèle biblique d'évangélisation, il convient non pas d'offrir le salut, l'amour de Dieu, la vie éternelle, mais

- d'annoncer Christ, et de le présenter comme Sauveur des pécheurs ;
- d'appeler, d'inviter, d'exhorter les hommes à venir à Christ comme Sauveur (Esaïe 55:1 ; Matthieu 11:28) ;
- de déclarer que Dieu sauve ceux qui croient en Christ.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Préface de Gabriel Mützenberg | 3 |
| Au lecteur | 5 |
| INTRODUCTION - Les paroles du haut de la croix : la personne et l'œuvre de Jésus-Christ | 7 |
| | |
| I - JESUS ET LES HOMMES : LE MEDIATEUR COMME SEIGNEUR | |
| <i>Parole 1</i> - Le Sauveur de l'histoire sur la croix | 19 |
| <i>Parole 2</i> - Le Prince de la vie face aux mourants | 35 |
| <i>Parole 3</i> - Le Seigneur de l'Eglise et les siens | 54 |
| | |
| II - JESUS DANS SON ISOLEMENT : LE MEDIATEUR DANS SA SOUFFRANCE | |
| <i>Parole 4</i> - L'abandon de Jésus sur la croix | 75 |
| | |
| III - JESUS ET DIEU : LE MEDIATEUR QUI SE PRÉSENTE EN OFFRANDE | |
| <i>Parole 5</i> - L'offrande d'une humanité parfaite | 93 |
| <i>Parole 6</i> - Le résultat de l'œuvre de la croix | 109 |
| <i>Parole 7</i> - Jésus surmonte la mort : la certitude de la réussite | 128 |
| | |
| CONCLUSION - La fascination de la croix | 147 |
| <i>Appendice I</i> : Crucifixion et sacrifice | 151 |
| <i>Appendice II</i> : La portée de la réconciliation | 169 |
| | |
| Table des Matières | 179 |

PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE RÉFORMÉE 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence
C.C.P. : Marseille 7370 39 U (1)

| | |
|---|-------|
| Roger BARILIER, Jonas lu pour aujourd'hui | 20,— |
| John MURRAY, Le Divorce, 2 ^e Edition | 30,— |
| Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i> . Adaptation de J.G.H. Hoffmann (photocopies) | 20,— |
| Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann | 20,— |
| Jean CALVIN, | |
| <i>Les Béatitudes, Trois prédications</i> | 20,— |
| <i>Sermons sur la prophétie d'Esaié LIII</i> | 30,— |
| <i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i> | 20,— |
| <i>Le cantique de Marie</i> | 20,— |
| <i>Le cantique de Zacharie</i> | 20,— |
| <i>La naissance du Sauveur</i> | 20,— |
| <i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i> | 60,— |
| J. DOUMA, <i>L'Eglise face à la guerre nucléaire</i> | 30,— |
| Pierre MARCEL : | |
| CALVIN et COPERNIC, <i>La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> . 210 p. | 45,— |
| <i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i> .. | 20,— |
| <i>L'Actualité de la Prédication</i> | 20,— |
| <i>L'Humilité d'après Calvin</i> | 15,— |
| <i>A l'école de Dieu, catéchisme réformé</i> | 25,— |
| <i>« Dites notre père », la prière selon Calvin</i> | 20,— |
| <i>La communication du Christ avec les siens : La Parole et la Cène</i> .. | 20,— |
| Paul WELLS, <i>Les problèmes de la méthode historico-critique</i> | 5,— |
| Le mariage en danger, par P. BERTHOUD, W. EDGAR, C. ROUVIÈRE et P. WELLS | 20,— |
| Editions KERYGMA, 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence C.C.P. : Marseille 2820 74 S (1) | |
| Catéchisme de Heidelberg | 25,— |
| Canons de Dordrecht | 25,— |
| Confession de La Rochelle | 22,— |
| Les textes de Westminster | 35,— |
| C. BIBOLLET : | |
| <i>Le nouvel âge</i> | 15,— |
| Jean CALVIN : | |
| <i>Institution de la Religion chrétienne</i> , Nelle Ed. reliée. | 144,— |
| <i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , relié | 69,— |
| <i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , relié | 69,— |
| <i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , 2 ^e Ed. | 43,— |
| <i>Commentaires : Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , relié | 43,— |
| Pierre COURTHIAL : | |
| <i>Fondements pour l'avenir</i> | 40,— |
| <i>Commentaire de la Confession de Foi de La Rochelle</i> | 25,— |
| <i>La Foi en pratique</i> | 15,— |
| William EDGAR : | |
| <i>Sur le rock</i> | 15,— |
| Stuart OLYOTT : | |
| <i>Les uns avec les autres (la discipline en vue de la réconciliation dans l'Eglise)</i> . | 20,— |
| Francis SCHAEFFER : | |
| <i>Le Baptême</i> | 15,— |
| <i>Dieu, illusion ou réalité ?</i> | 60,— |
| Paul WELLS : | |
| <i>Le renouveau possible de l'Eglise</i> | 18,— |
| <i>Haltérophilie chrétienne (ou comment développer ses « muscles » de chrétien)</i> | 20,— |
| Ouvrage collectif : | |
| <i>Calvin et la Réforme en France</i> | 20,— |
| <i>Dieu parle</i> | 60,— |
| <i>Esprit révolutionnaire et foi chrétienne</i> | 35,— |
| <i>Quelle justice, quelle paix pour la société d'aujourd'hui ?</i> | 45,— |
| <i>Homosexualité, SIDA</i> | 20,— |

(1) Ces tarifs s'entendent frais d'envoi en sus.

ENTRE CIEL ET TERRE

Les dernières paroles de Jésus

par Paul WELLS

